N° 449 — Tome CXX 1er Mars 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, DANIEL BELLET, HENRY-D. DAVRAY, DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), GUSTAVE FUSS-AMORÉ, JEAN GIRAUDOUX, CHARLES-HENRY HIRSCH, RENÉ KERDYK, P.-G. LA CHESNAIS, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE, PAUL PELTIER, RACHILDE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

N° 449. — 1er MARS 1917

DANIEL BELLET	*Science germanique et Réalisme industriel*	5
JEAN GIRAUDOUX	*La Journée portugaise*	28
RENÉ KERDYK	*Ariettes de Guerre*	36
***	*Souvenirs sur Tourgueneff*	41
X.	*Les Saucisses*	55
PAUL PELTIER	*La Terreur prussienne et Dumas père.*	66
DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)	*Niétotchka Nezvanova*, roman (VII-fin)	76

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	104
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	109
HENRI MAZEL	*Science sociale*	113
CARL SIGER	*Questions coloniales*	117
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	123
JEAN MARNOLD	*Musique*	130
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	136
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	141
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	156
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	161
	Danemark (P.-G. La Chesnais)	166
	Norvège (P.-G. La Chesnais)	170
	Suède (X.)	175
	A travers la Presse (Paul Morisse)	177
MERCVRE	*Publications récentes*	184
—	*Echos*	185

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNES

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Dernières Nouveautés :

L. DE LAUNAY
Membre de l'Institut

FRANCE-ALLEMAGNE

Problèmes miniers — Munitions — Blocus — Après-Guerre

L'AUTEUR de ce livre étudie la question des approvisionnements et du blocus, comment le blocus a été organisé et ce qu'il faut en attendre contre l'Allemagne; il examine comment se posent, entre la France et l'Allemagne, les deux problèmes capitaux de la houille et du fer, puis des autres substances minérales. Il cherche quelles conditions de paix devront être exigées pour assurer la vitalité de l'industrie française, et il consacre un chapitre aux mesures économiques à prendre pour résister à l'accaparement allemand après la conclusion de la paix.

Un volume in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR : **L'Or dans le Monde**, 3 fr. 50; — **Géologie pratique**, 3 fr. 50; — **La Science géologique** : *ses méthodes, ses résultats, ses problèmes*, etc. In-8°. 780 pages, avec *5 planches*. . 20 fr.

AU FRONT DE FRANCE

LETTRES D'UN OFFICIER ANGLAIS

VOICI un livre sur la guerre qui deviendra vite populaire en France dans l'excellente traduction qui nous en est donnée. Ce sont les lettres, tour à tour ironiques, dramatiques, tendres et émues, adressées à sa mère et à sa sœur par un officier anglais, aussi nouveau dans ses fonctions guerrières qu'est nouvelle cette vie de tranchées qu'il nous décrit si minutieusement, dans une langue colorée tout imprégnée de l'humour britannique. Là est l'originalité de ce livre, et ce qui en fait un document précieux.

Un volume in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

DOUGLAS W. JOHNSON

LETTRE D'UN AMÉRICAIN A UN ALLEMAND

sur la guerre et les responsabilités de l'Allemagne

Une brochure in-18 . . . . . 1 fr. 25

GERALD CAMPBELL
Correspondant de guerre du *Times*

DE VERDUN AUX VOSGES

IMPRESSIONS DE GUERRE (Septembre 1914 à Janvier 1915)

Traduction ANDRÉ SIEGFRIED — Préface de LÉON MIRMAN

Un volume in-18 de XXVI-376 pages, avec *4 cartes hors texte*, broché. . 5 fr.

L'ÉDITION — BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*..... 7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)..... 7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*..... 7.50
— II. *Le Jardin parfumé*.... 7.50
— III. *Les Kama Sutra*..... 7.50
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)..... 7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)..... 7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)..... 6 fr.
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)..... 6 fr.
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne).... 6 fr.
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne..... 6 fr.
Le Divan d'amour du Chérif Soliman..... 6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)..... 5 fr.
La Fin de Babylone — — ..... 5 fr.
Les Trois don Juan — — ..... 5 fr.

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor..... 3.50
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire..... 3.50
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse..... 3.50
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau..... 3.50
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse..... 3.50
La Nuit d'été, par Charles Derennes..... 3.50
La Lanterne rouge, par F. Boutet..... 3.50
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray..... 3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages, 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

Librairie PAYOT et Cie, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

Livres à lire :

Edouard HERRIOT

AGIR

Un volume in-16 ..... 4 fr.

V. CAMBON

NOTRE AVENIR

Un volume in-16..... 3.50

LYSIS

VERS LA DÉMOCRATIE NOUVELLE

Un volume in-16..... 3.50

G. CLEMENCEAU

LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE

Un volume in-16..... 5 fr.

G. FERRERO

LA GUERRE EUROPÉENNE

Un volume in-12..... 3.50

A. AULARD

LA GUERRE ACTUELLE

commentée par l'histoire

Vues et Impressions au jour le jour

(1914-1916)

Un volume in-16..... 3.50

BIARD D'AUNET

Après la guerre :

Pour remettre de l'ordre dans la maison

Préface de M. ETIENNE LAMY

Secrétaire perpétuel de *l'Académie française*

Un volume in-16..... 3.50

POULTNEY-BIGELOW

Mes Souvenirs de Prusse

Traduits de l'anglais par M. Henriot-Bourgongne

Un volume in-16..... 3.50

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, Rue de Médicis. — PARIS (VI^e)

VIENNENT DE PARAITRE :

CHARLES MAURRAS

LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE

★ ★

LE PARLEMENT SE RÉUNIT

DE MI-NOVEMBRE 1914 A FIN AOUT 1915

Récit et vigoureux commentaire des travaux ou des disputes parlementaires, c'est le livre qu'il faut lire pour juger le régime des partis, rouvert par la session du Parlement.

Un volume in-16 double-couronne de 352 pages 3.50

SONT EN VENTE DE LA MÊME SÉRIE :

* **La France se sauve elle-même.** Un vol. in-16 de 476 pages..... 4 »

*** **Ministère et Parlement.** Un vol. in-16 de 320 pages..... 3 50

LÉON DAUDET

SALONS & JOURNAUX

SOUVENIRS

des Milieux Littéraires, Politiques, Artistiques et Médicaux de 1880 à 190

QUATRIÈME SÉRIE

La plus brillante série de portraits parisiens. Il n'y a rien de comparable à cette étonnan galerie de contemporains dans aucun ouvrage actuel.

Un volume in-16 double-couronne de 320 pages 3

DU MÊME AUTEUR :

Fantômes et Vivants. Première série de *Souvenirs*. Un vol. in-16 (13^e mille). 3

Devant la douleur. Deuxième série de *Souvenirs*. Un vol. in-16 (13^e mille). 3

L'Entre-Deux-Guerres. Troisième série de *Souvenirs*. Un vol. in-16 (13^e mille). 3

L'Hérédo. *Essai sur le drame intérieur*. Un vol. in-16 (11^e mille)]..... 3

Hors du Joug allemand. *Mesures d'après-guerre*. Un vol. in-16 (13^e mille). 3

L'Avant-Guerre. *Etudes et documents sur l'espionnage juif-allemand en Fran depuis l'affaire Dreyfus*. Un vol. in-16 (44^e mille)..... 3

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

SCIENCE GERMANIQUE
ET RÉALISME INDUSTRIEL

—

La science allemande n'est point une véritable science. Sans doute les Allemands possèdent tout un état-major de chercheurs, de techniciens, connaissant à fond ce qui a été fait ailleurs, et en particulier ce qui peut servir de base à des développements industriels ; mais leur science est en fait un art, c'est-à-dire une application. Ils savent tirer parti, mettre au point. Ce sont des spécialistes habiles au courant de la science, sachant beaucoup, et possédant notamment des connaissances bibliographiques énormes, qui leur permettent de se tenir au courant de tout le progrès scientifique ; ils trouvent toujours moyen d'en tirer parti, en réalisant, dans des buts pratiques et dans le domaine de la pratique même, ce qui n'a été le plus souvent considéré à l'étranger que comme d'un intérêt général supérieur, scientifique, idéal quelque peu, pourrait-on dire.

Et c'est justement pour cela que l'on a dit sans exagération qu'en Allemagne plus et mieux que partout ailleurs, on savait associer la science et l'industrie ; ou plus exactement on ne considérait guère la science qu'en proportion des résultats réalistes, industriels, techniques, qu'elle était susceptible de donner. C'est ce que l'on a traduit quelquefois de façon un peu trop favorable aux milieux allemands, en affirmant que l'alliance de la science et de l'industrie était réalisée chez eux.

Il n'est certes pas à désirer que, dans les milieux français notamment, on suive strictement, de la façon la plus terre à terre, l'alliance ainsi faite en Allemagne ; nous nous en garde-

rions beaucoup; mais il est essentiel également que nous ne dédaignions pas les applications pratiques; que, pour reprendre une expression de M. Le Chatelier, écrivant dès 1898 sur cette question dans la *Revue des Sciences pures et appliquées*, nous ne craignions pas de voir beaucoup de Français devenir capables de produire et de vivre de leur production industrielle. Nous n'adopterons peut-être pas exactement l'expression de M. A. Haller dans son Introduction aux Rapports du Jury international pour le Groupe XIV de l'industrie chimique à l'Exposition de 1900 : nous ne dirons pas que, inévitablement, les nations où la production intellectuelle est la plus intense sont celles qui arrivent à avoir la suprématie au point de vue industriel; mais nous considérons qu'il était absolument dans le vrai quand il disait que le développement de l'industrie ne peut que suivre celui de la science, et qu'il faut savoir au mieux utiliser cette science, c'est-à-dire la production intellectuelle. De son côté M. Appell, en 1908, à Clermont-Ferrand, à l'occasion du Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, insistait sur ce qu'il est nécessaire de savoir appliquer la science, l'appliquer aux diverses industries, en comprenant sous ce terme l'agriculture même. Et M. le Sénateur Astier, dans un article de la *Revue Scientifique* intitulé « Science, Industrie, Enseignement », en envisageant plus particulièrement l'Allemagne et son développement industriel et économique, montrait que c'était à l'application de découvertes scientifiques (d'ailleurs encore une fois souvent faites à l'étranger) que l'industrie allemande devait ses progrès les plus marqués, tout comme il en avait été pour la France pendant la première moitié du XIX^e^ siècle. Il rappelait que l'enseignement des Liebig, des Bunsen et d'autres avait été caractérisé par ce fait qu'ils poursuivaient des recherches pratiques, qu'ils s'attachaient surtout à multiplier les applications industrielles des découvertes faites tant à l'étranger qu'en Allemagne. Lui aussi déplorait que beaucoup des découvertes de nos savants eussent été enrichir l'industrie allemande, qui avait su en faire une exploitation et une application rationnelle.

Dès Liebig, qui avait pourtant été formé à l'école supérieure, peut-on dire, de la science française, il s'était formé un système d'éducation essentiellement pratique, qui devenait un auxiliaire précieux de la prospérité industrielle. On ne se

préoccupait pas de considérations et d'études purement spéculatives ; on apportait des méthodes pratiques à l'industrie ; et l'on était tout prêt à en tirer des profits pécuniaires sans aucune fausse honte. Liebig, tout comme Hofmann, prenait des brevets en s'associant quelque peu aux usines qui les appliquaient en vue de fabrications rémunératrices, et il en a été toujours de même depuis pour les chimistes allemands et pour tous les chercheurs qui ont vécu et travaillé dans les laboratoires germaniques.

Tout au contraire, comme le faisait fort bien remarquer M. Astier, et comme l'ont répété d'autres, on en était arrivé en France à un faux point d'honneur, à un préjugé qui détournait les savants, notamment les universitaires, de s'intéresser matériellement au développement de l'industrie, par crainte de se faire accuser de vénalité. Il en résultait d'ailleurs que le savant français, ainsi qu'on l'avait noté dans une enquête très curieuse faite par la *Revue Scientifique*, il y a une dizaine d'années, sur les industries chimiques françaises, manquait souvent de ressources, vivait à la portion congrue, après des découvertes, des progrès retentissants, qui trop souven faisaient la fortune d'industriels allemands au courant du développement scientifique en France. Dans l'enquête même à laquelle nous faisions allusion à l'instant, diverses personnes ont montré combien de nos savants français craignent de ne pas paraître assez désintéressés, ont peur d'être quelque peu méprisés par leurs collègues, si en même temps que la science ils cultivent les applications industrielles, et surtout si ces applications industrielles leur valent un ample supplément de revenu. « Ils travaillent à bon marché, pour la gloire », ce qui est bien typique du caractère français, beaucoup d'entre eux, du fait de l'éducation classique, considèrent que l'industrie n'est pas intéressante, par cela même qu'elle est industrie, application pratique, recherche du bénéfice.

Un homme des plus remarquables, qui est à la fois un grand savant et un homme rompu aux pratiques industrielles, M. Henri Le Chatelier, que nous citions tout à l'heure, s'est élevé depuis bien longtemps contre cette séparation artificielle que l'on voulait maintenir entre l'industrie et la science ; et dans la *Revue des Sciences pures* en particulier, en 1901, il a étudié sucessivement l'influence de l'enseignement des scien-

ces pures sur les progrès de l'industrie, et le rôle des préoccupations industrielles dans les progrès de la science pure. C'était traiter dans toute sa réalité le problème sous les deux faces qu'il présente, c'était la meilleure façon de combattre cet antagonisme entre la science pure et la science appliquée que M. Le Chatelier lui-même signalait comme particulièrement profond et dangereux en France. Il s'insurgeait contre le sentiment trop général dont nous parlions, trop général en France, voulons-nous dire, que la science pure doit rejeter loin d'elle les préoccupations d'application pratique, et s'isoler de l'industrie comme d'une promiscuité compromettante.

Au surplus il ne faut pas faire de confusion dans ce rôle de la science soutenant l'industrie ; et M. Henri le Chatelier, tout récemment, devant la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, rappelait qu'on ne doit pas s'attendre à voir les savants véritables toujours prêts à donner aux industriels les conseils exactement nécessaires et suffisants, connaissant tous les sujets ; il rappelait que le mode normal du concours de la science pour l'industrie, c'est un peu une question d'espèce ; c'est de plus l'industriel prenant comme collaborateurs et les payant des ingénieurs, des chimistes capables de faire œuvre scientifique et d'obtenir un progrès des méthodes industrielles, du fait de l'application de leurs méthodes scientifiques, du fonctionnement d'un laboratoire où ces méthodes sont appliquées à un champ nettement déterminé. Aussi bien M. Le Chatelier, bien qu'un des plus brillants élèves de notre Ecole Polytechnique, n'hésitait point à reconnaître que, dans notre enseignement supérieur, on donne aux mathématiques et aux sciences abstraites une place exagérée ; on transforme la physique et la chimie en simples exercices de calcul, tandis que les sciences expérimentales sont fort négligées.

Lors de l'enquête qui a été faite par la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale sur les industries françaises et leurs causes d'infériorité par rapport à l'industrie allemande, M. Berlemont, président de la Chambre Syndicale des fabricants et souffleurs de verre, est venu donner un exemple très caractéristique de cette insuffisance dans les milieux industriels français des recherches de laboratoire appuyées sur la science pure, mais dirigeant dans une voie particulière les connaissances qu'elle fournit. Les verres dits de Thuringe, les ver-

res allemands employés par exemple à la fabrication des ballons de chimie, pour la construction des tubes à rayon X, avaient une réputation exceptionnelle ; il semblait impossible de faire aussi bien. Et cependant, dès que la maison Appert, par exemple, s'est mise à l'étude de ces verres, elle est parvenue à fournir de la verrerie dont la qualité est au moins égale, sinon même supérieure. Il suffit de vouloir, c'est-à-dire de réaliser pour des fins pratiques l'association du laboratoire scientifique et du laboratoire d'usine. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des difficultés dans cette association ; certaines d'entre elles ont été signalées dans l'enquête sur les industries chimiques françaises à laquelle nous nous sommes reporté tout à l'heure. Nous n'avons pas le loisir, dans ces quelques pages, de les examiner de plus près. Mais il est certain qu'on en peut venir à bout, et l'exemple des Allemands est là pour nous le prouver.

Au surplus, en cette matière même, la voie avait été déjà trouvée avant que les Allemands eussent commencé de développer la puissance productrice de leur pays ; la France avait su tirer parti des découvertes de beaucoup de ses savants en vue d'applications industrielles essentiellement pratiques, et M. Le Chatelier, tout comme M. Astier, avait eu l'occasion de le faire remarquer dans les études spéciales qu'il a consacrées à une partie du sujet. Vers 1760, l'Académie des Sciences françaises avait envisagé la question de la façon la plus large et la plus pratique du reste ; elle avait eu le désir de faire bénéficier les industries françaises des progrès scientifiques généraux, d'améliorer ou de contribuer à améliorer en conséquence les procédés industriels en substituant une technique industrielle à une véritable routine empiriste. C'est en poursuivant ces idées qu'elle avait été amenée à créer en 1775 un prix destiné à récompenser l'inventeur d'un procédé de transformation du sel marin en carbonate de soude. C'est également grâce à l'Académie des Sciences en très grande partie que l'on parvint à réaliser la fabrication du sucre de betterave sur une grande échelle. M. Le Chatelier a pu rappeler les rapports industriels de Lavoisier, qui était un véritable savant, mettons savant de sciences pures : ces rapports étaient destinés à répondre à des consultations demandées par des particuliers à l'Académie des Sciences sur les applications mêmes de la

science. Aussi bien est-ce que Lavoisier, au moment où il s'occupait des phénomènes de combustion qui devaient révolutionner la science pure, n'étudiait pas la question de l'éclairage public et des meilleurs réverbères, en même temps que la combustion des chandelles, deux choses qui relèvent essentiellement des applications pratiques de l'époque?

Cette nécessité de l'alliance de la science et de l'industrie, ou plutôt cette constatation de leurs liens intimes, l'une facilitant les observations de l'autre, tandis que la première rend plus sûres les opérations de la seconde, est déjà reconnue depuis bien des années. Et nous ne devons pas oublier que, dans nombre de nos Facultés ou de nos Universités en France, la fondation d'instituts chimiques, écoles de brasserie, de tannerie ou autres, écoles d'électrochimie et d'électrotechnique, est venue montrer que l'on se décidait enfin à rompre avec les traditions erronées qui s'étaient établies à la place des pratiques rationnelles de la fin du XVIII^e^ siècle ou du commencement du XIX^e^.

Néanmoins la nécessité de cette alliance est demeurée encore trop théorique chez nous comme en Angleterre; et ce sera sans doute un des bons côtés de la crise actuelle, que d'avoir montré l'utilité de ces relations intimes entre le savant de science pure et le technicien, celui-ci pouvant être le même homme que le premier, consacrant une partie de son temps à des recherches d'ordre pratique, à la suite des trouvailles d'ordre général et supérieur qu'il a pu faire. Dans l'histoire de la science et de l'industrie anglaises, on rencontrerait, comme en France, des exemples multiples des bienfaits de l'alliance de la science et de l'industrie, et des résultats qui se produisaient inévitablement quand cette alliance faisait défaut ou venait à manquer.

Le professeur Armstrong rappelait récemment que la maison Sympson, Maule and Nicholson avait été à la tête des usines de produits chimiques de l'époque, tous les associés étant devenus du reste millionnaires, et que le succès de la maison avait été dû à ce fait que Nicholson était un chimiste remarquable. Quand il se retira, la maison cessa de se développer; on abandonna ce que le professeur appelle la « politique d'affaires », et les conséquences furent assez malheureuses. C'est d'ailleurs à ces usines qu'appartenait l'éminent chi-

miste, le professeur Meldola, qui inventa un bleu particulier que la maison refusa de mettre en fabrication ; le professeur Meldola publia sa découverte ; cela fit la fortune d'une grande maison allemande. Il en fut de même pour une découverte analogue du professeur Green. Il s'est trouvé souvent en Angleterre de véritables savants qui se refusaient d'entrer dans de grandes usines ou s'en retiraient au bout de peu de temps, sous prétexte que les questions techniques ne les intéressaient pas, et qu'ils voulaient pouvoir travailler pour le seul amour de la science. Et pourtant, du fait même que, comme le montrait M. Louis Bourgouin dans la *Revue trimestrielle canadienne* il y a un an environ, les sciences pures ont, dans de multiples circonstances, contribué à créer de nouvelles industries, il semblerait que les savants n'ont guère le droit de se désintéresser des applications. Un bon théoricien doit être praticien, ce qui lui est beaucoup plus facile qu'au praticien de devenir théoricien. Les études théoriques sont le commencement logique, mais elles ne sont point une fin ; et les applications pratiques sont à la fois leur conclusion naturelle et aussi la vérification des lois qu'elles dénoncent.

Les Américains du Nord, mettons les Yankees, au risque de leur déplaire un peu, ont tout à la fois, nous l'avons dit, compris cette nécessité de l'alliance de la science et de l'industrie, et pratiqué la dite alliance ; ils n'ont pas été, bien entendu, sans rencontrer des difficultés. Mais, sans les méconnaître, ils ont su en triompher ; et récemment même ils ont imaginé certaines combinaisons spéciales, comme le système Duncan, pour réaliser dans les meilleures conditions possibles l'association entre le savant et l'industriel en vue du progrès à réaliser dans les procédés techniques.

D'après ce système, l'industriel, sans créer chez lui un laboratoire forcément très coûteux, s'adressera à une Faculté des sciences, posera le problème à résoudre, promettra un forfait pour les recherches à faire, et même une part des bénéfices réalisés ultérieurement, aux savants qui, dans la Faculté, auront trouvé la solution. C'est dès lors affaire au professeur choisi de faire exécuter, dans le laboratoire de la Faculté, par des étudiants ou des collaborateurs divers, les recherches en question ; les étudiants ou collaborateurs y ont un sujet d'étude ou de thèse tout à fait hors de pair, en même

temps qu'une variété de sujets exceptionnelle, une foule de questions leur étant signalées dans lesquelles ils n'auraient jamais songé à s'engager. C'est ce que l'on appelle l'*industrial Fellowship ;* ce système se développe de plus en plus et donne de très beaux résultats, et pour les industriels et pour les savants ou les étudiants, qui arrivent ainsi à acquérir des connaissances spéciales sur une matière industrielle et à s'assurer des résultats pécuniaires qui ne sont point à négliger, et qu'un Américain ne trouvera jamais dérogeants.

De la sorte, ce n'est point le Gouvernement, l'Etat, qui va chercher à utiliser de façon systématique les ressources scientifiques de la nation, comme le disait le professeur G. Hunderson, président de la Société de chimie industrielle de Londres; c'est grâce à l'initiative individuelle tirant parti des admirables ressources de l'enseignement supérieur, que l'on arrive au but. Précisément le professeur Hunderson a rappelé ce système Duncan, qui a été appliqué plus particulièrement par son auteur, le professeur Kennedy Duncan, à l'Université de Pittsburg. Et c'était certainement fort à propos que le Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, en octobre 1915, traduisait le discours du professeur Hunderson, pour mettre en lumière les avantages de ces contrats d'association industrielle, de ces *industrial Fellowships*. Il est manifeste que, dans les grandes usines, notamment dans certaines immenses sucreries aujourd'hui entre les mains des Allemands, mais dont la France pouvait s'enorgueillir, il est plus rationnel et plus économique d'avoir un laboratoire spécialisé pour l'usine; mais encore faut-il que les dépenses de ce laboratoire ne soient pas disproportionnées par rapport au capital de cette usine, à la valeur des produits fabriqués dans le courant d'une année.

§

Ce que nous avons pu faire de façon tout exceptionnelle dans certaines grandes usines, pour certaines entreprises d'envergure peu ordinaire, les Allemands l'ont pratiqué de façon très courante, par suite même des dimensions sur lesquelles ils ont créé ou réorganisé leurs fabrications, leur production, leurs usines, leurs chantiers ; par suite aussi de ce fait qu'ils ne s'arrêtaient point aux préjugés que nous signalions tout à l'heure, au sujet de l'espèce de déchéance que trop souvent nos

savants auraient trouvée dans une collaboration matérielle et chèrement payée aux fabrications industrielles. Par suite également de ce que toutes leurs préoccupations ont toujours été essentiellement réalistes, depuis 40 ou 50 ans surtout, en dépit de leur prétention à la philosophie et aux grandes pensées planant dans l'espace, qui faisait dire à Lange que « l'Allemagne est le seul pays du monde où un apothicaire ne puisse préparer un remède sans s'interroger sur la corrélation de son activité avec l'essence de l'univers ».

Cet apothicaire allemand n'en savait pas moins fort bien préparer ses remèdes ; et les succès de l'industrie, des produits pharmaceutiques en Allemagne, sont précisément faits pour la plus grande partie d'une alliance intime entre le chimiste de science pure et l'usine de fabrication des produits à lancer dans le monde des acheteurs, des consommateurs spéciaux. Le chimiste spécialiste ne se mettait pas en peine de réfléchir aux conséquences générales d'une trouvaille médicale, les idées générales ne troublant point les Allemands ; il cherchait simplement si, de ce produit qui se présentait à lui dans les recherches du laboratoire, il pouvait être tiré une substance qui, bien et soigneusement préparée, minutieusement dosée, fabriquée toujours de façon identique, homogène, fût susceptible de rendre des services essentiellement pratiques à la masse des malades, de se faire apprécier en conséquence des médecins, et de trouver un large marché dans le monde entier. Si nous en avions le temps, nous verrions dans cette industrie de la chimie pharmaceutique et des spécialités toutes les caractéristiques les plus nettes de la soi-disant science allemande, qui n'est qu'une pratique, un art heureusement organisé sur les grands principes de la science utilisée dans des fins réalistes.

Nous n'allons point nous lancer dans l'examen des innombrables problèmes qui s'imposent à l'industrie ; non pas seulement pour la fabrication proprement dite des produits qu'elle vend normalement, non pas seulement pour le seul examen des matières premières qu'elle emploie et l'étude des conditions les plus économiques dans lesquelles elle pourra utiliser ces matières ; non pas seulement, ce qui est pourtant de première importance, au point de vue de l'utilisation complète des déchets, des sous-produits, des détritus de toutes sortes, dont

seul le laboratoire et en particulier le chimiste peuvent indiquer des utilisations rationnelles ; mais encore pour mille et un problème qui ne paraissent secondaires qu'en apparence et qui sont eux aussi de premier ordre.

Ce seront, par exemple, les chances de décomposition partielle, de précipitation que présente tel ou tel liquide fabriqué pourtant suivant des procédés perfectionnés, mais dans lesquels des ferments, des agents plus ou moins inconnus jusqu'ici vont pouvoir exercer leur action nocive ; ce sont des réactions secondaires auxquelles on ne s'attend point, et qui vont modifier la saveur ou l'odeur des produits fabriqués. C'est la composition même de l'eau employée dans la fabrication, et où la présence de tel ou tel sel entraînera la formation de sédiments, de précipités qui flatteront fort peu l'acheteur possible du produit. Ce seront des défauts de conservation dus à la présence de proportions pourtant bien faibles de produits nuisibles dans les matières premières, etc... etc...

Aussi bien les recherches du laboratoire peuvent-elles également se faire dans la voie de ce que les Américains appellent « efficiency », c'est-à-dire le rendement. Dans ce domaine, les Américains du Nord ont certainement précédé les Allemands, ce qui nous est encore une occasion de voir que ceux-ci se sont souvent attribué des découvertes là où ils n'avaient fait que copier. En tout cas, grâce au laboratoire, on peut constamment suivre les procédés de fabrication, constater ce que donne proportionnellement la matière première employée, en même temps que les efforts plus ou moins bien dirigés du personnel ouvrier ; et de la sorte on peut augmenter considérablement le rendement total de l'usine, diminuer les frais de fabrication par unité fabriquée, abaisser le prix de revient de cette unité, et voir souvent la science pure, sous la forme de la physiologie par exemple, venir au secours de la science appliquée dans les fabrications les plus terre à terre.

Il est bien certain que, en ces matières, les Allemands sont devenus des maîtres : on aurait le plus mauvais gré à ne pas le reconnaître ; c'est du reste la rançon de leur manque d'esprit scientifique au sens élevé du mot. Ils savent beaucoup, parce qu'ils ont appris beaucoup, parce qu'ils se tiennent au courant de tout ce qui se fait, qu'ils savent appliquer, utiliser les grands principes découverts. C'est pour cela qu'ils ont

créé d'immenses laboratoires admirablement organisés dans toutes leurs grandes usines, en exposant, pour ces seuls laboratoires, des capitaux énormes qui vont de pair avec les capitaux encore bien plus énormes qui forment la base essentielle de leurs entreprises gigantesques. Leurs laboratoires sont le plus souvent des usines à brevets ; et là encore ils ont pour beaucoup suivi les voies indiquées par les Américains du Nord. Ce sont des chercheurs, des chercheurs patients, méthodiques, poursuivant toujours un but pratique et réaliste. La répétition du mot s'impose, puisque les Allemands sont fiers de leur caractère réaliste, qu'ils ont voulu s'en faire gloire notamment en matière d'économie politique, là où le vrai réalisme consiste à observer les faits du passé et les faits du présent ; mais sans en vouloir tirer la conséquence que les seules choses qui soient vraies au point de vue scientifique sont celles qui sont décrétées ou approuvées par l'autorité souveraine, ou encore celles qui sont susceptibles d'enrichir *per fas et nefas* le pays où l'on prétend appliquer une économie politique nationale, qui serait une science sans lois universelles.

M. A. Haller, dans son rapport sur l'exposition de Chicago comme dans l'Introduction aux rapports du Jury international de 1900 pour le groupe XIV, insistait lui-même sur ce réalisme ; puisqu'il signalait comme une des qualités caractéristiques du peuple allemand (qualité qui n'en a pas moins sa contre-partie comme défaut et comme exagération) son esprit pratique, et non pas idéaliste, mis au service de l'industrie. C'est ce réalisme que notre collègue et ami Georges Blondel traduisait en disant que la vie de l'esprit est à demi morte en Allemagne, constatation qui était faite devant lui par un des professeurs mêmes de l'Université de Berlin. Ce professeur ajoutait, confirmant ainsi ce que nous avancions tout à l'heure, que la science pure semble éclipsée par toutes ses applications pratiques, qui la font oublier à beaucoup. C'est ce réalisme qui se traduisait par l'organisation des immenses laboratoires dont nous parlions ; laboratoires où tout est sacrifié à la recherche, souvent très prolongée sans doute, mais toujours directe, d'un produit vendable ; laboratoires complétés par des bibliothèques formidables composées non seulement de volumes et de brochures par milliers, de thèses sur

tous les sujets possibles ressortant de l'industrie à laquelle se rattache le laboratoire, mais encore de toutes les publications paraissant dans tous les pays du monde sur cette même industrie, et faisant connaître, jour par jour, aux chercheurs de l'établissement les découvertes que, d'une façon plus idéale, plus désintéressée, de véritables savants, à l'extérieur, ont pu faire dans le domaine envisagé. Ce sont ces laboratoires et ces pratiques réalistes qu'avait remarqués et mis en lumière, sans se rendre compte de leur côté économique et non scientifique véritablement, notre confrère M. Cambon, dans ses divers voyages en Allemagne.

Ces organismes, ces laboratoires, ces usines à brevets et à recherches, nous n'allons pas les passer en revue même de façon sommaire, car cela déborderait l'espace dont nous disposons. Mais nous pouvons tout au moins, par quelques exemples caractéristiques, montrer ce qu'ils sont, faire comprendre leur organisation réaliste s'il en fut jamais.

Ce sont, par exemple, les fameux établissements Bayer, usines de produits chimiques et de matières colorantes installées à Leverkusen et à Elberfeld, établissements occupant 230 hectares de superficie, consommant 60.000 mètres cubes d'eau par jour, 105 millions de tonnes de glace par an, fonctionnant avec un capital formidable de 36 millions de marks d'actions, 25 millions d'obligations et 17 millions de réserve; qui, pour diriger, éclairer, contrôler, modifier, perfectionner leurs fabrications de toutes sortes, entretiennent dans un hall immense de 80 mètres de long quelque 300 chimistes ; chacun travaille dans une salle spéciale où leur sont distribués le gaz, la chaleur, le froid, les réactifs, le vide, la pression, l'électricité et la force motrice par la vapeur ; chimistes qui ont à leur disposition 360 revues, et qui ont permis de prendre en 25 ans quelque 4000 brevets, dont bien entendu une très grande partie ont été ensuite abandonnés. C'est la fameuse usine dite Badische Anilin und Soda Fabrik, qui compte 250 chimistes dans son immense laboratoire. C'est cette Société qui n'a pas hésité à dépenser 15 millions de marks en 12 années de recherches, afin de mettre au point pratiquement et industriellement une fabrication par synthèse dont les bases scientifiques profondes étaient établies par autrui.

§

Ce sont donc toujours les metteurs au point que nous retrouvons; ne se contentant point de copier le plus souvent et de démarquer, mais de reprendre ce qui fréquemment n'a pas réussi à l'étranger, parce que l'on n'était pas animé d'un esprit aussi réaliste, et parce que, il faut le reconnaître encore une fois, les metteurs au point sont dotés d'une patience, d'une méthode et d'une minutie qui a fait leur fortune; le plus pur esprit pratique les dirige, mais les conduit le plus ordinairement au but.

Il ne faudrait pas croire que cette mise au point soit toujours chose facile : nous parlions tout à l'heure des sommes énormes que tels ou tels industriels allemands ont dépensées pour réaliser une fabrication synthétique C'est un mérite des Allemands du monde scientifique et technique, industriel et réaliste allemand, de ne point se laisser rebuter par une aussi longue poursuite. Le Docteur L. H. Bakeland, dans un discours récent à la section de New-York de la Société de l'industrie chimique américaine, insistait sur les difficultés spéciales que l'on rencontre dans ce travail de laboratoire industriel, continuant le laboratoire purement scientifique; il rappelait les illusions qu'il s'était faites d'abord à ce sujet, et racontait la peine qu'il avait dû subir pour arriver simplement à fabriquer le bromure d'argent en vue de la préparation commerciale des émulsions photographiques. Il se trouvait en présence d'une centaine de variétés de ce sel en apparence si simple; et une seule variété pouvait répondre réellement au succès industriel. Il pouvait rappeler de même qu'il n'avait pas fallu moins de quatre années et de 300.000 dollars, autrement dit d'un million 1/2 de dépenses, pour arriver également au succès commercial dans la fabrication de l'élément d'un diaphragme Townsend pour la production électrolytique de la soude caustique.

Ces lenteurs, ces longueurs, ces difficultés ne sont point pour rebuter le caractère allemand, tout au contraire; et il met une patience et un entêtement purement physique, mais tout à fait extraordinaire, à poursuivre le dessein qui constitue le but de ses efforts.

Des exemples multiples et remarquables de leurs facultés de mise au point ont été donnés dans l'industrie des matiè-

res colorantes, où ils sont arrivés à bâtir de toutes pièces, pour ainsi dire, une industrie si puissante qu'elle était fournisseuse du monde entier; tellement que, comme conséquence de la guerre, toutes les industries étrangères qui faisaient usage de ces matières colorantes artificielles, les industries textiles en particulier, se sont trouvées fort démunies quand les produits et les fournitures de l'Allemagne sont venus à leur manquer.

Nous ne referons pas l'histoire de ces matières colorantes que nous avons esquissée par ailleurs. Nous pourrions citer l'exemple beaucoup plus récent et tout aussi caractéristique des succès remportés par le professeur Haber, de Carlsruhe, dans la production synthétique de l'ammoniaque à l'aide de l'hydrogène et de l'azote atmosphérique. Ce procédé a été mis au point et en pratique comme procédé industriel par la fameuse société Badische Anilin dont nous parlions tout à l'heure. Les Allemands avaient pourtant été précédés par d'autres industriels, à plus forte raison par des savants véritables, dans la fixation de l'azote atmosphérique sous la forme de la cyanamide, qui se fabrique depuis bien des années en France, des nitrites et des nitrates; mais ils ont su prendre rapidement une place exceptionnelle en cette matière, et du reste au grand bénéfice du renouvellement de leurs approvisionnements d'explosifs pendant la guerre de 1914-1916.

Nous avons fait allusion à ce qu'ils n'ont pas été des découvreurs véritables, même dans le domaine des sciences appliquées, même dans les sciences et les inventions destinées à jouer particulièrement un rôle dans cette industrie de la guerre qui était leur industrie la plus chère. Avons-nous besoin de rappeler ce à quoi nous avons déjà fait allusion, que les ballons dirigeables du type rigide avaient été imaginés complètement et brevetés en France par M. Spiess, bien avant que les Allemands, et en particulier le comte von Zeppelin, aient songé à réaliser des rigides ? Mais il faut dire que, ici comme dans les autres matières, l'Allemand s'est mis à la besogne avec acharnement, pour tirer parti d'une idée qui était d'autrui et qui lui semblait pouvoir donner des résultats pratiques du plus haut intérêt. Il ne faut sans doute pas s'exagérer les services militaires que les zeppelins, les ballons rigides du type allemand ont pu rendre : ils ont surtout servi à massacrer des

civils, des femmes, des enfants ; les Allemands en espéraient du reste tirer une action terrorisante qui ne s'est point manifestée. Mais il faut reconnaître aussi que, grâce à ces ballons gigantesques de 160 mètres de long, ils sont arrivés de façon absolue à accomplir de véritables tours de force en matière de traversées à longue distance, de transports de grosses masses d'explosifs ; ils en ont fait un instrument de guerre qui ne tient pas tout ce qu'on en attendait, mais qui néanmoins est en lui-même fort remarquable, fort remarquablement mis au point, comme toujours.

Nous faisions allusion plus haut aux admirables découvertes de M. Sabatier sur le durcissement des huiles, découvertes réellement d'ordre scientifique, mais qui pouvait pratiquement rendre des services précieux. Tout récemment, pour montrer la nécessité des liens intimes entre la science et l'industrie, le professeur W. Crosseley a choisi précisément ce procédé du durcissement des huiles pour montrer comment l'on pouvait créer sur cette base et comment l'on a créé rapidement en Allemagne une série d'entreprises industrielles de premier ordre. Or le procédé commercial de durcissement a été le résultat direct des recherches des savants, et notamment du Français Sabatier : mais on s'empressait de recueillir en Allemagne, à l'aide d'efforts complémentaires, nous le reconnaissons, les résultats financiers d'une grande trouvaille scientifique. Il fallait pour arriver à ce résultat, comme l'a dit le professeur Crosseley, que le procédé passât des mains du chimiste de laboratoire entre les mains du chimiste technique, complété par un ingénieur chimiste susceptible de combiner l'installation mécanique et industrielle permettant de résoudre pratiquement le problème.

Les Allemands réussissent généralement, disions-nous, grâce à leur persévérance et à leur entêtement dans cette mise au point, dans cette reprise des idées d'autrui dans des vues essentiellement pratiques ; cela n'empêche que, en cette matière comme en beaucoup d'autres, ils manquent souvent de finesse. Ce ne sont fréquemment que des imitateurs grossiers, précisément parce qu'ils n'ont pas la pensée d'idées générales et supérieures qui peut les diriger dans la voie véritable. C'est ce qui s'est passé pour une application pourtant essentiellement militaire de découvertes faites à l'étranger : nous faisons allu-

sion à la façon dont ils ont imité ce qu'ils croyaient être notre nouveau canon léger de campagne. Dans ces circonstances que nous ne pouvons rapporter en détail, on les a jetés sur une fausse piste, convaincus que leur service spécial d'informations, autrement dit d'espionnage, avait réussi à leur faire connaître la vraie conception, le véritable fonctionnement du nouveau canon de campagne qui devait être notre fameux 75. C'est d'ailleurs pour cela que leur 77, dans lequel ils avaient cru apporter tout ce qui aurait été caractéristique de notre artillerie nouvelle, s'est montré fort inférieur à notre admirable petite pièce.

Il semble que, dans le domaine des objectifs photographiques, où ils avaient acquis une réputation hors de pair qui faisait oublier ce que nous avions créé et ce que nous pouvions créer encore, les Allemands avaient procédé quelque peu également par imitation, grâce aux informations que, en ces matières tout comme en matière militaire, ils savaient si bien se procurer. Ainsi que le rappelait récemment M. Cousstet, dès 1864, dans une usine de verrerie d'optique, grâce aux travaux de Feil, on avait bel et bien réussi à fabriquer des verres assurant l'astigmatisme, comme disent les photographes et les opticiens, des verres à la fois peu réfringents et très dispersifs ; et ce sont pourtant ces verres dont la fabrication a été ensuite reprise avec méthode, et dans des conditions qui devaient assurer le succès complet au point de vue commercial, qui ont été très ultérieurement fabriqués sous le nom de verres d'Iéna ; cette fabrication des verres d'Iéna ne fut d'ailleurs possible qu'après qu'en 1881 seulement un chimiste allemand, Schopp, eut repris des essais analogues à ceux qui avaient été faits par Feil ; c'est à ce moment que les fameuses usines Zeiss purent utiliser les verres d'Iéna et faire croire que la découverte véritable était d'origine germanique.

Nous trouverions encore dans l'industrie chimique générale allemande l'édification d'une immense industrie nationale grâce à des procédés étrangers : c'est en utilisant le procédé Solvay qu'elle arrivait, dès 1883, à produire 115.000 tonnes de soude, à dépasser le chiffre de 210.000 en 1893. Il est vrai que le succès de cette industrie chimique n'a pas été dû seulement à l'application des idées des autres ; elle tient pour une part aux conditions techniques remarquables dans les-

quelles l'industrie est organisée dans ses moindres détails, par ce fait notamment que les sous-produits d'une des branches de l'industrie chimique sont toujours utilisés par une autre branche, qui se charge elle-même de fournir aux besoins d'une industrie voisine, de devenir son associée, de faciliter sa production, d'abaisser son prix de revient. Les diverses industries chimiques allemandes sont interdépendantes, comme on l'a dit; et c'est l'utilisation de tous les sous-produits, de tous les déchets, qui a permis à ces fabricants allemands de vendre meilleur marché que quiconque, de trouver par conséquent des acheteurs de toutes parts. Il faut dire, en reprenant un mot de M. Lemaire, que les chimistes allemands ont dû accumuler une masse formidable de faits expérimentaux pour trouver l'utilisation de tous ces déchets, de tous ces sous-produits, pour comprendre la possibilité, et par suite la nécessité, de ces interdépendances.

Et c'est à ce point de vue que l'on doit admirer malgré tout les pratiques des Allemands, mettons pratiques scientifiques, en laissant à ce mot un sens quelque peu terre à terre; c'est à ce point de vue que l'on doit tâcher de les imiter, sans cependant perdre de vue les idées générales qui sont seules réellement fécondes au point de vue du progrès général lui-même.

On ne peut s'en tenir aux études désintéressées, à la science planant au-dessus des applications ; et c'est pour cela que les bons rendements, l'accroissement des rendements dans toutes les productions s'imposent, si l'on veut un pays riche. C'était en somme l'observation que faisait l'éminent savant, au sens vrai du mot, qu'est M. G. Lippmann, quand, traitant devant l'Association française pour l'avancement des Sciences de l'Industrie et des Universités, il réclamait pour l'usine un personnel technique instruit, sachant mettre à contribution les ressources de l'analyse mathématique aussi bien que de l'expérimentation, possédant des laboratoires de recherches où travaillerait un personnel scientifique. Il rappelait précisément le cas typique de cette maison Zeiss d'Iéna, dont nous parlions tout à l'heure, ayant à son service des docteurs ès-sciences, autant mathématiciens que physiciens, recherchant les substances nouvelles initiales, et, systématiquement aussi, les succédanés possibles.

En matière chimique, par exemple, nous entendons dans une entreprise de chimie industrielle, il faut que les collaborateurs que l'on emploie possèdent des éléments généraux de science théorique, des connaissances en chimie pure, mais essentiellement aient la pratique de la science appliquée, en même temps que des connaissances commerciales, mettons économiques, pour se rendre compte des avantages industriels et commerciaux des produits dont ils poursuivent et dont ils obtiennent la réalisation. C'est bien ce que traduisait M. Haller dans son rapport que nous avons déjà plusieurs fois cité, en disant que, même dans la direction d'un grand établissement de produits chimiques désireux de réussir, il faut trouver tout à la fois un chimiste, un ingénieur et un commerçant en connexion étroite avec les laboratoires de recherches où la besogne sera spécialisée; laboratoires dépassant étrangement comme matériel, comme organisation et installation tout ce qu'on peut atteindre dans les établissements universitaires purement scientifiques les mieux outillés et les mieux dotés.

C'est bien là cette véritable pénétration de la science et de l'industrie que réclamait M. Emile Picard comme ne s'étant pas encore suffisamment introduite chez nous, faute de coordination des efforts, et par le fait à la fois des savants et des industriels. L'illustre Perkin, fondateur véritable de l'industrie des matières colorantes artificielles, attribuait bien de son côté le succès des industries allemandes à l'emploi de chimistes réunissant les connaissances pratiques à des connaissances théoriques suffisantes; et c'était la même opinion qu'exprimait de son côté, en 1886, le professeur Meldola, affirmant que le triomphe des « concurrents allemands » tenait à leurs laboratoires.

Si nous avions le temps d'entrer dans un examen de détail, nous constaterions que cette supériorité s'est accusée par le laboratoire même dans la plupart des manifestations industrielles; et notamment dans une industrie bien spéciale, celle de la fabrication des papiers-filtres, précisément pour les travaux de laboratoire. Les Allemands nous avaient supplantés en très grande partie dans la fabrication de ces papiers-filtres, grâce aux procédés de chimie et aux moyens de recherches minutieux auxquels ils recouraient. Ils avaient pu déterminer avec

précision, dans les papiers qu'ils fabriquaient, la proportion des cendres, leur nature, reconnaître les matières qu'il fallait éliminer dans la pâte servant à la fabrication de ce papier spécial. Le problème avait été étudié savamment, on avait mis à contribution toutes les ressources techniques précises.

C'est d'ailleurs la compréhension par les Allemands de la nécessité pour l'industrie de connaître les moindres détails possibles de fabrication, d'analyse et de recherches, qui a fait chez eux la multiplication invraisemblable d'une série de revues spéciales de chimie appliquée sous toutes ses formes, venant fournir des armes dans la lutte industrielle. C'est ce qui explique également l'existence dans les usines Schimmel de Miltitz, près de Leipzig, non seulement d'un laboratoire de recherches générales installé dans une construction séparée où sont au travail une quinzaine de chimistes, mais encore la possession de plusieurs laboratoires spécialisés pour les diverses opérations de fabrication des parfums, des essences, à laquelle on se livre dans ces usines. Dans les autres fabriques allemandes, et en particulier dans les usines de la Badische Anilin, on se voit constamment en présence d'une union intime de la recherche et de la fabrication. Et il est bien caractéristique à cet égard, au point de vue de la matérialisation même de l'idée, de voir, dans les grands laboratoires de Ludwigshafen dépendant de ces dernières usines, la partie supérieure de la construction consacrée à un laboratoire d'essai, de recherches, de trouvailles nouvelles; à l'étage du dessous est installée toute une machinerie ou des dispositifs pratiques permettant d'essayer sur une échelle assez vaste les procédés imaginés et tentés sous forme de travaux de laboratoires à l'étage supérieur; les essais de l'étage inférieur servent à déterminer tous les modes de procédés, les produits, le matériel qui sont véritablement pratiques. C'est seulement à la suite des déterminations faites de la sorte dans cet étage intermédiaire, que les nouvelles méthodes, les nouveaux procédés et le nouvel outillage sont descendus dans les étages inférieurs, où se poursuit la fabrication courante sur grande échelle, la fabrication commerciale.

Cette organisation pratique, qui a été signalée à la fin de 1914 devant la Société Royale des Arts anglaise par Sir William A. Silden, se préoccupant plus spécialement de l'alimen-

tation de la Grande-Bretagne et de son domaine colonial pendant la guerre, avait également été indiquée par M. Haller dans ce rapport auquel on ne saurait trop se reporter. L'éminent chimiste avait montré le corps découvert au laboratoire, étudié à fond avec toutes ses applications dans des services appropriés avant d'être mis en fabrication. La méthode était suivie même pour les corps susceptibles de présenter des propriétés thérapeutiques, puisqu'il existait dans les usines de produits chimiques et pharmaceutiques un service médical composé de médecins, de pharmaciens, de vétérinaires, mis à même de soumettre le corps en question à une expérimentation biologique des plus complètes ; aussi bien la fabrication en grand n'était adoptée, les frais nécessaires n'étaient faits, que quand les corps nouveaux avaient subi ce que M. Haller appelait une préparation sur un pied demi-industriel, que s'ils avaient été lancés dans le commerce, dans des proportions assez modestes, mais de façon à permettre à chacun, aux médecins notamment, de reconnaître leurs qualités.

Certes, les Allemands ne sont pas seuls à suivre une méthode aussi stricte ; c'est le cas également de l'illustre inventeur Edison dans son immense laboratoire d'Orange ; c'est pour cela que, dans un assez récent voyage en Europe, il a été frappé d'admiration, et même de sympathie en raison de son admiration, pour cette industrie allemande qu'il voyait fondée sur des bases aussi solides, aussi logiques, minutieuses sans doute, manquant peut-être d'envolée, mais sûre de réussir par sa patience et par sa méthode. Il traduisait cette admiration en disant à un spécialiste qui l'interrogeait, que le secret des succès industriels de l'Allemagne résidait dans ce qu'il appelait son intelligence et plus exactement sa patience, son industrie, son appréciation raisonnée de la valeur de la coopération entendue ici au sens de l'accord entre la science et l'industrie, entre les recherches de laboratoire et les applications pratiques ; il ajoutait que cette supériorité de l'Allemagne s'étendait bien au delà des industries chimiques, ce qui est fort juste et fort rationnel, la méthode des recherches logiques et scientifiques pouvant donner les résultats les plus précieux dans toutes les manifestations industrielles. Aussi bien Edison s'était trompé grossièrement à d'autres égards, quand il affirmait, à la fin de 1911, que l'Empereur Guillaume

était un excellent homme d'affaires, que lui et son peuple ne paraissaient pas avoir des ambitions militaires.

La coopération entendue au sens que nous indiquions à l'instant avait été bien reconnue également par M.W. Kempffert, un des rédacteurs en chef du journal américain *Scientific American*, à la suite d'un voyage d'exploration, pour ainsi dire, qu'il avait fait dans le monde industriel allemand. Il montrait ce qu'il appelait le travail scientifique, mettons plus exactement le travail technique, dans une grande entreprise de fabrication allemande, se partageant en trois catégories. Dans une de ces catégories on trouvait des hommes dont le rôle était de contrôler, de suivre, de vérifier les opérations de fabrication dans un laboratoire spécial ; à une autre catégorie appartenaient ceux qui étaient engagés dans des travaux de recherches, purement et simplement dans le but d'améliorer les procédés actuels de fabrication, d'en combiner d'autres, ou, au besoin, de découvrir de nouveaux produits ; dans la troisième catégorie se rencontraient les ingénieurs, chimistes, techniciens, spécialistes chargés de mettre à l'épreuve, dans une véritable petite fabrique en miniature, une découverte faite par un des autres groupes, dans le but de déterminer ses «possibilités » commerciales. Nous retrouvions donc ici l'étagement que nous indiquions dans les grands établissements de la Badische Anilin. Il avait beaucoup admiré à cet égard l'installation du même genre qui fonctionnait dans les immenses aciéries de Krupp à Essen, où il avait vu faire quotidiennement jusqu'à 500 analyses de fer pour y rechercher la proportion de carbone. Il avait du reste constaté que la plus grande partie des chimistes, des ingénieurs travaillant dans les laboratoires étaient de simples outils vivants dans les mains des directeurs supérieurs de ces laboratoires ; outils consacrés à des tâches nettement déterminées. De même il avait pu suivre par le menu les efforts poursuivis par cette même Compagnie Badische Anilin pour metttre au point le procédé Schoenherr, en vue de la réduction de l'azote atmosphérique.

§

En somme, l'expansion remarquable de l'industrie allemande, c'est-à-dire de son réalisme industriel, et non point de la véritable science entendue au sens supérieur du mot, c'est l'ac-

complissement des paroles de Humboldt qu'avait reproduites en Angleterre même l'Allemand Hofmann, enseignant au collège Royal de Chimie de Londres : les pays négligeant de recourir aux lumières scientifiques verraient leur prospérité péricliter, tandis que se développeraient les autres nations sous l'influence vivifiante des arts et des sciences. Mettons de la science appliquée, canalisée méthodiquement, et merveilleusement utilisée à ces fins réalistes.

C'est cet art, ces applications, que les Allemands ont cultivées de la façon la plus remarquable, et du reste la plus exclusive, sans la véritable pensée supérieure que traduisait peut-être un peu brutalement notre confrère *Engineering* quand il disait : « En somme, l'Allemagne peut réclamer une position très honorable dans les sciences appliquées, peut-être dans les sciences pures ; mais elle n'a droit à se targuer d'aucune supériorité véritable, nous entendons d'aucune primauté ; sauf de bien rares exceptions, elle n'a fait que suivre, les autres conduisaient. » Cela ne veut pas dire qu'on ne lui doit rien ; elle a fait avancer le monde dans les applications pratiques, et le Dr Ormandy, un Anglais pourtant, n'hésitait point à affirmer, à propos de ces chercheurs allemands, de ceux qui adaptent les découvertes scientifiques aux emplois industriels, qu'ils sont, tout aussi bien que ceux qui ont accompli des découvertes originales, en droit de réclamer une récompense et des honneurs.

Nous l'avons dit, et ce n'est point de la vanité nationale que de rappeler que certains de nos savants les plus éminents comprenaient l'utilité de cette façon de faire, avant que les Allemands mêmes l'aient pratiquée ; c'est le cas notamment de Balard, dont M. Matignon rappelait avec raison les efforts persévérants pour établir l'industrie de l'extraction du chlorure de potassium et du sulfate de soude des eaux-mères des marais salants ; Balard s'écriant que la science n'a pas seulement pour mission de satisfaire chez l'homme le besoin de tout connaître, de tout approfondir, qui caractérise la plus noble de ses facultés ; qu'elle a un autre objet moins brillant sans doute, mais peut-être plus moral, qui consiste à coordonner les forces de la nature pour augmenter la production et rapprocher les hommes de l'égalité par l'universalité du bien-être. C'était là un admirable savant qui comprenait les

préoccupations réalistes, matérielles, mettons économiques, mais sans perdre de vue les grandes idées générales et supérieures.

C'est à nous d'essayer de bien comprendre que cette alliance est indispensable, et qu'il ne faut point abandonner ce que l'on appelle volontiers les spéculations de la science pour ne se laisser entraîner que par les problèmes d'intérêt pratique ; mais qu'il ne faut pas non plus oublier le réel, qui s'impose à nous malgré tout dans la vie quotidienne.

DANIEL BELLET.

LA JOURNÉE PORTUGAISE

—

Au Major Carlos d'Albuquerque de Santa Rosa y Ovar.

Comme j'étais en grand uniforme tous nous suivaient. D'abord les fillettes, un peu plus âgées, dans ton pays aussi, que les petits garçons et qui les portent là-bas au fond d'un panier sur leur tête. Dans Maureria elles étaient nues, dans Lapa, où l'ambassade d'Allemagne jadis avait protesté, on entourait leurs jambes d'indienne. Puis les mendiants, reconnaissables à leur plaque de cuivre sur laquelle est gravée le mot Mendigo. Puis les pêcheuses d'Ovar, ceintes d'un cordage, comme vos monuments manuélins, et qui ont les yeux de chaque côté du visage, de sorte qu'au lieu de me suivre elles devaient me dépasser pour me voir. Les marchands de fuchsias (car il est interdit de voler les fuchsias au Portugal), abandonnaient pour nous leurs boutiques, et venaient enfin les orphelins de Belem, en sarrau gris rayé de carmin qui tous en cette minute, ignorants comme ils sont de l'âge qui doit séparer enfants et parents, certes me désiraient pour père.

— Que voulez-vous, me disais-tu! c'est de même à Paris, quand arrive un Portugais.

Tous pieds nus, marchant dans leur soleil avec moins de bruit que les Lapons dans leur neige, et quand résonnait près de nous un talon, nous sentions que passait un être moins dévoué. Alors en effet c'était un de ces Espagnols venus au Portugal espionner comment finissent leurs trois fleuves, ou bien l'homme de police chargé de crier sur mon passage :

Vive la guerre et Vie à la Vie ; ou bien c'était la Reigini, de la compagnie italienne, amortie de fourrures au cou, aux poignets, là où étreignent les amants, et qui rougissait, du même bâton, ses lèvres et l'angle de ses yeux. Il y eut cependant un vieux monsieur en bottines qui tint à nous accompagner, qui même s'arrêtait, comble d'admiration, me montrant mon sabre et voulant savoir — dans un français qui ignorait les verbes, comme le tien — pourquoi le fourreau en était bosselé.

— Guerre? Bataille? interrogeait-il.

— Non, répondais-je. Valise.

Par le tramway, puis par le funiculaire, écartant ainsi d'abord ceux qui n'ont qu'un sou, puis ceux qui n'en ont que deux, nous montions avec les riches seuls à Alcantara. Tu me présentais Lisbonne en me plaçant entre les palmiers au point calculé d'où chacun cache une cheminée d'usine, — ils fumaient, — puis, autour d'Estrella, tu me faisais avancer en cercle jusqu'au moment où les jours de ses clochers se couvraient et d'où je pouvais les traverser tous deux à la fois d'une flèche. De là enfin, car j'étais fatigué, — mais à la condition que nous verrions l'après-midi le château construit en cannes à pêche, — tu consentis à redescendre vers le port. Les places longues de la ville avec leurs mosaïques noires ondulées semblaient arrosées d'encre fraîche. Sur chaque façade, le Louis XV des fenêtres et le chinois des toitures luttaient sans pouvoir s'atteindre, les dentelures de l'un reculant sans courage dès que les dentelures de l'autre prenaient l'offensive. Dans les rues à pic, les enfants d'un an dormaient à même le pavé, leur corselet relevé aux épaules, sur le trottoir leur tête énorme autour de laquelle ils tournaient quand passaient les automobiles. Collées aux faïences des maisons les fillettes nues, et, au balcon le plus haut, sans autre intermédiaire aux autres étages entre l'impudeur et l'amour, vos jeunes femmes aux tempes moites, gantées de jaune, vêtues de mousseline, avec des bas noirs et des feutres blancs. Appelées par le bruit, des jeunes filles passaient la tête à travers les grilles des rez-de-chaussée et, prisonnières, fermaient seulement les yeux quand nous les regardions. Si nous approchions plus près, elles devenaient sourdes, — plus près encore, sans souffle et pâles. Puis par les rues sans honneur dont les perroquets, au-dessus de chaque porte, en crient l'énorme numéro, notre cortège dessinant la figure

de circonstance autour de chaque point historique, le cercle autour du pavé où le roi fut tué, l'ovale autour du banc d'où Pombal expulsa les jésuites, nous arrivions aux colonnes, au Tage. Accoudés aux balustrades du fleuve, car il coule au ras de la place et il faut même gravir deux marches pour embarquer, tu me montrais le Vasco de Gama, votre croiseur amiral, dont les officiers ne peuvent aller qu'à cheval dans Lisbonne, l'Adamastor qui emportait en vacances sur l'autre rive le pensionnat des fillettes illégitimes en rose avec bas noirs, — les mères leur disaient adieu en pleurant, on entendait de l'autre côté du fleuve les pères dans l'attente pousser des cris de joie, — et le navire sans pont où l'on verse pêle-mêle les lettres de cuivre qui composaient les noms des soixante vaisseaux allemands confisqués, pour que vos littérateurs y trouvent le même nombre, en poètes et en rois, de noms portugais. De grandes raies étincelaient parfois sous la houle et c'était les aiguillages qui déportent le navire vers Halifax ou Pernambouc, et des barques à voile rousse passaient, avec une proue recourbée, des yeux de cyclope peints à l'avant, et un ne leur suffisait pas, chacune en avait deux.

— Des barques romaines ! disais-je.

— Non, disais-tu, portugaises.

Un nuage voilait le soleil, s'écartait et Lisbonne se fermait et s'ouvrait comme un éventail. Tout ce qui roulait de ta ville de plâtre tombait dans un bateau à quai. Sur les hampes des palais tremblait l'air qui s'agite autour des sismographes. Les chiens éternuaient, hésitant à entrer dans cette mer poivrée. Les cortèges de onze heures passaient, c'était les unionistes en courroux, car on venait de rétablir, à cause de la guerre, les décorations, et pour tous, y compris les décorés, la peine de mort. C'était le corps diplomatique qui mettait au paquebot l'une de ses trois femmes, les attachés en costume chantant la phrase commune des hymnes nationaux, les seconds secrétaires portant les cadeaux du départ, les voiles de lin bleu à paniers rouges déployés, et dépassant de leurs poches, les encriers à sonnette, les saintes Madeleines d'ivoire dont la petite robe de soie était dans la malle et qui étaient nues. C'était l'autre officier de ma mission, poursuivi implacablement, car tu lui avais expliqué qu'on ne donne jamais aux mendiants portugais, qu'on leur dit : « Tenez, patience », qu'ils s'arrêtent

alors comme s'ils entrevoyaient enfin brusquement une recette à la vie, mais il disait : « Tenez, patience » aux marchands de journaux, aux bouquetières, aux vendeuses de soles, à tous ceux pour qui la phrase était un commandement à le suivre, et aussi ils le suivaient patiemment, attendant qu'il sût le portugais pour acheter.

L'air brûlait, mais léché par des langues de glace. Les autos descendaient l'Avenida à toute vitesse, celles des hauts fonctionnaires, qui ne craignent pas les procès, tournant en zig-zag autour des lampadaires du milieu. Des hommes nègres armés de tuyaux en caoutchouc flattaient de la main les palmiers les moins bouffis, je te demandais s'ils les gonflent, tu m'expliquais qu'ils les arrosent. Sur le Rocio tous se rassemblaient déjà devant le Club aux chapeaux verts, debout ou assis devant le cadran de la gare, car on allait passer à l'heure d'hiver et de midi revenir à onze heures. A demi dégagés de leurs façades noires aux portes bordées de bleu clair, les horlogers sans nombre de la cité s'agitaient, assurant qu'il faudrait tourner onze fois la grande aiguille et marquer l'arrêt même aux demies ; et souriaient de volupté aux terrasses des cafés tous les pères avec ces trois filles qu'ils mènent, le soir, au coucher du soleil, voir jaillir de l'Océan le rayon vert. Midi. La petite aiguille reculait simplement d'une heure et les horlogers rentraient de dépit. Les pères devenaient soudain tristes, les filles caressantes. Reçues dans cette heure superflue, les Brésiliennes en escale souriaient à ce Temps d'Europe qui les prenait en se pliant comme un hamac, et, au fond d'une double paresse, dans leur calèche, des orientales à sourcils bleus faisaient retourner de notre côté la voiture pour n'avoir point à tourner les yeux. D'un mot, car tu sais tout, tu m'expliquais pourquoi ces êtres superbes sourient aux officiers français, pourquoi ils étaient gais et tristes, bavards et muets, constellés avec des bijoux et cette autre les deux seins nus.

— Cocottes... disais-tu.

§

Ton pays était pour moi, depuis deux ans, le premier où il n'y eût pas la guerre. Il me fallut longtemps, pour retrouver mes yeux de paix, pour ne pas sentir en moi la joie — quand une vieille femme souriait, quand un passant était radieux, —

qu'un fils vînt en permission, qu'un frère fût sauvé. Je me précipitais vers une vitrine assiégée soudain comme vers dix mille prisonniers, comme vers Saint-Quentin reprise, et c'était un chien de porcelaine qui remuait la tête en tirant la langue. Quand tu me présentais à un de tes amis, je répondais avec mille précautions, mille scrupules, comme chez nous où l'on doit — pour éviter tout impair — parler aux gens inconnus comme s'ils étaient depuis leur naissance seuls au monde. Je parlais aux vieilles dames avec leurs petits-fils sans avoir l'air de soupçonner qu'il avait été jadis, une minute, besoin, pour former leur groupe, d'un fils ou d'un gendre. Parfois, à l'aube, un mendiant sous ma fenêtre agitait sa sébille, et je me réveillais brusquement au matin, envahi de quêteuses d'un de nos dimanches serbes, belges ou roumains. Beau pays où les machinistes, les porteurs de piano, — l'art par la guerre consterné, — n'étaient pas devenus de pauvres êtres fluets, où les femmes ne marquaient pas dans les bureaux et les tramways la place d'un homme absent, la femme en demi-deuil celle d'un disparu, et où il nous fallut vivre comme j'aurai vécu, voilà trois ans, dans un pays où la mort n'existe pas, plongeant au hasard le bras dans les cœurs, parlant du passé, du futur, des pêches à l'écrevisse, comme dans un pays d'enfants.....

— Saluez ces officiers, car ils nous apportent la guerre!

Ainsi, les trois Anglais et les trois Français de la mission, nous présentaient vos généraux. C'était sur les terrains d'exercice usés par l'école du soldat, sur ces places qui se ressemblent dans tout le globe comme deux crânes chauves, car l'on y voit la trame même de la terre. C'était à Thamar, entre la papeterie et les cloîtres indous, habités d'abeilles et boursouflés comme si toutes s'acharnaient sur ces marbres; à Braga, au pied des trente églises, dans votre seule ville où les ombres des maisons dans la rue ne soient pas chinoises, sur la place où les bornes milliaires de la voie romaine, rassemblées, — et plus heureuses encore que les dates leurs contemporaines, — n'étaient plus espacées que de cinq mètres; à Evora où l'on met en pension, car partout ailleurs en Europe ils meurent, les chimpanzés qui n'ont pas un an. A ces paroles, les civils se découvraient et nous, nous sortions nos mains de nos poches pour prouver je ne sais quelle innocence, comme celui qu'on soupçonne d'y caresser un revolver.

Mais le général anglais voulait féliciter les officiers. C'était le général qui commandait les troupes britanniques à Tsing-Tao et il avait parié avec Dobell, du Cameroun, au premier général anglais qui entrerait en territoire allemand. Tous deux y furent le même jour, à la même heure, mais, à cause de la latitude, le nôtre était gagnant... Il s'approchait, bienveillant, honorable, du colonel portugais, et tu étais son interprète.

— Dites, au colonel, te disait-il, que je le remercie.

— Colonel,... commençais-tu en portugais, et tu partais pour un discours immense ou nous saisissions les mots les plus divers, celui de Rome, de Londres, des noms de fruits, des prénoms, — prénoms que vous adorez dans votre pays où il n'y a que cinq noms de famille, — et le colonel s'inclinait.

— Commandant,... te répondait-il, et lui aussi prononçait une phrase avec des mots abstraits, une autre avec des noms de villes, françaises cette fois, il s'agitait, devenait rouge au mot de Joinville-sur-le-Pont, tu l'approuvais en hochant la tête, et quand il se calmait, le discours fini, te retournant vers nous, tu disais :

— Le colonel vous remercie de vos remerciements.

Et tout ainsi se passait entre vous deux, et tu rendais le mot aimable après que vous l'aviez tous deux gonflé à l'excès et épuisé, comme l'on rend une fois vieilli, à nouveau vides, les petits sentiments que l'on vous confia enfants et qui furent, dans votre vie, l'amour, l'orgueil ou l'amitié.

Alors nous visitions les casernes, les officiers supérieurs se regardant bienheureux quand un réserviste avait apporté un oreiller de dentelles ou qu'un cheval s'appelait Zeppelin. Les enfants nous poursuivaient avec les journaux de Lisbonne encadrés de noir quand un sénateur français, Trouillot, Naquet, était mort la veille; tu m'apprenais à lire le sonnet qu'ils publient en première page chaque jour, profitant de ce que ta langue ressemble mot pour mot à mon patois limousin, et désormais je savais comment se dit Ulysse en limousin, et Agamemnon, et Desdémone. La route longeait à la fois la mer et la rivière, qui était dans son aqueduc, ou bien elle était bordée de hauts murs percés aux hectomètres de fenêtres grillées dont les laboureurs ouvraient les persiennes pour nous voir. Des balcons, les femmes parlaient au jeune homme debout dans la rue, prononçant l'*s* sans le mouiller, et au sortir de l'Espagne,

cette lettre soudain délivrée et franche touchait comme si une pudeur et une prétention en elles s'était évanouie. Nos autos marquaient le pas, —car ton pays est celui du monde où l'on déménage le plus, — derrière le convoi de couples bavards dont nous connaissions, en les dépassant enfin, moi les moindres meubles et toi les moindres pensées. Tout ce qu'au lycée j'avais à inventer moi-même était là, les palais d'archevêque à coupoles roses et leurs jardins en trompe-l'œil, les nymphes aux seins gonflés par les couches annuelles de plâtre, les maïs comblant les vallons, l'énorme fleuve pourpre entre ses eucalyptus, bu par le reflux, le bosquet de bananiers et de cyprès avec ses allégories de faïence : Rhétorique hypocrite, les bras ouverts et les jambes croisées, Poésie nourrissant son oie; et l'autre avec des animaux de marbre auxquels le temps, enfermé là une minute, avait infligé ce que subirent de lui les statues de Vénus ou de Niobé, le chien traversé par les flèches et sans tête, le singe sans bras, et du rhinocéros le corps seul. Entre les oliviers et les palmes, pour tromper je ne sais quel corsaire, des artilleurs peignaient en bleu le phare qui hier était rouge; et, on le reconnaissait au ramage, les arbres n'étaient peuplés que d'oiseaux d'Amérique échappés aux navires. J'étais au point même, et le plus lointain, où le désir m'avait conduit enfant, et je me reculais vers toi de dix centimètres pour ne pas toucher un des panneaux même de ma vie, surtout avec sa peinture fraîche.

Mais soudain, par un hululement sauvage, la sentinelle d'un dépôt d'armes appelait à la garde ses quatre soldats, qui se précipitaient du poste et présentaient les armes. Je les regardais bien en face, m'arrêtant devant chacun au moment où le fusil séparait les deux yeux, et dans ces huit demi-soldats, plus facilement que dans des soldats entiers, je cherchais à loisir mes ressemblances de la guerre, mes souvenirs de France. Puis le sourcil d'Artaud retrouvé, la tempe de Dollero revue, trouvé aussi dans leurs yeux la parenté avec l'ivoire et l'or, je leur faisais reposer l'arme, et c'était eux soudés à nouveau, qui nous entouraient pour nous voir.

— Il est temps, disais-tu. Délaissons-les !

Tu as toujours confondu délaisser et laisser, ainsi d'ailleurs que monter et descendre... Donc, puisque tu l'exigeais, nous les délaissions dans leur campagne vert et blanc, nous dé-

laissions les ponts près des mélèzes, les passages à niveau aux gardiennes indigo et rouge près des églises, dans une fenêtre rose les deux jumelles d'Oeiras à nœuds verts nous les délaissions, et, descendus à temps au faîte de la tour Belem, nous pouvions juste voir le soleil, au milieu de l'estuaire et un peu avant l'horizon, en nous penchant, monter, monter et disparaître.

JEAN GIRAUDOUX.

ARIETTES DE GUERRE

—

Pourquoi aurais-je l'air d'être autre chose
Que toi, pauvre ami, si triste, si tendre !
Parce que je n'ai pas besoin de tendre
La main, pour cueillir les roses, les roses

Quotidiennes. Hélas ! où sont-elles,
Ces roses données à l'enfant malade ?
Turlututu ! quelle dégringolade,
Les Limoges sont loin. C'est la gamelle.

Plus de coussins d'Iribe ou de Martine,
Meubles de chez Groult ou d'André Mare ;
Un nocturne immense, peuplé, bizarre,
Et ce canon éternel, en sourdine.

Encore un seul jour à vivre, sans doute.
Suis-je plus riche que toi de tendresses
Vers la beauté du soir, et nos maîtresses ?
Ah ! les vieux rires oubliés.... Ecoute,

Ecoute ces chansons, les mêmes, celles
De la fille d'opéra, de la fille
De ferme, t'en souviens-tu, pauvre drille.
Elles furent autant aimées et belles.

Respire ces odeurs imaginaires.
Qu'elles viennent de ta forêt fantasque,
Ou de mes tamaris des côtes basques,
Ou des fins mimosas de Cavalaire,

Qu'importe, ce sont des odeurs respirées,
Parfums de cheveux fous ou de mains frêles.
Pense à ta garce. Pour vous, demoiselles,
Mon hommage triste, mes adorées...

Non, ne dis plus que je suis autre chose
Que toi, doux ami, si pauvre et si tendre.
Tu n'as comme moi qu'à tendre, qu'à tendre
Les mains pour cueillir au passé des roses.

★

Bonnes gens, ne tirez pas la porte
A l'aspect de ce soldat sans âge,
Qui n'a même plus l'enfantillage
De rire à la lampe qu'on apporte.

Ne le bousculez pas. Il trébuche.
Que de pas déjà dans la journée...
Poussez-le vite à la cheminée,
Soufflez le feu sous la grosse bûche.

Allez chercher les enfants. Qu'ils voient
Ce que fait d'un pauvre humain la guerre;
Qu'ils comparent ce nouveau calvaire
Aux joies, aux leurs, à toutes les joies.

Qu'ils pleurent en voyant qu'il dévore
La belle tarte à eux seuls promise...
Longtemps, dans leur petite chemise,
Qu'ils pleurent sur un mal qu'ils ignorent,

Un fléau qu'au sortir de l'école
Ils parodient à coups de trompette,
Ou sur un tambour dont les baguettes
Battent la charge enfantine et folle.

★

Petite Ignota, petite marraine,
Ou si voulez autre chose,

Petite fleur éclose
Au jardin de ma peine,
Je pense à vous ce soir, ô comme j'y pense
A vous qui vous êtes improvisée
« Ma petite rose à la croisée ».
Vous ne troublez pas le grand silence
Qui règne en moi, quand au dehors c'est le vacarme
Incessant des voix et des armes,
Et le bruit aussi des plaintes humaines,
Tellement plus triste que nos tristesses.

Vous êtes la petite marraine
Dont on attend les petites caisses.
On ne connaît que ça de vous, des choses
Très bonnes, tabac très blond, jambons très roses,
Et puis aussi des tas de cigares
Ordinaires, qu'on offre pêle-mêle,
Comme si vous vouliez que chacun eût un frêle
Echantillon de votre petite âme rare.
Vous êtes la marraine
Dont on parle la bouche pleine.
Vous êtes... vous êtes...

Vous êtes l'adorable rappel des fêtes
Persanes, des jardins bleus où le paon crie,
Faisant la roue et jetant des pierreries.

Vous êtes les minuits moites et lunaires
Où l'on ne craignait que l'aube fraîchissante,
Et dans l'ombre propice aux fuites glissantes
Le frissonnant oubli des préliminaires.

Vous êtes le rappel si blanc des grands nègres
Portant de l'or et du cristal aux sultanes
D'un soir, et des musiques sous les platanes,
Et dans le parc, les danses des faunes maigres...

★

Là-bas, dans le creux de colline est tapie
La ville holocauste et martyre, Reims, belle
Et sainte dans les siècles. Au milieu d'elle,
Haute encore, blanche encore, calme et pie,

La Cathédrale, fleur des temps du mystère
Et des croyances naïves, aujourd'hui
Presque ajourée et morte, sans autre appui
Que son geste éternel de double prière,

Que ses deux grands bras, plus que jamais tendus
Au-dessus de sa silhouette amincie,
Dans le vrai geste de ceux qu'on crucifie,
Bas les pieds, les mains hautes, les yeux perdus.

Tristes yeux de la cathédrale, verrières
Magnifiques et faites de tons de ciel,
Dont il ne reste plus que l'essentiel,
L'orbite vide offerte aux altes lumières.

★

Je songe à vous, rayons chargés
De mes fins livres reliés,
O chers bouquins qui consoliez
Mes longs nocturnes affligés,

A vous les files principales
Des classiques de bonne marque,
La robe mauve d'Andromaque
Et les pâles Provinciales,

Et toi, multiple intermezzo,
Tout tiède encore de mes mains,
Livres jaunes, Régnier, Samain,
Et notre Verlaine si haut,

Si haut dans la chaleur des lampes,
Parmi les roses balancées,
Et les caresses tôt passées,
Et les distants gestes d'estampes...

Et je songe à disposer pour
Vous, Despax, Hourcade, Drouet,
Et nos moindres frères tués
Un coin choisi de tendre amour

Où peut-être un soir une femme
Mettra, avec des doigts qui tremblent,
Ces vers, afin qu'on dorme ensemble
Très doucement, serrant nos âmes.

1916.

RENÉ KERDYK.

SOUVENIRS SUR TOURGUENEFF

Au moment où la Russie et la France combattent ensemble pour la cause de la civilisation, je voudrais évoquer ici la noble figure de l'un des plus célèbres représentants de la littérature russe. Tourgueneff fut un véritable ami de notre pays, qu'il vint habiter immédiatement après la guerre de 1870, et jusqu'à sa mort, prenant ainsi parti contre les vainqueurs. J'espère donc qu'on lira avec quelque intérêt ces souvenirs inédits sur un grand écrivain qui conserva chez nous de solides et fidèles amitiés et qui, — tout en restant profondément russe, — considéra la France comme sa seconde patrie.

En 1872, le salon de Mme Viardot était certainement le centre musical le plus intéressant de Paris (1). Parmi les personnalités que l'on y rencontrait, il faut citer tout particulièrement Ivan Tourgueneff qui faisait, à proprement parler, partie de la famille depuis trente ans. J'ai beaucoup connu Tourgueneff : il m'a témoigné une grande affection, et pendant les dix années que durèrent nos relations je le vis très fréquemment. Je voudrais essayer de caractériser l'homme, qui était charmant, et l'écrivain, qui fut éminent.

Tourgueneff (Ivan Serguéiewitch) était né en 1818 à Orel. Ses parents étaient de riches propriétaires. Fils d'un père rêveur, qu'il a dépeint dans *Premier Amour*, et d'une mère fantasque, il eut une enfance triste, passée successivement en-

(1) On sait que Mme Viardot (Pauline Garcia) était sœur de La Malibran. Musset a raconté avec enthousiasme le premier concert qu'elle donna à Paris en 1838. Elle avait épousé Louis Viardot, critique d'art très distingué. Elle eut une carrière artistique extrêmement brillante, créa le Prophète, Sapho, et reprit Orphée et Alceste avec un immense succès. Elle parlait couramment six langues, dessinait à ravir et composait d'une façon charmante ; élève de Listz et de Chopin, elle jouait remarquablement du piano ; c'était, à tous les points de vue, une artiste géniale.

tre les mains de professeurs français ou allemands, de fräulein, de misses et de mammzell. Le séjour à la campagne lui inculqua l'amour de la nature, qui fut chez lui toujours extrêmement vivace. A quinze ans, il fut envoyé à l'Université de Moscou, puis à celle de Pétersbourg. C'était le moment de l'autocratie absolue : aussi dès qu'il le put, Tourgueneff s'enfuit à Berlin, où il passa trois années. Cette première absence lui rendit l'air de son pays irrespirable ; dès 1847, il commença cette vie nomade qu'il mena toute son existence, ne rentrant en Russie que quelques semaines chaque année, pour arranger ses affaires. En 1852, après avoir publié les *Récits d'un Chasseur*, qui eurent une si grande influence sur la libération des serfs, il eut la malencontreuse idée de revenir en Russie ; il fut mis en prison, puis exilé dans ses terres, à Spask (Gouvernement d'Orel) ; il y resta deux ans. Cet avertissement lui avait suffi : depuis cette époque, il s'occidentalisa de plus en plus et vagabonda à travers l'Europe. Il voulait, disait-il, voir des hommes et des choses, des hommes surtout, et demander aux occidentaux les moyens de régénérer son pays.

La guerre de 1870 lui fit fuir l'Allemagne et il vint habiter en France. Il passait l'hiver à Paris, chez ses amis Viardot, 50, rue de Douai, où il occupait le 3e étage de l'hôtel, et l'été à Bougival où les Viardot avaient acheté une villa superbe, « les Fresnes ». Tourgueneff s'y était fait bâtir un confortable chalet dans le parc attenant à la villa.

Le salon des Viardot constituait un milieu musical extrêmement brillant. On peut dire qu'il n'était pas un artiste célèbre en Europe qui ne connût Mme Viardot et qui ne vînt la voir à son passage à Paris. J'y ai vu défiler à peu près toutes les célébrités musicales.

C'est en 1872 que je fis la connaissance de Tourgueneff ; il avait alors 54 ans, mais paraissait beaucoup plus âgé. Son aspect était celui d'un grand vieillard patriarcal ; de longs cheveux blancs et une barbe toute blanche encadraient une figure légèrement colorée. Sous ses sourcils épais, des yeux très bleus, enfoncés profondément dans l'arcade, vous regardaient d'une façon très douce. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de léonin. Au premier abord, il imposait le respect ; mais il vous mettait vite à l'aise, avec une bonne grâce et une simplicité charmantes. Tout son entourage l'adorait.

Dès que je lui fus présenté, il se montra avec moi d'une affabilité particulière qui s'adressait d'abord au soldat que j'étais. On sait qu'il était très observateur. Or, je venais de faire la guerre de 1870 comme sous-officier : j'étais encore sous le coup du souvenir épouvantable que m'avaient laissé les événements auxquels j'avais assisté. Il me mettait souvent sur ce chapitre, et moi de mon côté, sans qu'il eût à me pousser beaucoup, j'en parlais volontiers ; il écoutait attentivement ce que je lui racontais : évidemment, pour un observateur comme lui, les impressions d'un jeune homme, ses aspirations, sa façon d'envisager l'avenir, tout cela devait l'intéresser. J'étais le seul militaire reçu dans l'entourage des Viardot ; or il aimait lui-même beaucoup à traiter les choses de l'armée. Il avait étudié toutes les campagnes de Napoléon dans Thiers et les connaissait à fond ; il m'en parlait fréquemment. Nous avions donc là un terrain d'entente. D'autre part, ma passion pour la musique lui plaisait, ainsi que mon goût pour l'étude des langues vivantes. « Vous devriez bien apprendre le russe », me dit-il un jour. Et comme je le regardais, un peu effrayé à la perspective de me lancer dans l'étude d'une langue qui avait la réputation — méritée — d'être difficile : « Essayez, me « dit-il en insistant. Vous en viendrez certainement à bout. « Notre langue est peu connue, elle est très riche ; croyez-m'en, « vous aurez plaisir à la connaître. N'oubliez pas, ajouta-t-il « en matière de conclusion, qu'apprendre une langue nouvelle « c'est acquérir une âme nouvelle. » Et sur ces conseils je me présentai à l'école des Langues Orientales Vivantes, dont le professeur de russe était alors Louis Léger, « l'homme qui connaît le mieux non seulement les langues, mais les dialectes slaves », me disait Tourgueneff. Je pris donc mes inscriptions, et après quatre années d'étude, j'obtins le brevet de drogman. Et c'est alors que Tourgueneff me fit cadeau de la plupart de ses œuvres, que je pus lire et apprécier dans le texte même.

On se le figurait volontiers « plein de bonhomie et d'humour, de naïveté et de simplicité ». Qu'il eût de la simplicité et de la bonhomie, aucun doute n'est possible ; mais il était volontiers railleur, et sa bienveillance, qui était réelle cependant, n'allait pas sans une certaine causticité. Il paraît que, dans sa jeunesse, il avait été très violent ; sur le tard, il s'était

assagi et il m'affirmait que, depuis de longues années, il ne s'était pas mis en colère. Foncièrement bon et charitable, il avait la bourse très facilement ouverte. De cela, bien de ses compatriotes pourraient témoigner! Rue de Douai, c'était, à certains jours, un défilé ininterrompu de Russes, et Tourgueneff refusait rarement, même s'il sentait qu'on le trompait.

Par sa haute situation dans la littérature, Tourgueneff fut en relations avec la plupart des grands écrivains français.

Je me souviens de l'avoir entendu s'exprimer d'une façon particulièrement sévère sur Victor Hugo. C'était en Angleterre, à Sixmile Bottom, près de Cambridge, chez des amis communs où nous nous étions rencontrés. Le maître de la maison, M. Hall, très francophile, avait créé en 1870 une ambulance en France et avait montré un tel dévouement pour les blessés français que M. Thiers l'avait décoré. C'est chez lui que Tourgueneff, pendant que je m'y trouvais moi-même, était venu chasser. Après dîner, pendant que, suivant la mode anglaise, les dames s'étaient retirées, Tourgueneff nous charmait en nous racontant ses souvenirs. Je ne sais comment il fut amené à nous parler de Victor Hugo ; il jugeait très défavorablement notre grand poète. Il le taxait non seulement d'orgueil insensé (ce qui, à la rigueur, était fort compréhensible), mais encore d'ignorance étroite, ne connaissant aucune langue étrangère et cette lacune ne l'empêchait cependant pas de trancher de façon absolue et sans réplique. A propos de Gœthe, Victor Hugo ayant émis un jugement erroné devant Tourgueneff, celui-ci lui fit remarquer que l'ouvrage dont il parlait était non de Gœthe, mais de Schiller. A quoi Victor Hugo répondit qu'il n'avait lu ni l'un ni l'autre, mais qu'il les connaissait cependant parfaitement. Il n'y avait qu'à s'incliner.

Parmi les habitués du milieu Viardot, on voyait de temps en temps paraître Flaubert, que Tourgueneff aimait beaucoup, bien qu'ils fussent aussi peu semblables que possible : l'un, discret, doux, fin, distingué ; l'autre d'allure vulgaire, facilement grossier en paroles, avec la voix claironnante, « sous sa moustache de guerrier gaulois », comme disait Maupassant. Flaubert m'agaça tout particulièrement un soir où il y avait réunion musicale : on jouait (je m'en souviens de la façon la plus précise) l'admirable quintette de Schumann. Flaubert passa tout le temps du quintette à tourner autour de la

table de la salle à manger picorant dans les assiettes de petits fours qu'on avait préparés pour le thé. A cette époque j'étais bien convaincu que les gens qui n'aimaient pas la musique manquaient de sentiment. Ah ! on a des opinions tranchées quand on est jeune ! Pour moi, cette indifférence de Flaubert pour l'admirable musique qui se jouait dénotait chez lui un manque absolu de cœur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'expérience de la vie m'a fait changer d'opinion. En effet, j'ai rencontré des gens dénués de tout sentiment quoique sensibles à la musique,et réciproquement. Mon jugement avait à peu près la même valeur que l'opinion émise exprimée par je ne sais quel grand poète, qui disait : « Moi, j'appelle canailles indistinctement tous ceux qui n'aiment pas les vers. » On est bien forcé de reconnaître que si Flaubert n'aimait pas la musique (comme Hugo, Lamartine, Zola et bien d'autres littérateurs), il n'en reste pas moins un très grand écrivain. C'est Flaubert qui avait organisé les fameux dîners littéraires chez Magny, sur lesquels le journal des Goncourt nous a minutieusement renseignés et où se trouvèrent, avec Flaubert et Tourgueneff, Zola, les Goncourt et Daudet.

Cette intimité de Tourgueneff et de Flaubert s'explique, je crois, non par la similitude de leurs goûts littéraires, mais par le même culte de la poésie,la même horreur des Philistins, le même dégoût du mercantilisme des jeunes.

Tourgueneff était également très intime avec Daudet. Il m'en a souvent parlé avec grande admiration. C'est en Russie qu'il avait lu le premier ouvrage de Daudet. Voici dans quelles circonstances :

Il s'était arrêté dans une station où l'on changeait de train. La marchande de journaux de la gare, qui l'avait reconnu, vint lui apporter un volume de Daudet où se trouvait le portrait de l'auteur : elle s'extasiait devant cette figure si fine, si intelligente. Tourgueneff acheta le volume (je crois que c'était le *Petit Chose*) et fut ravi. A son arrivée à Paris, il fit la connaissance de Daudet chez Flaubert et le rencontra ensuite périodiquement aux dîners Magny, puis il fut reçu en intime dans la famille, et, pendant ses absences, lui écrivait les lettres les plus affectueuses.

Aussi, quand, après la mort de Tourgueneff, parurent les souvenirs d'un de ses secrétaires, je ne fus pas peu étonné,

moi qui savais combien il appréciait Daudet, des propos malveillants qui lui étaient prêtés à son égard. Daudet en fut très affecté et s'en plaignit amèrement à la dernière page de *Trente ans de Paris*. J'ai peine à croire à ces dires de Tourgueneff. Comment ! il avait été reçu dans l'intimité du foyer de Daudet, il y avait été traité en ami, et, par derrière, il l'aurait éreinté, le qualifiant de « méridional rusé, de faux bon enfant, de nullité » ! Tout cela est contraire au jugement extrêmement favorable que, personnellement, je lui ai souvent entendu émettre sur Daudet, A mon avis jamais ces propos (qui, au surplus, ont été fort contestés) n'auraient dû être portés à la connaissance du public. En tous cas, cette malveillance, cette fausseté sont absolument contraires à tout ce que l'on sait du caractère de Tourgueneff, qui était plutôt bienveillant à l'excès.

Chez les Viardot, je rencontrais quelquefois Renan, qui, je crois, était plus lié avec Viardot lui-même qu'avec Tourgueneff. Il venait rarement aux soirées musicales. Qui se serait douté, en voyant ce gros homme, de tenue négligée, aux ongles sales, avec sa grosse tête penchée sur l'épaule mais où brillaient deux petits yeux pétillants d'intelligence, qui se serait douté, dis-je, qu'on avait là devant soi un des plus grands écrivains dont s'honore la littérature française ? Puisque le nom de Renan vient sous ma plume, qu'il me soit permis de narrer une petite anecdote qui ne fut racontée par Edouard Grenier. Edouard Grenier était un poète charmant, qui eut son heure de célébrité : il avait été, naguère, grand ami de Lamartine ; c'est dire qu'il n'était plus de première jeunesse. Ses vers, peu lus aujourd'hui, sont pleins de sentiment et d'une grande pureté d'expression. Grenier ayant publié, chez Lemerre, un volume de vers, s'empressa de le porter à Renan. A quelque temps de là, il rencontra le grand homme et lui demanda s'il avait eu le temps de lire ses poésies. « Parfaitement, répondit Renan, elles sont délicieuses. » — « Alors vous avez lu mon poème l'*Elkovan* ? » — « Certainement. Ah ! quel plaisir vous m'avez procuré ! » — « Mais quel chant vous a particulièrement plu ? » — « Le second chant, dit Renan ; il est superbe ! »

« Or, ajouta Grenier en me racontant cette conversation, le matin du même jour, j'avais retrouvé, sur les quais, le volume

contenant l'*Elkovan* que j'avais offert à Renan avec ma dédicace, et mon volume, intact, n'était même pas coupé! » Fiez-vous donc aux éloges décernés par les grands hommes!

Il faut dire, à la décharge de Renan, qu'en répondant comme il le faisait à un auteur qui lui avait offert ses œuvres, — œuvres qu'il n'avait pas lues, — Renan était animé d'un excellent sentiment. Voici comment il s'en justifie dans ses *Souvenirs d'enfance* : « Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée... je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise... je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir. » Si tout le monde agissait ainsi, la vérité n'y gagnerait certes pas, mais combien les relations ne deviendraient-elles pas plus faciles !

Un jour que Tourgueneff était couché avec un accès de goutte, j'étais allé prendre de ses nouvelles ; j'y rencontrai Emile Augier, que je connaissais d'autre part, l'ayant souvent vu à Croissy chez son neveu Paul Déroulède. Au physique, Augier, avec ses larges épaules, son nez à la bourbon, ressemblait d'une façon frappante à François Ier. Sa conversation était charmante, pleine d'animation, pétillante d'esprit. En musique, il ne s'entendait guère avec Tourgueneff. « Moi, disait Augier, je raffole de la musique d'Offenbach. Voilà qui est clair, qui est gai, qui est français ! Ma compréhension ne va pas au delà. »

Le jour où je le rencontrai chez Tourgueneff, il nous raconta qu'il avait eu une discussion avec un statuaire qui était en train de faire son buste (je crois bien que c'était Schoenewerk); l'artiste tenait absolument à conserver trace, dans le marbre, d'une grosse verrue qu'Augier avait à la naissance du nez, près de l'œil. « Je me moque bien de la ressemblance, disait Augier avec sa voix mordante qui rappelait étonnamment celle de Got, son ami, « je veux qu'il m'embellisse ! » Et Augier lançait contre les artistes, qui veulent imiter la nature et non l'interpréter, ses plus spirituelles saillies.

« Voyez, nous disait-il, le buste de Rotrou qui est au foyer des Français ! Quand on le commanda au célèbre Caffieri, près de cent ans après la mort de Rotrou, Caffieri ne possédait aucun document sur Rotrou. Que fit-il ? Il avait rencontré dans la rue un superbe débardeur ; il s'entendit avec lui, le fit poser : et c'est d'après ce modèle que fut sculpté ce buste qui

est un chef-d'œuvre. Avouez, ajoutait « Augier, en matière de conclusion, que si Rotrou ne ressemblait pas à ce buste, ce qui est probable, eh bien ! Rotrou avait tort ! »

Il est à supposer qu'Augier ne parvint pas à convaincre son sculpteur et n'eut pas gain de cause, car la fameuse verrue existe, et très visible, sur le buste de lui qu'on a érigé devant l'Odéon.

J'ai dit que la conversation de Tourgueneff était infiniment séduisante, bien qu'il n'eût pas l'esprit d'Augier. De ce grand corps d'athlète sortait une voix douce, avec un léger zézaiement. « L'aimable barbare nous charmait, dit Goncourt, par « ce mélange de naïveté et de finesse, la séduction de la race « slave relevée, chez lui, par l'originalité d'un esprit person- « nel et par un savoir immense et cosmopolite. » Quand il racontait quelque chose, il commençait en hésitant, puis peu à peu sa phrase s'affermissait, se dégageait, s'éclairait comme un brouillard qui se dissiperait, et c'était purement délicieux. Je regrette bien vivement de n'avoir pas conservé la trace de tous les entretiens que j'eus avec lui. Un soir, il nous raconta devant la famille Viardot, un souvenir qui lui revenait d'une partie de chasse en Russie, à la suite de laquelle, il avait dû gagner un hangar abandonné. Après avoir installé le samovar sur le bord de la rivière, il se nourrit de lait, de pain, de pommes de terre cuites sous la cendre ; puis il monta par une échelle sur une énorme meule de foin ; il nous décrivit alors l'enivrement qu'il éprouva à rêver, étendu sur le dos avec, au dessus de lui, le ciel parsemé d'étoiles, tandis qu'il se sentait pénétré d'une chaleur douce et mystérieuse. Ah ! que je voudrais pouvoir rendre la poésie avec laquelle Tourgueneff nous raconta cette chose si simple : c'était exquis. Un autre de ses récits a été noté par moi après qu'il me l'eut fait. Le voici en quelques mots : on va voir combien l'idée est à la fois charmante et ingénieuse.

« Un jour, le Bon Dieu eut l'idée de donner, dans le ciel, une grande soirée. Il invita toutes les Vertus : il en vint de grandes, il en vint de petites. On peut penser si cette réunion fut charmante, puisque la musique la plus harmonieuse était faite par les anges eux-mêmes. Le Seigneur était ravi en voyant combien ses invitées éprouvaient de plaisir. Tout à coup, il aperçut, dans un coin, deux grandes Vertus qui se

regardaient en personnes qui sont complètement étrangères l'une à l'autre. Le Bon Dieu comprit de suite : il alla vers ces Vertus et, prenant chacune d'elles par la main, il les présenta l'une à l'autre : « La Reconnaissance », dit-il pour l'une, « la Bienfaisance », ajouta-t-il pour l'autre. Ces deux grandes Vertus se saluèrent en se regardant avec étonnement. C'était la première fois, depuis que le monde existe — et il y a longtemps, — c'était la première fois que ces Vertus, la Bienfaisance et la Reconnaissance, se rencontraient : et encore avait-il fallu, pour cela, que le Bon Dieu eût l'idée de les réunir au ciel dans une grande soirée. » Cet apologue n'est-il pas vraiment délicieux ?

Tourgueneff n'a jamais fondé de foyer. Le regrettait-il ? je ne le crois pas. J'ai entendu parler d'une fille naturelle, née d'une serve qu'il avait connue en Russie, je ne l'ai jamais vue, et peu de gens la connaissaient. En réalité ; son foyer, il l'avait trouvé dans la famille Viardot, où tout le monde, mari, femme, enfants l'adorait. Littérateur, amateur de peinture, il trouvait dans son vieil ami Viardot à la fois un confrère en littérature et un critique d'art distingué ; grand amateur de musique, il ne pouvait rêver un milieu plus intéressant, puisque tous les membres de la famille étaient artistes, et artistes distingués.

« Dans la famille Viardot, a-t-il écrit, on ne voit pas en moi l'écrivain, mais l'homme... J'y vis tranquille et au chaud. »

Il paraît certain qu'il y était aussi heureux que possible. Son installation était très confortable, et il était très entouré. Un de mes plus charmants souvenirs est celui d'une après-midi que je passai auprès de lui aux Fresnes. Nous nous étions attardés à causer dans le salon du chalet qu'il s'était fait construire. Peu à peu, la nuit était survenue : Tourgueneff pria Mme Viardot de se mettre au piano, ce qu'elle fit de bonne grâce. Nous restâmes dans une demi-obscurité, tandis que les fenêtres étaient ouvertes sur le grand parc, où brillait une lune admirable. Sans se lasser, la grande artiste nous joua des nocturnes, des études de Chopin, puis l'admirable sonate de Beethoven, *Clair de lune*, tout cela interprété avec une poésie délicieuse. Nous étions véritablement sous le charme. Ce furent quelques heures inoubliables. On peut penser que, dans un tel milieu, Tourgueneff se consolait

de vivre en France, bien que de temps en temps il exprimât le regret de vivre loin de la Russie (comme Heine loin de l'Allemagne). Et cependant, en France, il intéressait le public par son aspect de grand géant et par son origine russe, les lettrés par son œuvre et par sa science de notre langue qu'il parlait très purement ; enfin, après 1870, on lui était reconnaissant d'avoir pris parti pour nous, alors que ses compatriotes, surtout le gouvernement russe, avaient fêté les victoires allemandes.

Tel était Tourgueneff : âme très fine, cœur très sensible, avec un fond de mélancolie et d'éternelle rêverie ; au total, l'un des hommes les plus séduisants que j'aie rencontrés.

Je voudrais maintenant dire un mot de l'écrivain.

Oui, j'aurai cette audace, moi indigne, de porter un jugement sur Tourgueneff en tant que littérateur. Je voudrais tout au moins essayer.

J'ai dit qu'il m'avait encouragé à étudier la langue russe, et c'est ce qui m'a permis de lire, dans le texte, quelques-uns de ses ouvrages : *Eaux printanières* (*Vechnia Vodi*), *Fumée* (*Dim*), *Pères et Enfants* (*Otzi i dieti*) ; j'en ai lu d'autres dans des traductions : *Premier amour*, *Une nichée de Gentilshommes*, *Récits d'un Chasseur*, *Terres Vierges*.

Je crois connaître à peu près tout ce qu'il a écrit ; il me semble donc que, sans être taxé de témérité, je puis risquer sur mon grand ami un jugement qui, à défaut de compétence, aura du moins le mérite de la sincérité. Ce qui frappe tout d'abord chez le grand écrivain qu'est Tourgueneff, c'est la simplicité, une simplicité charmante ; nulle trace d'affectation ; et cette qualité, elle est constante dans tout son œuvre. D'autre part, s'il lui manque le souffle de Tolstoï ou la profondeur de Dostoiewsky, en revanche, il possède une faculté d'observation et d'analyse psychologique tout à fait remarquables ; assurément ses types d'amoureux et d'amoureuses, de gentilshommes et de moujiks, d'intellectuels et de révolutionnaires se ressemblent beaucoup ; et cependant, comme il les voit et les peint au travers d'un riche tempérament d'artiste, le lecteur ne se lasse pas de les retrouver.

Pour juger Tourgueneff, il ne faut pas perdre de vue que la plupart de ses romans avaient, dans son idée, un but politique ou moral : par eux, il voulait pénétrer dans l'âme russe.

Sans doute, sa résidenee à l'étranger semblait lui permettre bien des libertés, mais pour que ses ouvrages pussent être tolérés et lus en Russie, il n'en était pas moins astreint à beaucoup de ménagements. L'exemple de ses confrères, qui devait l'inciter à la prudence, n'était guère encourageant, il faut bien l'avouer : Radischeff, le premier écrivain qui avait naguère flétri les horreurs de l'esclavage, exilé en Sibérie ; Pouchkine, assassiné ; Herzen, Saltikoff, Kropotkine, exilés ; Dostoiewsky, condamné aux mines !

Or Tourgueneff jeune avait, lui aussi, connu la prison : il avait éte exilé dans ses terres et placé sous la surveillance de la police. S'il ne fut pas persécuté davantage, c'est qu'il prit le parti de vivre à l'étranger. Jamais, au fond, il ne se consola d'être forcé de rester loin de sa patrie : cette tristesse, il me l'a bien des fois exprimée, quoiqu'il eût trouvé, comme nous l'avons vu, dans la famille Viardot, un foyer aussi charmant qu'intéressant. Chaque année il allait passer quelques semaines dans son domaine, à Spask, dans le Gouvernement d'Orel ; (il m'avait souvent invité à y aller, mais je ne pus jamais, malgré mon vif désir, réaliser ce projet).

Comme écrivain, Tourgueneff est regardé par beaucoup de ses compatriotes comme le plus pur styliste, le premier prosateur classique de la Russie, « celui qui, avec Pouchkine, a le mieux connu les ressources et les richesses de la langue russe ». Il compose, il ordonne son récit avec une sobriété et une mesure parfaites : en quelques traits, il peint un caractère et campe un personnage. Je suis persuadé qu'il eut une grande influence sur Maupassant. Par certains côtés, — la sobriété, la simplicité, — il rappelle notre Mérimée, mais sans sa sécheresse, car Tourgueneff a le don de l'émotion, et dans ses peintures, il possède à la fois la couleur et le dessin. Il est une chose que, dans ses romans, il a mise particulièrement en relief ; c'est le manque de volonté, *l'aboulie* du peuple russe. « Nitchevo » (ça n'est rien, cela ne fait rien) est un des mots par lesquels le Russe conclut le plus fréquemment. On sait que Tourgueneff a créé le type du *Nihiliste* dans le personnage de Bazarow — (*Pères et Enfants*). J'ai assez fréquenté Tourgueneff pour pouvoir affirmer que, tant en politique qu'en religion, il était d'un profond pessimisme, ou, pour mieux dire, d'un fatalisme absolu. Ce sentiment, il l'éprouva dès sa jeu-

nesse. « C'est à Spask, écrivait-il, que j'ai été témoin, tout en-« fant, de la lutte d'une couleuvre et d'un crapaud qui m'a « fait, pour la première fois, douter de la bonne Providence. »

Mais si l'on retrouve, dans ce qu'il a écrit, trace de ce fatalisme désabusé, il s'y mêle partout une tendresse et une sympathie qui donnent à ses romans un charme très grand. Ajoutons à cela qu'il sent et décrit la nature en véritable amoureux. En lisant certaines de ses descriptions, on songe involontairement à Fromentin, dont il possède le charme et la poésie. « Je suis, disait il, le romantique du réalisme. » En résumé, on peut, il me semble, caractériser l'action de Tourgueneff en disant qu'il porta au servage un coup décisif ; en outre il éveilla, sur bien des points, la conscience de ses compatriotes, qu'il trouvait trop indifférents à son gré. L'art pour l'art était, pour lui, une formule vide de sens. Il écrivait non seulement pour faire œuvre d'artiste, mais aussi pour intéresser, pour émouvoir, surtout pour réformer ; c'est sa préoccupation constante. Mais s'il demande des réformes, il les veut sagement conduites. Dans *une Nichée de Gentilshommes*, Pachnine, brillant et superficiel fonctionnaire, jongle avec les problèmes comme un escamoteur avec ses gobelets. Sa recette est simple : « Imiter l'Europe, lui prendre ses lois : si elles ne conviennent pas au peuple, il s'y fera tout de même : affaire de temps, d'oukazes et de poigne. » A quoi, Lavretzki, son rival, répond en lui montrant le danger des improvisations. « Il « ne faut pas rompre la tradition nationale : inclinons-nous « devant elle, respectons-la. » Sans cet acte d'humilité, la hardiesse, même contre le mensonge, est impossible. Dans *Fumée*, Livitnoff émet les mêmes idées, qui sont évidemment celles de Tourgueneff. C'était après la guerre de Crimée, au moment où l'opinion réclamait impérieusement des réformes. Cette préoccupation des réformes se rencontre dans la plupart de ses romans et c'est par là que certains d'entre eux constituent des actes véritables. Comment Tourgueneff fut-il apprécié en France et en Russie ? En France, au fond, il ne fut jamais vraiment populaire, et cela se comprend ; une partie de son charme, en effet, réside dans son style, et l'on ne peut l'apprécier qu'en lisant ses romans dans le texte russe.

Toutefois, dans les milieux littéraires, il avait une réputation très grande. « Quel gigantesque bonhomme que ce Scy-

the! » écrivait Flaubert à George Sand. Guizot, Mérimée, Sand, Taine l'admiraient beaucoup. C'est à son sujet que Taine écrivait à Brandès : « On pilerait tous les Allemands dans un mortier qu'on n'en tirerait pas une goutte de sa sève. »

En résumé, en France, Tourgueneff était plus connu que lu, du moins dans le grand public.

En Russie, ses ouvrages eurent un profond retentissement, dû non seulement au talent de l'écrivain, mais encore à la nature des sujets traités. Il serait trop long — quoique bien intéressant — d'étudier les raisons de son influence. Il paraît que certains Russes ont trouvé que si Tourgueneff frappait fort, il frappait quelquefois à côté. Là-dessus, un étranger comme moi ne peut que se récuser. L'âme russe est si complexe! Je me suis souvent demandé, en lisant Tourgueneff, comment, en Russie, tant de misère et de contradictions pouvaient s'allier à tant de grandeur.

En réalité, Tourgueneff eut, parmi ses compatriotes, beaucoup d'admirateurs, mais aussi beaucoup d'ennemis. A certains points de vue, il se sentait incompris, et il en souffrait. Son roman, *Pères et Enfants*, l'avait brouillé tant avec les vieux qu'avec les jeunes gens : on l'accusa d'avoir fait le jeu des rétrogrades. Seul, ou à peu près, le révolutionnaire Herzen le défendit en expliquant le caractère de Bazarof, le nihiliste. La jeunesse russe lui reprocha de l'avoir peinte à la fois barbare et pervertie. Quoi qu'il en soit il n'allait jamais en Russie sans en revenir tout attristé; même sa demeure familiale ne l'attirait plus. Un jour, à son retour de voyage, je lui dis que tous ses moujicks devaient être enchantés de le voir, chaque fois qu'il arrivait à Spask. « Je l'espère, me répondit-il tristement; en tous cas, ils en profitent pour me soutirer jusqu'à mon dernier sou. Les derniers jours, ma maison est envahie par tous les éclopés, mendiants, paresseux des environs. C'est une véritable cour des miracles. » Une année cependant — c'était en 1881, — il revint tout réconforté : il avait été inaugurer la statue de Pouchkine : il fut l'objet d'ovations sans fin, particulièrement de la part de la jeunesse, avec laquelle il avait été longtemps brouillé. Il éprouva cependant presque aussitôt des ennuis, lorsqu'il ouvrit, en Russie, une souscription pour le monument qu'on voulait élever à Flaubert, à Rouen. On lui reprocha de ne pas songer à Gogol, qui

n'avait pas encore sa statue. On l'injuria dans les journaux, ce qui l'affecta vivement.

Tourgueneff avait toujours été d'une complexion délicate, bien qu'il eût l'air d'un colosse. Il était sujet à de fréquents accès de goutte, qui le faisaient beaucoup souffrir. En outre, dès 1880, il commença à ressentir de violentes douleurs dans le dos. « Les médecins, me disait-il, n'y comprennent rien. » On diagnostiqua une angine goutteuse de la poitrine. Il continuait cependant à travailler pendant les répits que lui laissaient les souffrances. Ce fut au milieu de ses tourments, et sur son lit de mort que Tourgueneff écrivit à Tolstoï pour le conjurer de ne pas renoncer aux lettres. Ses douleurs (causées par un cancer à la moelle épinière) devinrent si vives qu'il songeait à se pendre, et qu'il voulait se jeter par la fenêtre. Les derniers mois de sa vie furent une suite de tortures. Il expira enfin, le 3 septembre 1883; il avait 65 ans. Cette mort fut une véritable délivrance. Son corps fut porté à la gare de l'Est, où About et Renan lui dirent un dernier adieu, au nom de la France et de ses écrivains. A Pétersbourg, ses obsèques furent triomphales.

Ses compatriotes lui ont élevé une statue; je suis persuadé que, s'il eût été consulté, il se fût rangé à l'idée d'About, qui proposait de lui élever une simple stèle, surmontée d'une chaîne rompue en souvenir de la part qu'il prit, par ses écrits, à la libération des paysans. « Tout ce que je pourrais désirer pour ma tombe, disait-il, c'est qu'on y gravât ce que mon livre (*les Récits d'un Chasseur*) a fait pour l'émancipation des serfs. »

On rapporte qu'en libérant les serfs, Alexandre II aurait fait dire à Tourgueneff : « *Les Récits d'un Chasseur* ont été pour beaucoup dans ma résolution. » Ces paroles durent lui aller au cœur.

C'est probablement ainsi que la postérité caractérisera son œuvre, son rôle et son influence.

Cher Tourgueneff ! Parmi toutes les personnalités que j'ai rencontrées sur ma route, personne ne m'a laissé un souvenir aussi charmant, aussi profond que vous. Vous étiez à la fois grand et bon : en vous, l'intelligence et le cœur marchaient de pair. Et c'est parce qu'une telle alliance est infiniment rare que je salue votre mémoire avec émotion, gratitude et respect.

***

LES SAUCISSES

Les ballons captifs reprennent au cours de cette guerre une importance qu'on ne saurait nier. On parle d'eux beaucoup, on cherche à les connaître et à les comprendre ; on se les représente bien, aux aguets sur la ligne de combat, mais on ne sait définir quel est leur rôle au juste, et si leur utilité est si considérable qu'on l'entend prétendre parfois. On imaginait trop facilement, au temps déjà lointain où l'on faisait la guerre « avec les jambes » des soldats, que l'observateur de la nacelle signalait seulement au commandement les mouvements tentés par l'ennemi, les déplacements de ses forces, et son rôle se bornait là ; le cyclope aérien démasquait alors les ruses ou les audaces. Mais aujourd'hui que nous faisons surtout une guerre de tranchées, les mouvements sont plus rares, et les ruses moins à redouter ; tout au plus devons-nous craindre les concentrations de réserves, les préparations d'attaque que l'on pourrait tout aussi bien d'ailleurs, neuf fois sur dix, déceler des observatoires terrestres.

L'importance du ballon captif provient de ce fait que son passager peut non seulement observer, dans un secteur qu'il a photographié dans l'œil au bout de quelques ascensions, les modifications suspectes du panorama telles que : création de boqueteaux artificiels, camouflage de route, positions de batteries créées de nuit par l'ennemi, mais encore, et surtout presque, qu'il peut régler d'une façon tout à fait parfaite, et avec un pourcentage d'erreurs infime, le tir de notre artillerie sur ces objectifs. Cela se conçoit aisément : plus l'officier chargé de réduire les fautes de pointage augmentera l'angle sous

lequel il verra l'objectif, en d'autres termes plus il sera haut, et plus sa correction sera rigoureusement juste.

Les pointages d'artillerie, qui constituent une opération délicate, ne peuvent être réglés d'une façon tout à fait précise que par le ballon. L'observatoire captif tire en effet de sa fixité relative une des vertus principales de ses services, et l'avion, qui ne peut jusqu'à présent s'arrêter sur le point à observer, est sous ce rapport bien moins utilisable. Dans la pratique on fait régler le tir par un ballon, puis on confie le contrôle du tir à l'avion qui, en passant au zénith de l'objectif, rectifie, s'il y a lieu, les erreurs que la « perspective » peut avoir fait commettre au ballon.

Les communications sont établies téléphoniquement, cela s'entend, entre la nacelle et les différentes batteries, par l'intermédiaire de centraux spéciaux qui, eux au moins, ne vous répondent presque jamais « pas libre » !

Le rôle d'observateur est l'un des plus pénibles qui soient. Il exige de celui qui monte dans la nacelle à la pointe du jour pour n'en descendre qu'à la nuit une contention d'esprit, une attention, je ne dirai pas de tous les instants, mais absolument soutenue, qui finit, au bout de quelques journées, semblables par anéantir le tempérament le plus solidement trempé et le mieux entraîné. Le guetteur est ici « *l'œil du commandement* » ; la moindre indication peut avoir une importance capitale ; le moindre mouvement inusité dans le paysage peut révéler des déplacements considérables qu'il devient nécessaires d'enrayer, sinon d'arrêter absoluement. C'est donc la jumelle aux yeux que l'officier passe ses quinze à dix-huit heures de « quart » aérien dans une nacelle exiguë où l'encombrement des documents, des armes, des instruments météorologiques, du téléphone et du lest ne laisse plus la liberté de faire un seul mouvement.

§

Au repos, le ballon est campé dans un long couloir ménagé dans un petit bois. Là, le taillis le préserve du vent ou des bourrasques qui pourraient le prendre de flanc et le désemparer. C'est un ballon captif allongé du type allemand « *drachen* », c'est un ballon cerf-volant, celui que nos poilus ont baptisé la « *Saucisse* » et qui ressemblerait plutôt à un éléphant avec sa trompe et ses oreilles. Bien que de cube infiniment moindre,

le ballon susdit tient un peu du dirigeable. Comme dans ce dernier, la forme allongée est maintenue sans cesse par la pression du gaz à l'intérieur de l'enveloppe. Les phénomènes de dilatation, qui se produisent normalement dès que le ballon s'élève, sont compensés automatiquement par une rentrée d'air dans un ballonnet ménagé à l'intérieur de l'enveloppe et qui en se gonflant occupe l'espace laissé libre par le gaz qui s'échappe. Le ballonnet en question est calculé pour compenser des pertes de gaz assez importantes, de sorte qu'au moment ou l'on ramène l'aérostat au sol, et où nécessairement la condensation vient à se produire, l'air atmosphérique est admis dans cette poche spéciale en assez grosse quantité pour que le ballon ne devienne pas flasque et pour qu'aucune poche ne se produise dans l'enveloppe.

Un long tuyau, ouvert à ses deux extrémités, sert de couloir à l'air que chasse le vent, de sorte que le ballon se tient spontanément orienté dans le lit du vent, l'avant tourné du côté de l'origine du souffle. Deux panneaux d'étoffe fixés sur les côtés et à l'arrière du ballon constituent des plans fixes qui empêchent le roulis en aidant à la sustentation de l'ensemble. Enfin il convient de retenir que le ballon, incliné sur l'horizontale à près de 45°, a d'autant plus de tendance à s'élever et à rester stable que le vent est plus violent et surtout plus régulier, au contraire de ce qui se passait pour les ballons sphériques de jadis.

On a adopté pour la guerre le type du drachen allemand précisément parce que le ballon sphérique n'avait pas de fixité suffisante dans l'air. D'abord il présentait à la résistance du courant aérien une surface sensiblement égale à son diamètre, de sorte que l'aérostat était sans aucune cesse l'objet d'oscillations pendulaires renversées, le sommet se trouvant au treuil, sur le sol. Puis la seconde action du vent sur le ballon sphérique se manifestait par la rotation de la sphère sur elle-même et dans le sens de son équateur, rotation produite par le glissement du vent sur l'enveloppe, et qui était un obstacle terrible à l'observation continue. Le colonel Renard avait en vain cherché un dispositif d'arrimage de nature à compenser ces mouvements ; le ballon emportait un lest inutile, mais ne se trouvait guère plus tranquille pour cela.

Le drachen au contraire, faisant cerf-volant sous l'action du

vent, maintenu dans le courant par son gouvernail, et par une *queue de cerf-volant*, analogue à celle que nos enfants font avec des papillotes de papier, le drachen, dis-je, reste perpétuellement orienté et relativement très stable. Ce sont les raisons qui ont motivé cette adoption.

C'est un ballon de 25 mètres de long, de 7 mètres de diamètre, que cinquante hommes bien exercés manœuvrent avec aisance. Cette manœuvre qui s'exécute au sol, comme pour les dirigeables, se fait de telle sorte que le ballon reste, sitôt sorti de son abri, orienté rigoureusement dans le courant d'air qui règne au sol. Et ceci est indispensable, car si le vent venait à prendre l'enveloppe de flanc, la résistance de l'air produirait des effets tels que les hommes de manœuvre seraient dans l'impossibilité matérielle de maintenir la violence des chocs et qu'on risquerait des accidents graves, voire des déchirures dans l'étoffe.

L'opération qui suit consiste dans l' « *arrimage* », c'est-à-dire dans la fixation de la nacelle et de ses agrès après le ballon lui-même au câble du treuil. La nacelle est ce panier d'osier, aussi léger que possible, dans laquelle l'observateur va s'installer pour la journée. On dispose à l'intérieur des cartes, des documents de toutes sortes, les derniers renseignements du front, les travaux prévus pour la journée, des armes, des baromètres qui pourront indiquer l'altitude réelle du ballon, — car jamais ce dernier, par suite des dérivations produites par le vent et des variations de force ascensionnelle, ne se tient à l'altitude correspondant au métrage de câble qu'il emporte, — le téléphone « à casque » que coiffera l'observateur pour conserver sans cesse la liberté de ses mains, les jumelles, et enfin le parachute, sauvegarde du veilleur aérien, le parachute qui lui permettra de revenir au sol sain et sauf si un avion ennemi l'attaquait d'aventure. Ce parachute, à la belle robe de soie blanche immaculée, est pourvu d'un dispositif qui assure son bon fonctionnement, et les nombreux essais qui ont été faits ont mis dans l'esprit de tous les spectateurs la conviction que c'est le sauvetage certain. Pour qu'il n'ait plus rien à prévoir en cas d'assaut inopiné, on attache l'observateur au parachute avant l'ascension, de sorte qu'il n'aurait qu'à sauter dans le vide au moment de l'attaque ou de l'incendie : il descendrait alors, maintenu par son ombrelle blanche fixée à la sangle qui

le boudine, et dans la position de ces anges qu'on suspend par le dos pour orner les crèches de Noël dans les églises. Dès que l'on a fixé enfin le ballon au câble du treuil, à ce câble gros à peine comme un petit doigt très effilé, et qui peut résister cependant à des efforts de quatre mille kilogs, l'ascension peut commencer et on commande le lâcher-tout : l'aérostat s'élève en entraînant sa laisse.

§

C'est alors que commence la vie active du ballon, mais c'est aussi le moment où l'ennemi, qui se trouve gêné par sa présence, va tenter sinon de l'atteindre du moins de troubler les travaux de l'observateur. Il importe que ce dernier se sache en sécurité parfaite, qu'il ait pleine confiance dans l'officier qui commande au treuil les manœuvres indispensables pour déjouer les attaques de l'ennemi, en un mot qu'il ait l'esprit libre et consacré entièrement à sa tâche. Si vous voulez, nous allons prendre ensemble le service au *pied* du treuil. (C'est le mot !)

Dès qu'il aura atteint une certaine altitude de 700 à 1000 m. par exemple, le ballon pourra faire dirigeable, c'est-à-dire que nous le mènerons, le treuil cheminant par la route, à l'abri pratiqué aussi près que possible des lignes et généralement creusé dans le sol. Ce voyage, fait au pas des chevaux ou à l'allure modérée de l'automobile selon le cas, n'a rien de désagréable pour l'observateur et lui donne le temps de prendre ses repères et d'organiser sa journée. Dès que nous arrivons en place, notre premier soin doit être de lui téléphoner.

— Allo ! Allo ! Vous m'entendez bien ? Bon ! Etes-vous bien ? Voulez-vous qu'on vous monte ? De combien ? La visibilité est-elle bonne ? Un peu brumeuse : ah oui ! Ça ne fait rien, elle va s'améliorer dans quelque temps ! Quelle activité dans le secteur ? etc., etc...

L'observateur demande en général qu'on le largue, c'est-à-dire qu'on le fasse monter, parce que, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, plus le ballon est haut, plus la perspective diminue ses effets, plus l'observation devient précise et aisée.

Pendant que nous nous livrons à cette petite enquête sommaire et qu'on laisse au ballon la liberté de monter à quinze cents ou deux mille mètres, les hommes ont organisé, sous la surveillance d'un sous-officier, un réseau de sûreté autour du

ballon. Des vigies, convenablement placées, inspectent l'horizon et, sentinelles conscientes de leur responsabilité, fouillent le ciel et ses nuages sans se lasser jamais; à quelques pas du treuil, et moins éloignés que les vigies, deux postes de mitrailleurs anti-aériens, hommes choisis entre tous, auquels revient la redoutable mission d'atteindre l'avion qui s'approcherait du ballon, mais de ne pas atteindre... le ballon lui-même ! Ainsi défendu l'aérostat est presque en sécurité.

Mais comme on le voit, si le guetteur aérien est tenu à une vigilance incessante, toutes les équipes doivent également rester attentives. Au treuil, les mécaniciens sont sans cesse sous le coup d'une alerte qui nécessitera une manœuvre particulièrement rapide et délicate. Au téléphone, le soldat qui « fait fonctions » de demoiselle du P. T. T., ne sait auquel répondre, tant les communications sont précipitées. L'officier enfin qui dirige tous ces services doit en outre surveiller les mouvements divers du ballon sur lequel agissent le soleil, les nuages, les nuées et jusqu'aux influences terrestres, condensation des bois et des eaux, dilatations des terres arides et des sables, le vent avec ses variations prévues selon l'heure du jour, et les remous nés sur le passage des nuages ou sur les terres que le soleil échauffe.

..... Un coup de corne du chef des vigies : c'est l'alerte, c'est le garde à vous pour toutes les équipes ; chacun se dresse à son poste.

— Un avion boche à l'alignement de la pointe du bois, à droite, très haut; va entrer dans le nuage en croisant; vient sur nous !

— Moteur en route !

La seule défense qui existe réellement consiste à ramener le ballon à une altitude assez faible pour que l'avion ennemi soit dans la nécessité de se mettre dans le feu des mitrailleurs. Mais il ne faut pas d'autre part descendre assez bas pour que l'aérostat vienne dans la trajectoire des obus fusants de l'artillerie ennemie. Les attaques combinées sont, en effet, du goût germanique. L'avion simule un assaut, et l'on ramène le ballon qui se trouve pris dans la rafale des obus fusants dès que son altitude s'y prête. On doit alors dans ce cas reprendre la route et s'éloigner jusqu'à ce que l'on ait dépassé la zone dangereuse. Ces manœuvres, qui peuvent se répéter bien des

fois en un jour, sont certes une gêne pour l'observateur, mais lui permettent d'autre part, s'il a assez de foi en ses défenseurs, de déceler des batteries adverses qui n'auraient point encore été reconnues et situées.

Tel n'est pas le cas en ce moment, à ce qu'il semble. L'avion, escorté par l'artillerie aussi, qui tente de lui barrer la route, s'avance toujours et tout droit sur nous.

— Ramenez, commande l'officier de manœuvre.

Et à toute allure le ballon est tiré par son câble. Par vent moyen, il faut sept à dix minutes pour lui faire descendre ses quinze cents mètres, l'avion a bien une défaillance. On sent qu'il hésite, et pendant ce temps les shrappnels et les capets de nos braves 75 qui lui étaient destinés retombent autour de nous avec un sifflement sinistre et s'enterrent en un « flouc » caractéristique. Dans le bruit du moteur personne ne s'entend plus. Tout le monde d'ailleurs a les yeux tournés vers l'avion dont on suit la route comme on fait sur les aérodromes... Pour l'attaquer, l'avion s'approche du ballon aussi près que possible et à grande altitude, puis se laisse choir, verticalement, jusqu'à une centaine de mètres environ de sa proie et de là il s'efforce soit à mitrailler, soit à incendier l'aérostat avec des bombes appropriées. C'est ce moment-là que nous attendrons, non point l'instant qu'il mitraillera, mais plutôt celui où il entamera sa chute verticale; aussitôt, d'un coup de sifflet, nous déclanchons le tir de nos mitrailleuses..... Chaque homme est à son poste, prêt à agir. Mais l'avion ne semble point disposé à livrer combat. Au-dessus du ballon, il entame des spirales; les orbes se resserrent, on voit un éclair: c'est un bombardement qui commence, mais non point du ballon : c'est au poste de terre que cet obus, qui siffle comme un déchirement de toile, est adressé. C'est le procédé ordinaire de l'intimidation, c'est uniquement destiné à jeter le trouble dans les services du sol pour pouvoir dans la suite « travailler en sécurité ». Mais, comme à l'ordinaire encore, le système n'a rien donné, la bombe a été à 100^{m} du point cherché et personne n'a même détourné les yeux pour voir où elle était allée..... En l'air on entend un coup de feu, puis un autre, un autre encore: c'est l'observateur qui, posément, a interrompu son travail pour régler le compte du malotru.

C'est le type courant de l'attaque manquée. Dans leur com-

muniqué, les Germains mentionneront sans doute qu'ils ont forcé une de nos saucisses à descendre. Ils n'ajouteront pas qu'elle a pu remonter sans escale. Et de fait, ce brave Teuton a fait demi-tour.

Il essaie bien en s'esquivant, comme un roquet qui aboie en fuyant, de dérouler deux ou trois bandes de mitrailleuse ; mais c'est en vain, et dans la jumelle on aperçoit, accoudé au bord de la nacelle, l'observateur, les verres aux yeux, qui cherche à sonder l'horizon de l'autre côté !

§

L'autre danger et le plus sérieux, celui-là, c'est la tempête. Tous ceux qui ont assisté à la bourrasque du cinq mai 1916 se rendent compte que contre elle la force humaine n'a point de recours. Sans doute, une organisation météorologique suffisante nous aurait pu mettre à l'abri de cet accident déplorable : prévenus par téléphone, les ballons auraient pu regagner le sol à temps. Mais ne nous attardons point à récriminer, toutes précautions sont prises actuellement : il faut être pris, pour être appris, dit le proverbe ; une fois encore on le remarque.

Néanmoins ce jour néfaste a laissé dans l'esprit des nautonniers aériens un souvenir plein d'enseignements féconds et d'expériences précieuses. Tandis que nous voyions nos pauvres saucisses bondir dans le vent, se cabrer, fouetter l'air de leur câble et faire danser à leurs nacelles la plus effroyable des danses macabres, nous apercevions successivement tous les pilotes qui, restés pleins de sang-froid dans la tourmente, jetaient par-dessus bord leurs documents secrets et... se confiaient après à leur parachute. Les ballons, à ce moment particulièrement critique de la bataille de Verdun, se trouvaient assez voisins les uns des autres pour qu'on pût, au moment même où l'on suivait plein d'anxiété les péripéties du drame personnel, entrevoir les phases de l'évasion des saucisses les plus proches. On en vit qui cabriolaient dans les airs, entraînant dans leur looping la nacelle et son passager, d'autres se déchiraient et venaient atterrir mollement sur le sol près des tranchées. Presque toutes les expériences tentées avec les parachutes furent couronnées de succès et les observateurs revinrent au sol sains et saufs. L'un d'eux cependant, au moment où son appareil allait le déposer sur l'herbe, fut repris par un courant d'air ascendant qui le remonta, et s'en fut

terminer sa course à quelques centaines de mètres dans les lignes ennemies, après avoir été bien près de la réussite. Cet officier faisait alors une de ses premières ascensions. D'ailleurs l'utilisation du parachute demande, de la part de celui qui tente le coup, un grand sang-froid et une absolue présence d'esprit : il faut agir vite, sûrement et sans reticence ; la moindre hésitation pourrait laisser le temps aux cordages de s'enrouler et de compromettre l'issue de l'affaire.

§

Mais la guerre, qui a donné à toutes les sciences une impulsion si considérable, devait doter encore la France d'un système de saucisse sensiblement différent du type allemand. Le ballon *Caquot*, que l'on utilise actuellement sur le front, affecte la forme du dirigeable, tandis que le drachen représentait plus simplement un cylindre terminé par deux hémisphères. La modification est heureuse en ce sens que le type effilé de ce dernier engin, conçu d'après les calculs de Renard, présente une résistance au vent qui n'est pas comparable. Tandis que le vent de 16 à 18^{m} par seconde indisposait gravement le drachen, il faut atteindre seulement une vitesse de 22 à 24 mètres pour ne plus pouvoir tenir l'air avec le Caquot. Puis, en outre, la corderie de l'arrimage est assez simplifiée pour qu'elle puisse être aisément réparable sur place et, surtout, vivement réparée. Des modifications de détails, très étudiées par son constructeur, font de ce ballon un observatoire perfectionné valant incomparablement mieux que le précédent. Le Caquot ressemble assez au dirigeable Astra-Forrès qu'on vit, il y a quelques années, à Issy-les-Moulineaux ; pour les profanes, nous lui donnerons plutôt la ressemblance d'un gros têtard.

L'utilisation des ballons captifs reste néanmoins, en dépit des perfectionnements variés qu'ils ont subis, une chose très délicate. Les conditions atmosphériques telles que le vent, la pluie ou la brume peuvent s'opposer de façon catégorique à l'observation aérienne. Souvent même ces conditions défavorables peuvent être inappréciables du sol. Le vent, par exemple, peut être nul sur la terre et avoir de grandes vitesses aux altitudes supérieures ; le contraire se vérifie souvent et, si l'on ne s'informait pas par le moyen de sondages spéciaux de l'atmosphère, on risquerait d'être trop audacieux ou trop timoré. D'autre part, les nuées, les nuages bas chargés de pluie

entravent encore l'ascension, en couvrant d'eau l'enveloppe du ballon et en lui retirant ainsi jusqu'à 150 kgs de force ascensionnelle. Les nuages d'ailleurs sont également à redouter, parce qu'ils servent de masque aux avions ennemis qui voudraient attaquer le ballon. Quant à la brume, elle peut être terrestre ou aérienne; celle-là ne gênera guère l'observation, car son épaisseur est faible et peut être aisément traversée par l'œil; celle-ci, bien au contraire, ne permettra aucune observation utile. Or, pour celui qui n'est point averti, la brume terrestre semble plus impénétrable que l'autre, et l'illusion se vérifie presque toujours : si du sol la visibilité semble excellente, il y a fort à parier qu'en l'air il en est tout au contraire.

C'est ce qui fait que bien souvent, au moment où l'on semble avoir un temps excellent pour l'inspection du front, les saucisses restent à leur campement. Le profane les taxe peut-être de nonchalance ; il n'en est rien ; mais à quoi servirait-il de plonger dans l'obscurité aérienne des hommes dont la vie est si pénible déjà quand ils peuvent voir quelque chose et se rendre vraiment utiles ?

Je ne veux pas terminer sans avoir élucidéavec mes lecteurs une question qui nous tient fortement au cœur à nous autres, ballonniers. On vante souvent notre chance, on parle de notre quiétude, on nous assimile aux gens de l'arrière, pour un peu on dirait « des embusqués ». Un simple raisonnement, quelques faits et je crois arriver à convaincre les plus incrédules.

Le rôle qui impartit aux ballons et que j'ai défini au début de cette étude est de nature à gêner tous les mouvements, tous les actes de l'ennemi. Si le ballon n'est plus là, la liberté d'action revient toute entière ; crever cet œil aérien, tel doit donc être le mobile le plus pressant, et comme l'obsession de l'adversaire. Pour cela on peut s'attaquer au ballon lui-même, ce qui est malaisé comme on l'a pu voir. Il est beaucoup plus facile de chercher à l'atteindre dans ses œuvres vives, en anéantissant son treuil, en détruisant ses équipes de manœuvre, en faisant d'une pierre, deux coups. Les aérostiers sont donc en but, de manière absolument incessante, au tir nourri de l'ennemi. Contre eux on groupe des batteries, on organise des expéditions d'escadrilles, et on les poursuit jusqu'à ce qu'on les ait atteints. On objecte bien souvent — presque comme un re-

proche — les pertes relativement minimes qu'ils ont à enregistrer. Mais sait-on bien à quelles manœuvres, à quelles ruses on peut se livrer pour déjouer les plans adverses ? D'ailleurs les aérostiers, comme bien d'autres corps, hélas ! ont leur quotient de pertes et le tableau d'honneur de l'arme équivaut sans doute à celui de bien des unités plus vantées.

Et voici une anecdote. Un jour que l'on faisait remplacer dans une compagnie éprouvée les manquants par des soldats de l'infanterie, il se passa que, pendant la manœuvre de retour au sol, l'artillerie ennemie de tout un secteur prit la saucisse et ses hommes pour cible. Le bombardement fut terrifiant, les « fourchettes » étaient bonnes et le tir se resserrait mathématiquement. Certes, il n'y eut aucune défaillance et le bon ordre ne cessa point un seul instant. Mais à quelque temps de là, les fantassins interrogés avouèrent que ce n'était pas « une affaire » que d'être aux aérostiers, et qu'ils avaient rarement subi de rafale aussi intense !

Voici donc ce qu'est la saucisse ; nous connaissons tout de sa vie. Peut-être maintenant voudra-t-on bien reconnaître que la sentinelle aérienne n'a pas une vie aussi plaisante qu'on voudrait trop souvent lui accorder. Le drapeau de l'aéronautique, qui porte dans ses plis les souvenirs de Fleurus, d'Egypte, de 1870, du Tonkin, de Madagascar, de Chine, du Maroc, pourra fièrement ajouter, quand viendra la paix, les dates glorieuses et fameuses à jamais de 1914-1916, de la Marne, de la Champagne, de la Somme et de Verdun !

X

LA TERREUR PRUSSIENNE ET DUMAS PÈRE

—

Dans cette forêt touffue, aux sentiers parfois oubliés, qui constitue l'œuvre d'Alexandre Dumas père, se rencontre un roman, à peu près inconnu aujourd'hui, — il est généralement omis dans les dictionnaires, — et dont le titre est, à lui seul, un clairvoyant cri d'alarme.

Nous voulons parler de *La Terreur Prussienne*, qui parut trois ans avant la guerre de 1870, à l'époque où la Prusse jetait bas le masque et montrait nettement son cynisme, sa rapacité et son insolente soif de domination.

Ici, quelques lignes ne seront point inutiles, pour rappeler brièvement ces événements, et aussi pour montrer dans quel cadre Dumas va faire évoluer ses personnages, ou plutôt *son* personnage, qui sera comme une synthèse encore brillante — bien que le romancier soit à son déclin — de d'Artagnan, de Salvator et de Monte-Cristo.

Dans le courant de 1866, et sous l'influence très nette de Bismarck, — qui sera l'un des personnages du roman de Dumas, — le roi de Prusse déclare la guerre à l'Autriche, et demande à Georges V, roi de Hanovre, de le soutenir; celui-ci, libéral et plein de défiance à l'égard de la politique prussienne, refuse.

Un quart d'heure après que ce refus eut été télégraphié à Berlin, une armée prussienne entrait en Hanovre, et douze jours plus tard, Georges V et son armée étaient écrasés à Langensalza (28 juin 1866) : le Hanovre était désormais prussien.

La « hyène enragée » ne s'arrête pas là, et, le 16 juillet,

pénètre dans Francfort, la vieille ville libre, qui est mise à sac, et incorporée aussi à la nation de proie. Francfort est terrorisé, les soudards prussiens se vautrent dans le pillage et le vin, les enfants sont frappés à coups de baïonnettes (c'est déjà l'habitude !), et, plutôt que de désigner ceux des Francfortois supposés capables de payer une effroyable contribution de guerre, le bourgmestre Fellner préfère se pendre !

En juin 1866, Dumas se trouvait en Italie; il revient rapidement à Paris, et, au fur et à mesure que se déroulent les événements que nous venons de résumer, il se disait, avec son flair de vieux romancier populaire, qu'il y avait là matière à un passionnant feuilleton d'actualité.

Or, à cette époque, Alexandre Dumas avait un réel besoin d'un gros succès, et cela pour deux raisons. D'abord, sa popularité déclinait terriblement, et ce prestige extraordinaire, auquel Villemessant a consacré une bien curieuse page dans ses *Mémoires d'un journaliste*, n'était plus guère qu'un souvenir.

Ensuite, sa situation pécuniaire était désastreuse : il en arrivait à ne plus pouvoir matériellement payer un billet de 220 francs.

Gabriel Lambert, représenté à l'Ambigu le 16 mars 1866, en collaboration avec Amédée de Jallais, s'arrêtait à la vingt-troisième. La seconde série des *Grands hommes en robe de chambre* n'avait aucun succès. Et malgré son prospectus affolant, adressé à ses « lectrices de la capitale, des 89 départements de la France *et même du reste du monde* », il n'arrivait pas à remettre sur pied ce fameux *Théâtre Historique* qui, d'ailleurs, lui avait jadis si mal réussi (1).

Il pensa donc que les événements de Hanovre et de Francfort se prêtaient merveilleusement à un roman d'actualité qui serait en même temps une bonne œuvre patriotique, et il partit, à la fin de juillet 1866, pour Francfort qui saignait encore sous la botte prussienne, et où le cadavre du bourgmestre Fellner était à peine refroidi.

Ce séjour lui pouvait rappeler le temps heureux d'autrefois, car c'est là qu'il était venu, trente ans auparavant, avec la

(1) L'année suivante il fut encore piqué de la même tarentule et demanda à Napoléon III l'autorisation de fonder un « Odéon du peuple » au *Théâtre du Prince Impérial* : 30.000 ou 40.000 francs suffiraient. Et il écrivait naïvement dans cette supplique : « Les 30 ou 40.000 francs, *bien entendu*, seront dépensés. »

belle Ida Ferrier, — qu'il devait épouser le 5 février 1840, — et aussi l'infortuné Gérard de Nerval, laissé pour compte à Baden, pendant quelques jours !

Sur l'itinéraire que suivit Dumas en 1866 afin de se documenter pour sa *Terreur Prussienne*, nous avons un renseignement précis fourni par Gabriel Ferry, qui fut le témoin attentif et pieux de ses dernières années :

Dumas arriva à Francfort quelques jours après ces événements. Il recueillit une ample moisson de renseignements, de faits, d'anecdotes sur la rapide campagne de 1866. Il alla à Gotha, à Hanovre, à Berlin, il visita le champ de bataille de Langensalza, où le roi Georges V de Hanovre, après avoir d'abord battu les Prussiens, fut cerné et obligé de se rendre ; il visita aussi le champ de bataille de Sadowa, où Bénédeck laissa tomber la suprématie de l'Autriche en Allemagne.

Rappelons, en passant, que le romancier n'était point absolument étranger aux choses militaires, car il avait écrit l'histoire du 23e et du 24e de ligne, et aussi du 2e d'infanterie légère.

Voyons maintenant comment il tira parti de ses documents.

D'une façon très simple, comme presque toujours. En effet, même dans ses romans les plus compliqués, le schema est très clair, soit que l'œuvre soit de Dumas seul, soit qu'il ait adopté et remanié le plan de ses collaborateurs.

Un personnage dominera l'action. Ce sera naturellement un Français, un peintre, Bénédict Masson. Bénédict n'est pas seulement peintre, il a tous les dons, il est même quelque peu médecin et, en outre, il pratique la chiromancie avec une maestria qui, même en 1867, devait paraître quelque peu troublante. Au surplus, voilà comment il se présente lui-même aux Berlinois qu'il vient d'exaspérer en criant *Vive la France*.

Oui, je suis Français, je me nomme Bénédict Turpin. Je pourrais vous dire que je suis Allemand, attendu que je parle allemand aussi bien que vous, et même mieux que vous, ayant fait mon éducation à Heidelberg. Je tire la rapière, le pistolet, le bâton, l'épée, le sabre, la savate, ou toute autre arme qu'il vous plaira de choisir ; je loge à l'hôtel de *l'Aigle-Noir* et suis prêt à donner satisfaction à qui le demandera.

Et là-dessus, trois duels dont Bénédict sort magnifiquement

vainqueur, après avoir failli être écharpé par la populace de Berlin qui ne le laisse aller qu'en entendant des coups de revolver tirés sur Bismarck.

Autour de Bénédict, deux couples sympathiques qu'il protégera ; un séjour en Hanovre où il est reçu par le roi Georges ; un autre à Francfort où il fait la connaissance du malheureux bourgmestre Fellner ; un legs de vengeance au nom d'un des deux couples que nous venons d'indiquer, et que Bénédict exécute en tuant le général prussien, bourreau de Francfort, en pleines fêtes de l'Exposition de 1867, telles sont les grandes lignes de cet ouvrage, dans lequel Dumas ne cesse de dire à chaque page : Gare à la Prusse !

Quiconque n'a pas voyagé en Prusse ne peut se faire une idée de *la haine que les Prussiens professent à notre égard.*

C'est une espèce de monomanie qui trouble les esprits les plus limpides. On ne devient ministre populaire, à Berlin, qu'à la condition qu'on laissera entrevoir *qu'un jour ou l'autre on déclarera la guerre à la France.* On n'est orateur qu'à la condition que, chaque fois que l'on monte à la tribune, on déroulera contre la France quelques-unes de ces fines épigrammes ou de ces spirituelles équivoques que manient si légèrement les Allemands du Nord ! On n'est poète, enfin, qu'à la condition que l'on aura fait ou que l'on fera contre la France quelque ïambe intitulé *Le Rhin*, *Leipzig* ou *Waterloo.* Cette haine contre la France, haine profonde, invétérée, indestructible, est inhérente au sol, on la sent flotter dans l'air. D'où vient-elle ? Nous l'ignorons. Peut-être du temps où une légion gauloise, faisant l'avant-garde des armées romaines, entra en Germanie.

Il suffit d'avoir lu quelques œuvres de Dumas pour avoir remarqué — même si l'on n'aime guère le « nègre tout heureux d'exploiter les blancs », comme disait Brunetière — avec quelle adresse s'engage l'action. Cette qualité indéniable se retrouve dans la *Terreur Prussienne.*

Le roman s'ouvre le 7 juin 1866 « vers six heures de l'après-midi », à Berlin, « une de ces villes régulières que leurs fondateurs semblent avoir tirées au cordeau pour en faire les antipodes du pittoresque et les capitales de l'ennui ! »

Sur la promenade des Tilleuls, une foule houleuse manifeste contre la France que l'on sent favorable à l'Autriche dans la lutte qui se prépare. Un chanteur, qui sort de sa répétition

au Grand-Théâtre, est invité à chanter le fameux *Rheinlied* de Nicolas Becker.

On sait quel succès avait accueilli, en 1840, cette improvisation d'un rimailleur prussien, inconnu jusque-là, et qui, nous traitant de « corbeaux avides », prétendait brutalement que jamais plus la France ne reprendrait le Rhin.

Dumas fait donc chanter le *Rheinlied*, et en donne une adaptation en vers, « plus fidèle qu'élégante », confesse-t-il modestement. Cette poésie est intéressante, car c'est la seule traduction en vers que nous possédions de cette œuvre de haine que depuis soixante-seize ans l'on ne cesse d'apprendre aux enfants de l'autre côté du Rhin.

Corbeaux avides, qui croassent,
Sur tous les tons le réclament.
Ils ne l'auront pas, quoi qu'ils fassent,
Notre libre Rhin allemand.

Tant que, de sa robe verdâtre,
Ses longs plis suivront le courant ;
Tant qu'on verra l'esquif abattre
Ses avirons en murmurant ;

Tant qu'à son vin rempli de flamme
Les bons cœurs boiront largement,
Ils ne l'auront pas, sur mon âme,
Notre libre Rhin allemand !

Tant que dans la vapeur perdue,
La Loreley, sur son rocher,
Fera de sa main étendue
Signe au pêcheur de s'approcher ;

Tant qu'un roc aux flancs granitiques
Dominera son cours surpris,
Que nos cathédrales gothiques
Y refléteront leurs débris,

Ils n'auront point, quoi qu'il arrive,
Notre libre Rhin allemand,
Du dernier Germain sur la rive
Vît-on le dernier ossement !

Le bon Dumas ne connaissait pas l'allemand ; il avait essayé jadis de l'apprendre, avec son ami de la Ponce, aux jours lointains de Villers-Cotterets, mais il y avait renoncé à la suite d'un essai infructueux de traduction (en vers également) de la *Lénore* de Bürger. Il traduisit donc le *Rheinlied*, non d'après le texte original de Becker, mais d'après la traduction en

prose publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1841.

Or, comme cette traduction a omis une strophe, l'adaptation de Dumas commet la même omission, en sorte que le lecteur assiste à cette scène, au moins curieuse, d'un auditoire prussien acceptant, sans sourciller, à Berlin même, le texte tronqué de la plus connue peut-être des poésies prussiennes (1).

Mais soudain, un superbe coup de sifflet « qu'on eût cru parti du larynx d'une locomotive » se fait entendre. C'est, naturellement, notre ami Bénédict qui l'a lancé; puis il grimpe lestement sur une table, et déclame à toute volée l'immortelle réponse d'Alfred de Musset à Becker :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre, etc.

C'est alors que se produit la scène dont nous avons parlé plus haut, et qui permet à Bénédict de se soustraire à la fureur de la foule.

Dumas nous présente ensuite, en silhouettes rapides, mais bien enlevées, le roi de Prusse, la reine Augusta et Bismarck qui figure dans le roman sous le nom de Comte Edmond de Bœsewerk.

L'un des passages les plus curieux est celui où nous voyons Bénédict Turpin reçu par le roi de Hanovre et son fils. Dumas a toujours eu un faible pour les personnages princiers, et il faut voir, dans ses chroniques, souvenirs, etc., la naïve complaisance avec laquelle il s'étend sur ses relations avec le duc d'Orléans, le duc de Montpensier, le Prince Napoléon, etc.

Il ne perd donc pas l'occasion d'introduire, à la petite cour francophile de Hanovre, le sympathique Bénédict. Celui-ci séduit tout son entourage non seulement par ses croquis, mais aussi par ses histoires de chasse ! Car Dumas, cédant une fois de plus à la tentation de s'identifier avec son héros, en fait un grand chasseur... et aussi un grand cuisinier, et lui qui se flattait d'être un des gourmets les plus raffinés de son temps, écrit gravement :

(1) Cette strophe doit s'intercaler entre la dernière et l'avant-dernière ; nous ne pensons commettre aucun sacrilège en la rétablissant d'après le rythme et le mètre de Dumas :

Tant que nos chansons cadencées
Pourront bercer ses flots bénis,
Tant que nos filles élancées
Epouseront nos gars hardis.

Tout homme de génie est gourmet.

Comment se pourrait-il qu'un héros aussi complet que Bénédict n'eût pas enthousiasmé Georges V de Hanovre? Aussi le lecteur trouve-t-il fort naturel d'entendre le souverain, ravi, s'écrier en s'adressant au Prince Royal : « Ernest, donnez votre croix des Guelfes à M. Bénédict! »

Tout cela est jeu d'enfant, de cet éternel grand enfant que fut Dumas père; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est le soin avec lequel il note, d'après ses observations personnelles faites là-bas, l'ascension de la Prusse et les moyens qu'elle a toujours employés. Sous ce rapport, le chapitre intitulé *La Maison de Hohenzollern* serait à citer en entier.

Nous nous bornerons, à cause du mot qui la termine, à signaler l'anecdote de Frédéric-Guillaume IV déchirant la constitution en s'écriant hypocritement : « Je ne veux pas *qu'un chiffon de papier* se place entre mon peuple et Dieu. »

Et plus loin :

Maintenant, d'où vient cet abaissement du sens moral en Prusse et même dans les autres cercles teutoniques? De la pression intellectuelle que la maison de Hohenzollern a opérée depuis le jour d'où date sa suprématie sur l'Allemagne... D'où vient la suprématie de la France sur l'Europe? De sa littérature, qui est à la tête de toutes les littératures, et surtout de la clarté de sa langue qui est la plus claire de toutes... Non seulement la dynastie des Hohenzollern n'a jamais, en encourageant la littérature et en clarifiant la langue, exercé d'influence civilisatrice, mais, au contraire, nous l'avons dit, nous le répétons, c'est du jour qu'elle a usurpé la prédominance politique que date la décadence morale de l'Allemagne.

Pour lui, la politique des Hohenzollern se résume en deux mots : *Hypocrisie, Rapacité.*

Sur le militarisme prussien il a un mot amusant : « Ce n'est pas avec le sabre qu'on taille les plumes! » Ne pense-t-on pas à la boutade de Heine : « Ils ont avalé le bâton dont le caporal les rossait jadis. » Et cet autre mot, toujours dans l'esprit de Heine : « Il n'y a qu'un air qu'on respire librement en Prusse, c'est l'air des forteresses et des prisons! »

L'odieuse phrase de Bismarck, *la Force prime le Droit*, lui inspire une belle et vigoureuse protestation :

Le droit, comprenez-vous? c'est-à-dire la Justice, l'Equité, la chose pour laquelle l'Humanité combat depuis six mille ans et que la

France n'a conquise que le 4 août 1789. Aussi, depuis le jour où la France a fait cette conquête, elle est devenue le drapeau des nations! Symbolique conducteur de la raison humaine sur la route du progrès, elle est la colonne de fumée le jour, la colonne de feu la nuit. Sa politique peut se résumer en deux sentences : — Ne jamais marcher assez lentement pour arrêter l'Europe. Ne jamais marcher assez vite pour empêcher le monde de la suivre. — Les traités de Vienne sont là pour prouver l'inutilité des précautions prises contre elle : on n'amoindrit pas la France : on l'irrite !

Toutefois, quand on lit *La Terreur Prussienne*, il faut avoir bien soin de se reporter par la pensée à l'époque où elle fut écrite, 1866-67. Comme l'Autriche vient d'être écrasée par la Prusse, l'Autriche nous est sacrée, et voilà pourquoi l'un des personnages sympathiques, auxquels s'intéressera Bénédict, sera un officier autrichien, Karl de Freyberg. Dumas prétend d'ailleurs que le personnage a réellement existé, et même qu'ils ont chassé deux fois ensemble. (Oserons-nous dire en passant que ce n'est peut-être pas encore une preuve suffisante de l'existence de Karl ?)

Voilà pourquoi également toute la sympathie du conteur va au Hanovre vaincu, à Francfort violé : c'est la théorie des États allemands opposés à la Prusse; mais, malheureusement, les temps sont changés depuis 1866, et le souvenir de Francfort n'a point protégé Louvain !

La conduite des Prussiens dans Francfort conquis, ou plutôt cambriolé, Dumas l'expose tout au long ; il reproduit *in extenso* une longue note que lui a remise une vieille dame de la ville et qui se termine ainsi : » Jamais je n'ai vu un terrorisme et un régime de sabre pareil à celui que nous ont fait subir les Prussiens ! » La façon dont l'armée prussienne se conduisait en Allemagne aurait bien dû faire réfléchir à la façon dont elle se conduirait ailleurs, et quand on voyait des officiers organiser des steeple-chases dans un cimetière allemand (le fait est relevé par Dumas), on aurait dû se demander ce qu'ils feraient dans un cimetière français !

L'une des pages les plus atroces de l'occupation prussienne est le suicide du bourgmestre, qui aime mieux se pendre plutôt que de dénoncer aux soudards de Guillaume ceux de ses compatriotes capables de payer une terrible contribution de guerre. Dumas n'a garde de négliger un aussi tragique épisode, et

pour le rattacher à son action il suppose que Bénédict a prédit par avance son sort au vieux magistrat qui sent pour ainsi dire la fatalité s'avancer inéluctablement vers lui.

Quant au dénouement, nous l'avons indiqué plus haut : le général prussien qui a été, non seulement le bourreau de Francfort, mais aussi celui d'un ami de Bénédict, vient à Paris ; Bénédict le provoque et le tue :

La pointe de l'épée entrait au-dessous de la clavicule droite, et ressortait par la hanche gauche en traversant le cœur.

— Sapristi, murmura le chirurgien, voilà un homme bien tué.

Ce fut l'oraison funèbre de Sturm.

Et le roman finit là-dessus.

Quand l'ouvrage fut terminé, Dumas fut quelque peu embarrassé pour le « placer », car le temps n'était plus où éditeurs et directeurs de journaux se battaient à sa porte. Heureusement pour lui, se fonda à ce moment un grand quotidien du soir, *La Situation*, qui par sa ligne, au point de vue politique extérieure, était tout indiqué pour un feuilleton comme *La Terreur Prussienne*.

Voici, en effet, comment s'exprimait le Directeur politique, Ernest Hollander, dans le premier numéro, 9 juin 1867, et la citation a son intérêt au point de vue général :

Nous protestons dès aujourd'hui au nom de l'Allemagne elle-même (*sic*) contre le système de M. Bismarck, si bien baptisé par son auteur « la politique de fer et de sang », contre l'annexion violente de Francfort, de Nassau, de Hanovre et de la Hesse... Nous protestons enfin, au nom du monde civilisé, contre le système des armements à outrance, inauguré et perpétué à Berlin, et qui menace avant peu l'Europe d'un retour à la barbarie et le commerce universel d'une ruine complète. Il faut que l'ambition des Hohenzollern soit renfermée une bonne fois dans des limites qu'elle ne puisse plus jamais franchir.

La Terreur Prussienne parut donc dans *La Situation*. Mais malgré le nom de l'auteur, malgré les circonstances pourtant favorables, malgré l'intérêt de curiosité qui aurait dû s'attacher à la mise en scène de personnages comme Bismarck et le roi de Prusse, le succès fut des plus relatifs, et l'œuvre ne parut en librairie que longtemps après. Cet accueil était injuste, car ce roman, si parfaitement oublié aujourd'hui, est l'un des bons de Dumas, et il est bien de Dumas seul.

On sait que l'écrivain devait mourir trois ans plus tard à Puys, près de Dieppe. Par une ironique coïncidence, le jour même où disparaissait l'auteur de *La Terreur Prussienne*, les Prussiens entraient dans Dieppe.

On sait également que les funérailles du grand conteur furent célébrées avec une impressionnante simplicité dans un petit cimetière de village autour duquel rôdaient les patrouilles prussiennes. Le délégué du Conseil Municipal de Dieppe, M. Lebourgeois, prononça un discours dont nous extrayons le passage suivant qui se rattache à notre sujet :

La France vit encore ; nos pauvres enfants, que nous suivons du cœur, combattent tous les jours pour la sauver. La force brutale, aidée de je ne sais quelle mystérieuse complicité, a pu nous imposer des pertes matérielles, mais l'esprit français n'émigrera jamais en Allemagne !

Un peintre, M. Bénédict Masson, parla au nom des artistes : rappelons-nous que, par une curieuse coïncidence, le héros de *La Terreur Prussienne* est peintre et s'appelle aussi Bénédict.

En résumé, il ne faut rien exagérer, et entre un roman, même injustement oublié, et un chapitre de Tacite, il existe une différence qui n'échappe probablement à personne. Mais on doit souligner la clairvoyance du père Dumas à une époque où tant de gens furent aveugles. Et, tout de même, si la *Terreur Prusienne* avait eu le succès de *Monte-Cristo* ?

PAUL PELTIER.

NIÉTOTCHKA NEZVANOVA

(*Suite*)

—

VII (*suite*)

A cette époque nous vivions toutes deux, Alexandra Mikhaïlovna et moi, tout à fait isolées. Piotr Alexandrovitch n'était pas à Pétersbourg. Il avait été appelé pour affaire à Moscou, où il passa trois semaines. Malgré le peu de durée de cette séparation, Alexandra Mikhaïlovna était tombée dans une tristesse effrayante. Parfois elle devenait plus calme, mais s'enfermait seule, car j'étais moi-même un fardeau pour elle. En outre, je recherchais aussi la solitude. Ma tête pleine de brouillard travaillait comme dans un état maladif. Parfois, il me semblait que quelqu'un me raillait doucement, que quelque chose était entré en moi qui me troublait et empoisonnait chacune de mes pensées. Je ne pouvais pas me débarrasser des images pénibles qui paraissaient à chaque instant devant moi et ne me laissaient pas de repos. Je me représentais une souffrance longue, sans issue, le martyre, le sacrifice supporté douloureusement et inutilement. Il me semblait que celui pour qui s'accomplissait ce sacrifice le méprisait et le raillait. Il me semblait voir un criminel pardonner à un juste ses péchés, et mon cœur se déchirait. En même temps, je voulais de toutes mes forces me débarrasser de mon soupçon. Je le maudissais, je me haïssais, parce que mes convictions n'étaient en somme que des pressentiments, parce que je ne pouvais pas justifier mes impressions devant ma conscience. Ensuite j'analysais dans mon esprit certaines phrases, ce dernier cri du terrible adieu. Je me représentais cet homme,

l'inférieur, je m'efforçais de pénétrer tout le sens pénible de ce mot, j'étais frappée par cet adieu douloureux : « Je suis ridicule et j'ai honte moi-même de ton choix. » Qui était-ce ? Quels étaient ces gens ? De quoi souffraient-ils ? Qu'avaient-ils perdu ? Je relisais cette lettre dans laquelle s'exprimait tant de désespoir et dont le sens était si bizarre, si indéchiffrable pour moi. Enfin tout cela devait se résoudre d'une façon quelconque, mais pour moi je n'y voyais pas d'issue, ou j'en avais peur.

J'étais tout à fait malade, quand, un jour, le bruit d'une voiture entrant dans notre cour se fit entendre. C'était Piotr Alexandrovitch qui revenait de Moscou. Alexandra Mikhaïlovna, avec un cri de joie, s'élança à la rencontre de son mari ; mais, pour moi, je demeurai sur place comme clouée. Je me rappelle que je fus moi-même effrayée de mon émotion subite. N'y pouvant tenir, je m'enfuis dans ma chambre. Je ne comprenais pas de quoi j'avais soudainement peur. Un quart d'heure après, on m'appella et on me remit une lettre du prince. Dans le salon, je rencontrai un monsieur qui était arrivé de Moscou avec Piotr Alexandrovitch. A quelques mots que j'entendis, je compris qu'il venait s'installer chez nous pour longtemps. C'était le fondé de pouvoir du prince. Il était venu à Pétersbourg pour des affaires importantes concernant la famille du prince et dont s'occupait depuis longtemps Piotr Alexandrovitch. Il me remit la lettre du prince en me disant que la jeune princesse avait aussi voulu m'écrire, qu'elle avait affirmé, encore au dernier moment, que cette lettre serait écrite, mais qu'elle l'avait laissé partir les mains vides en le priant de me dire qu'elle n'avait absolument rien à m'écrire, que dans une lettre on ne pouvait rien dire, qu'elle avait gâché cinq feuilles de papier et les avait déchirées et qu'enfin il fallait renouer amitié pour échanger une correspondance. En outre elle l'avait chargé de m'affirmer que nous nous verrions bientôt. L'étranger répondit à ma question impatiente qu'il était en effet certain que nous nous reverrions prochainement, car la famille ne devait pas tarder à venir à Saint-Pétersbourg. A cette nouvelle, je ne pus contenir ma joie. Je courus dans ma chambre, m'y enfermai et, fondant en larmes, j'ouvris la lettre du prince. Le prince me promettait une prochaine rencontre avec lui et Catherine. Avec un sentiment pro-

fond il me félicitait de mon talent et enfin me bénissait pour mon avenir auquel il me promettait de veiller. Je pleurai en lisant cette lettre et à mes douces larmes se mêlait une angoisse si insupportable que, je m'en souviens, j'avais peur pour moi. Je ne savais pas ce qui se passait en moi. Quelques jours s'écoulèrent. Dans la chambre voisine de la mienne, où auparavant se tenait le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, c'était maintenant le nouveau venu qui travaillait chaque matin et souvent le soir après minuit. D'autres fois il s'enfermait dans le cabinet de Piotr Alexandrovitch et tous deux travaillaient ensemble.

Un jour, après le dîner, Alexandra Mikhaïlovna me pria d'aller dans le cabinet de son mari et de lui demander s'il prendrait le thé avec nous. Je ne trouvai pas Piotr Alexandrovitch, mais pensant qu'il n'allait pas tarder à revenir, je restai à l'attendre. A un des murs était appendu son portrait. Je me rappelle que, tout d'un coup, je tressaillis et me mis à l'examiner attentivement. Il était suspendu assez haut; en outre, dans la chambre il faisait sombre, et, pour le mieux voir, j'avançai une chaise et montai dessus. Je voulais y chercher quelque chose, comme si je devais trouver là la solution de mes doutes. Je me rappelle que j'étais surtout frappée par les yeux du portrait. J'étais frappée aussi du fait que presque jamais je n'avais vu les yeux de cet homme; il les cachait toujours sous des lunettes.

Encore enfant, par une prévention incompréhensible, bizarre, je n'aimais pas son regard. Mais maintenant cette prévention avait l'air de se justifier. Mon imagination travaillait. Il me sembla tout d'un coup que les yeux du portrait se détournaient avec confusion de mon regard aigu, qu'ils s'efforçaient de l'éviter, que le mensonge et la tromperie se lisaient en eux. Il me semblait avoir deviné et, je ne sais pourquoi, une joie mystérieuse me saisit.

Soudain un cri léger s'échappa de ma poitrine; j'avais entendu derrière moi un léger bruit. Je me retournai. Devant moi était Piotr Alexandrovitch. Il me regardait attentivement. Il me parut que tout d'un coup il avait rougi. Je rougis à mon tour et descendit de la chaise.

— Que faites-vous ici ? me demanda-t-il d'une voix sévère. Pourquoi êtes-vous ici ?

Je ne savais que répondre. Me remettant un peu, je lui transmis confusément l'invitation d'Alexandra Mikhaïlovna. Je ne me rappelle pas ce qu'il me répondit ni comment je sortis de son cabinet, mais, en arrivant chez Alexandra Mikhaïlovna, j'avais totalement oublié la réponse qu'elle attendait, et, à tout hasard, je lui dis qu'il viendrait.

— Mais qu'as-tu, Niétotchka ? me demanda-t-elle, tu es toute rouge ; regarde-toi dans la glace, qu'as-tu ?

— Je ne sais pas... J'ai marché trop vite, répondis-je.

— Qu'a dit Piotr Alexandrovitch ? demanda-t-elle troublée.

Je ne répondis pas. A ce moment les pas de Piotr Alexandrovitch se firent entendre et, aussitôt, je sortis du salon. J'attendis dans l'angoisse pendant deux heures. Enfin on vint me chercher de la part d'Alexandra Mikhaïlovna. Elle était silencieuse et préoccupée. Au moment où j'entrai, elle jeta sur moi un regard scrutateur, mais aussitôt baissa les yeux. Il me sembla qu'une gêne se reflétait sur son visage. Bientôt je remarquai qu'elle était de mauvaise humeur ; elle parlait peu, ne me regardait pas et, en réponse aux questions de B..., se plaignait du mal de tête. Piotr Alexandrovitch était plus loquace que jamais, mais il ne causait guère qu'avec B...

Alexandra Mikhaïlovna s'approcha distraitement du piano.

— Chantez-nous quelque chose, dit B... en s'adressant à moi.

— Oui, Annette, chante-nous ton nouvel air, reprit Alexandra Mikhaïlovna, comme si elle était heureuse de ce prétexte.

Je la regardai. Elle m'observait dans une attente inquiète.

Mais je ne savais pas me dominer. Au lieu de m'approcher du piano et de chanter quelque chose, je me sentis gênée, je devins confuse, je ne savais comment me dérober. Enfin, prise de dépit, je refusai net.

— Pourquoi ne veux-tu pas chanter ? dit Alexandra Mikhaïlovna en me considérant gravement et jetant en même temps un regard furtif sur son mari.

Ces deux regards mirent le comble à ma nervosité. Je me levai de table très troublée, mais déjà sans rien dissimuler et tremblant d'une émotion incompréhensible, je répétai avec chaleur que je ne voulais pas, que je ne pouvais pas chanter, que j'étais mal disposée. En disant cela, je les regardais tous deux

dans les yeux, mais Dieu sait combien je désirais être en ce moment dans ma chambre et me cacher d'eux tous. B... était étonné. Alexandra Mikhaïlovna, très angoissée, ne disait pas un mot. Mais Piotr Alexandrovitch se leva de sa chaise, prétexta qu'il avait oublié quelque chose à faire et sortit hâtivement de la chambre, en disant d'ailleurs qu'il reviendrait peut-être. Toutefois, à tout hasard, il serra la main de B... en signe d'adieu.

— Qu'avez-vous enfin ? demanda B... Vous avez l'air vraiment malade.

— Je suis souffrante, très souffrante, répondis-je impatiemment.

— En effet, tu es pâle et, il y a quelques minutes, tu étais toute rouge, remarqua Alexandra Mikhaïlovna, qui se tut soudainement.

— Assez, dis-je en m'approchant d'elle et la regardant fixement dans les yeux.

Je pris sa main et la baisai. Alexandra Mikhaïlovna me regarda avec une joie visible, naïve.

— Pardonnez-moi d'avoir été si méchante aujourd'hui, lui dis-je avec émotion ; mais vraiment je me sens mal disposée. Ne m'en veuillez pas et laissez-moi me retirer dans ma chambre.

— Nous sommes tous des enfants, dit-elle avec un sourire timide. Moi aussi, je suis une enfant, et même plus enfant que toi, me chuchota-t-elle à l'oreille; va, porte-toi bien, mais surtout ne te fâche pas contre moi.

— Pourquoi ? demandai-je frappée de cet aveu naïf.

— Pourquoi ? répéta-t-elle toute troublée. Pourquoi ? Tu vois, Niétotchka, je dis des sottises. Tu es plus intelligente que moi. Je ne suis qu'une enfant.

— Eh bien, au revoir, prononçai-je très touchée, ne sachant que lui dire.

Je l'embrassai encore une fois et sortis hâtivement de la chambre. Je ressentais du dépit et de la tristesse ; en outre j'étais fâchée contre moi d'être ainsi imprudente et de ne pas savoir me contenir. J'étais honteuse jusqu'aux larmes, je ne savais trop de quoi, et je m'endormis profondément triste. Le matin en m'éveillant, ma première pensée fut que toute la soirée de la veille était un cauchemar, un mirage, que nous n'avions fait que nous mystifier les uns les autres, que nous avions pris au

sérieux des bagatelles, et que tout cela provenait de notre inexpérience, de notre manque d'habitude à recevoir les impressions extérieures. Je sentais que toute la faute venait de cette lettre qui enflammait trop mon imagination et je décidai qu'il valait mieux désormais ne plus penser à tout cela. Ayant ainsi calmé avec une facilité apparente toute mon angoisse, et convaincue que j'exécuterais avec la même facilité ce que j'avais résolu, je devins plus calme et allai prendre ma leçon de chant tout à fait gaie. L'air du matin me rafraîchit définitivement la tête. J'aimais beaucoup ces sorties matinales chez mon professeur. C'était si agréable de traverser la ville qui, vers neuf heures du matin, était déjà toute animée et reprenait sa vie coutumière. Nous traversions ordinairement les rues les plus animées, les plus grouillantes, et cette partie de ma vie artistique me plaisait infiniment; le contraste entre les petites choses de chaque jour et l'art qui m'attendait à deux pas de là au troisième étage d'une immense maison pleine de locataires du haut en bas, qui, me semblait-il, ne s'intéressaient nullement à l'art, ce contraste était très amusant. Moi, avec ma musique sous le bras parmi ces passants affairés, la vieille Natalie qui m'accompagnait et dont je me demandais souvent à quoi elle pouvait penser, enfin mon professeur, moitié italien, moitié français, un original parfois enthousiaste, plus souvent pédant, et presque toujours avare, tout cela me distrayait et m'amenait à me réjouir ou à réfléchir. En outre, bien que timidement, j'aimais mon art ; avec un espoir passionné, je bâtissais des châteaux en Espagne ; je me représentais un avenir merveilleux et souvent, en rentrant, j'étais toute enflammée par ma propre fantaisie. En un mot, pendant ces heures, j'étais presque heureuse.

J'étais précisément dans une telle disposition quand, à dix heures, je revins de ma leçon à la maison. J'avais oublié tout, et je me rappelle que je rêvais joyeusement à quelque chose. Mais tout à coup, en montant l'escalier, je tressaillis comme sous une brûlure. La voix de Piotr Alexandrovitch, qui en ce moment descendait l'escalier, retentissait. Le sentiment désagréable qui s'empara de moi était si grand, le souvenir de la veille me frappa si vivement, que je ne pus dissimuler ma gêne. Je le saluai, mais probablement mon visage était-il très expressif, car il s'arrêta devant moi, étonné. Ayant remarqué

son mouvement, je rougis et montai rapidement. Il murmura quelque chose derrière moi et continua son chemin.

J'étais prête à pleurer de dépit et ne pouvais comprendre ce qui se passait. Toute la matinée je fus toute désorientée, ne sachant à quoi me résoudre pour en finir avec tout cela. Mille fois je me donnai la parole d'être plus sage et mille fois la crainte s'emparait de moi. Je sentais que je haïssais le mari d'Alexandra Mikhaïlovna et, en même temps, j'étais inquiète à mon sujet.

Cette fois, je devenais sérieusement malade et ne pouvais me ressaisir. J'en voulais à tout le monde. Je restai chez moi toute la matinée et n'allai même pas chez Alexandra Mikhaïlovna. Ce fut elle qui vint me trouver. Quand elle me vit, elle faillit pousser un cri. J'étais si pâle que, me regardant dans le miroir, je me fis peur. Alexandra Mikhaïlovna resta avec moi une heure entière, me soignant comme un enfant.

Mais j'étais si triste de ses attentions, ses caresses m'étaient si pénibles, je souffrais tant en la regardant, que je la priai enfin de me laisser seule. Elle s'en alla très inquiète pour moi. Enfin mon angoisse se résolut dans une crise de larmes. Vers le soir, je me sentis mieux. Je me sentais mieux parce que j'étais décidée d'aller chez Alexandra Mikhaïlovna, de me jeter à ses genoux, de lui rendre la lettre qu'elle avait perdue, de lui avouer tout, d'avouer toutes les souffrances que j'avais endurées, tous mes doutes, et de l'embrasser de tout mon amour infini pour elle, de lui dire que j'étais son enfant, son amie, que mon cœur lui était ouvert, qu'elle n'avait qu'à regarder pour voir toute l'affection ardente, inébranlable, qu'il contenait pour elle. Mon Dieu ! je savais, je sentais que j'étais la dernière personne à qui elle pût ouvrir son âme ; mais d'autant plus sûr me paraissait le salut, je comprenais, bien que vaguement, son angoisse et mon cœur était plein d'indignation à l'idée qu'elle pouvait rougir devant moi, devant mon jugement..... Voilà ce que je voulais lui dire en pleurant à ses pieds. Le sentiment de la justice s'était révolté en moi. Je ne sais pas ce que j'aurais fait; je ne me suis ressaisie qu'après, quand un hasard nous eut sauvées, elle et moi, de notre perte, en m'arrêtant dès le premier pas.

Voici ce qui arriva. J'étais déjà près de sa chambre, quand, d'une porte latérale, sortit Piotr Alexandrovitch. Il ne

m'avait pas aperçue et me dépassa. Il allait aussi chez Alexandra Mikhaïlovna. Je m'arrêtai comme étourdie. C'était le dernier des hommes que je devais rencontrer en ce moment. Je voulais m'en aller, mais la curiosité me cloua sur place. Il s'était arrêté devant la glace, réparant ses cheveux et, à mon grand étonnement, soudain, je l'entendis chantonner. Immédiatement un souvenir lointain de mon enfance me revint à la mémoire. Pour faire comprendre l'étrange impresssion que je ressentis alors, je dirai quelques mots de ce souvenir. La première année de mon séjour dans cette maison, un événement m'avait frappée profondément : ce fut seulement maintenant que ma conscience s'éclaira, parce que ce fut seulement maintenant que je compris l'origine de l'antipathie inexplicable que m'inspirait cet homme. J'ai déjà mentionné que sa présence m'était pénible. J'ai déjà dit quelle expression attristante produisaient sur moi son air soucieux et renfrogné, l'expression de son visage souvent morose, quel poids je sentais après les heures passées avec lui autour de la table à thé d'Alexandra Mikhaïlovna, et enfin quelle angoisse remplissait mon cœur quand, deux ou trois fois, j'avais été témoin des scènes bizarres, violentes dont j'ai parlé au commencement. Il m'arrivait alors de me trouver avec lui, comme maintenant, dans la même chambre, à la même heure, quand il se rendait comme moi chez Alexandra Mikhaïlovna. J'éprouvais une timidité enfantine en me rencontrant seule avec lui, aussi je me blotissais dans un coin, comme une coupable, en priant Dieu qu'il ne me remarquât point. De même que maintenant, il s'arrêtait devant la glace et je tressaillais d'un sentiment vague, qui n'avait rien d'enfantin. Il me semblait qu'il transformait son visage. Du moins je voyais clairement un sourire sur son visage avant qu'il s'approchât de la glace. Je voyais son sourire, que je ne voyais jamais à un autre moment, car (je me rappelle que cela me frappait le plus) il ne souriait jamais en présence d'Alexandra Mikhaïlovna. Tout d'un coup, à peine avait-il jeté un regard dans le miroir, que son visage se transformait complètement, le sourire disparaissait comme par enchantement et une expression d'amertume, d'un sentiment qui avait l'air de se faire jour irrésistiblement, qu'on ne pouvait cacher par n'importe quel effort, paraissait sur ses lèvres ; un pli soucieux barrait son front et rappro-

chait les sourcils ; le regard se cachait sous les lunettes ; en un mot, en un instant, comme par ordre, il devenait un tout autre homme. Je me rappelle qu'encore enfant je tremblais de la peur de comprendre ce que je voyais et depuis, cette impression pénible, désagréable ne s'effaça pas de mon cœur. Après s'être regardé une minute dans la glace, il inclinait la tête, se courbait, comme il faisait ordinairement quand il se présentait devant Alexandra Mikhaïlovna, et, sur la pointe du pied, entrait dans la chambre.

C'est ce souvenir qui venait de me frapper. Alors, comme maintenant, il se croyait seul quand il s'arrêtait devant la glace. Maintenant, comme alors, avec une impression désagréable, je me trouvais non loin de lui. Mais quand j'entendis ce chant (ce qu'on ne pouvait attendre de lui) qui me frappait d'une façon si inattendue, je demeurai clouée sur place, et, au même moment, la ressemblance me rappela une scène de mon enfance. Tous mes nerfs tressaillirent et, en réponse à cette malheureuse chanson, j'éclatai d'un tel rire que le pauvre chanteur poussa un cri, bondit à deux pas de la glace et, pâle comme un mort, comme s'il avait été pris en flagrant délit, il me regarda plein d'horreur, d'étonnement et de fureur. Son regard agit sur moi maladivement. J'y répondis par un rire nerveux, bien en face, et, sans cesser de rire, j'entrai chez Alexandra Mikhaïlovna.

Je savais qu'il était derrière la portière, qu'il hésitait à entrer, que la fureur et la crainte l'avaient cloué sur place, et avec une impatience provocante j'attendais ce qu'il allait décider. J'étais prête à parier qu'il n'entrerait pas et j'aurais gagné. Il ne vint qu'une demi-heure plus tard. Alexandra Mikhlaïovna, pendant un bon moment, me regarda très étonnée. Mais elle avait beau me demander ce que j'avais, je ne pouvais lui répondre : j'étouffais. Enfin elle comprit que j'avais une crise de nerfs et me regarda inquiète. Quand je fus un peu calmée, je pris ses mains et me mis à les baiser. C'est alors seulement que je me ressaisis.

Piotr Alexandrovitch entra.

Je le regardai furtivement. Il avait l'air comme si rien ne s'était passé entre nous, c'est-à-dire qu'il était sévère et morne comme toujours ; mais à la pâleur de son visage et au léger tremblement de ses lèvres, je compris qu'il dissimulait avec

peine son émotion. Il salua froidement Alexandra Mikhaïlovna et s'assit silencieusement à sa place. Sa main tremblait quand il prit une tasse de thé. J'attendais l'explosion et la peur me saisit. Je voulais m'en aller, mais ne me décidais pas à abandonner Alexandra Mikhaïlovna dont le visage pâlissait en regardant son mari. Elle aussi pressentait quelque chose de mauvais. Enfin ce que j'attendais avec une telle crainte arriva. Au milieu du profond silence, je levai les yeux et rencontrai les lunettes de Piotr Alexandrovitch dirigées de mon côté. C'était si inattendu que je tressaillis et faillis pousser un cri. Je baissai les yeux. Alexandra Mikhaïlovna remarqua ce mouvement.

— Qu'avez-vous ? Pourquoi avez-vous rougi ? éclata la voix grossière et rude de Piotr Alexandrovitch.

Je ne répondis rien. Mon cœur battait si fort que je ne pouvais prononcer un mot.

— Pourquoi a-t-elle rougi ? Pourquoi rougit-t-elle toujours ? demanda-t-il en s'adressant à Alexandra Mikhaïlovna et me désignant avec effronterie.

L'indignation me coupait la respiration. Je jetai un regard sur Alexandra Mikhaïlovna. Elle me comprit. Ses joues pâles s'empourprèrent.

— Annette, me dit-elle d'une voix ferme, que je n'attendais pas d'elle, va dans ta chambre, et dans un instant j'irai t'y rejoindre et nous passerons la soirée ensemble...

— Je vous demande si vous m'avez entendu ou non ? interrompit Piotr Alexandrovitch, en élevant encore la voix et comme s'il n'entendait pas ce que disait sa femme. Pourquoi rougissez-vous quand vous me rencontrez ? Répondez...

— Pourquoi la faites-vous rougir et moi aussi ? répondit Alexandra Mikhaïlovna d'une voix entrecoupée d'émotion.

Je regardai avec étonnement Alexandra Mikhaïlovna. La véhémence de son observation me fut au premier moment incompréhensible.

— C'est *moi* qui vous fais rougir ? *Moi*, répondit Piotr Alexandrovitch, qui lui aussi parut étonné, en appuyant particulièrement sur le mot *moi*. C'est à cause de *moi* que vous rougissez ? Mais est-ce que je puis *vous* faire rougir pour *moi* ? Qui de nous deux doit rougir, vous ou moi ? Qu'en pensez-vous ?

Cette phrase si claire pour moi était prononcée d'un ton si persifleur que je poussai un cri et me jetai vers Alexandra Mikhaïlovna. L'étonnement, la souffrance, le reproche, l'horreur se reflétaient sur son visage pâle comme la mort. Je regardai Piotr Alexandrovitch en joignant les mains d'un air suppliant. Il semblait s'être déjà ressaisi ; mais la fureur qui lui avait arraché cette phrase n'était pas encore passée. Cependant quand il remarqua ma supplication muette, il se troubla. Mon geste disait clairement que je savais beaucoup de choses qui étaient secrètes entre eux et que j'avais bien compris ses paroles.

— Annette, allez dans votre chambre, répéta Alexandra Mikhaïlovna d'une voix faible, mais ferme, en se levant. J'ai besoin de causer avec Piotr Alexandrovitch.

Elle paraissait calme, mais je redoutais davantage ce calme que n'importe quelle émotion. Je faillis ne pas écouter ses paroles et rester là. Je tendais toutes mes forces pour lire sur son visage ce qui se passait en ce moment dans son âme. Il me semblait qu'elle n'avait compris ni mon geste ni mon exclamation.

— Voilà ce que vous avez fait, prononça Piotr Alexandrovitch en me prenant par le bras et m'indiquant sa femme.

Mon Dieu ! je n'avais jamais vu un pareil désespoir que celui que je lisais maintenant sur ce visage. Il me prit par le bras et me poussa hors de la chambre. Je les regardai une dernière fois. Alexandra Mikhaïlovna restait debout accoudée à la cheminée, la tête serrée dans ses deux mains. Toute l'attitude de son corps décelait une souffrance intolérable. Je saisis la main de Piotr Alexandrovitch et la serrai fortement.

— Au nom de Dieu ! Au nom de Dieu, ayez pitié ! prononçai-je d'une voix entrecoupée.

— N'ayez pas peur ; n'ayez pas peur, dit-il en me regardant étrangement. Ce n'est rien, c'est une crise. Allez, allez.

Arrivée dans ma chambre, je me jetai sur le divan et cachai mon visage dans mes mains. Je restai ainsi trois mortelles heures. Enfin, n'y tenant plus, j'envoyai demander si je pouvais venir près d'Alexandra Mikhaïlovna. Ce fut Mme Léotard qui m'apporta la réponse. Piotr Alexandrovitch me faisait dire que la crise était passée, qu'il n'y avait pas de danger, mais qu'Alexandra Mikhaïlovna avait besoin de repos.

Je ne me couchai pas avant trois heures du matin. Je réfléchissais tout le temps en marchant de long en large dans ma chambre. Ma situation était plus difficile que jamais, mais je me sentais plus calme, peut-être parce que je me sentais la plus coupable. Je me mis au lit en attendant avec impatience le lendemain.

Mais le lendemain, à mon triste étonnement, je remarquai chez Alexandra Mikhaïlovna une froideur inexplicable. D'abord il me sembla que cette pure et noble créature souffrait de rester en ma compagnie après la scène de la veille avec son mari, scène dont, involontairement, j'avais été témoin. Je savais qu'elle était capable de rougir devant moi et même de me demander pardon, si la malheureuse scène d'hier avait offensé mon cœur. Mais bientôt je remarquai en elle un autre souci et un dépit qui se manifestait très gauchement. Tantôt elle me répondait froidement, sèchement, tantôt on discernait dans ses paroles un sens particulier, tantôt enfin, tout d'un coup, elle devenait avec moi très tendre comme si elle se fût reproché cette sévérité qui ne pouvait pas être dans son cœur, et ses douces paroles résonnaient comme un reproche. Enfin je lui demandai nettement si elle n'avait pas quelque chose à me dire. Ma brusque question tout d'abord la troubla un peu, mais aussitôt, levant sur moi ses grands yeux doux et me regardant avec un sourire tendre, elle me dit :

— Ce n'est rien, Niétotchka. Seulement, sais-tu, ta question a été si inattendue que cela m'a troublée un peu. C'est parce ta question a été si brusque, je t'assure. Mais écoute-moi, mon enfant, et dis-moi la vérité : As-tu sur le cœur quelque chose qui t'aurait fait te troubler si l'on t'avait interrogée aussi brusquement et à l'improviste ?

— Non, répondis-je en la regardant d'un œil clair.

— C'est bien ! Si tu savais, mon amie, comme je te suis reconnaissante pour cette belle réponse. Non que je puisse te soupçonner de quelque chose de mauvais, ça jamais ! Je ne me pardonnerais pas une pareille pensée. Mais écoute : quand je t'ai prise, tu étais une enfant, et maintenant tu as dix-sept ans. Tu vois que je suis malade, je suis moi-même comme une enfant, qu'il faut soigner encore. Je n'ai pas pu remplacer une mère, bien que je t'aime autant. Si maintenant quelque chose me tourmente ce n'est certainement pas toi qui en es

coupable, mais moi. Pardonne-moi donc cette question, et aussi pardonne-moi si, involontairement, je n'ai pas tenu toutes les promesses que j'avais faites à toi et à mon père quant je t'ai prise avec moi. Cela m'a souvent inquiétée, ma chérie.

Je l'embrassai et pleurai.

— Je vous remercie, je vous remercie pour tout ! dis-je, mais ne parlez pas ainsi. Vous avez été pour moi plus qu'une mère. Que Dieu vous bénisse pour tout ce que vous deux, vous et le prince, avez fait pour moi, pauvre abandonnée. Ma chérie, ma chérie !

— Assez, Niétotchka, assez ! Embrasse-moi, comme ça, très fort ! Vois-tu, Dieu sait pourquoi, mais il me semble que c'est pour la dernière fois que tu m'embrasses.

— Non, non ! m'écriai-je en sanglotant comme une enfant. Non, cela ne sera pas. Vous serez heureuse. Croyez-moi, nous serons heureux.

— Je te remercie de m'aimer ainsi. Maintenant près de moi il y a peu de gens qui m'aiment. Tous m'ont abandonnée.

— Qui vous a abandonnée ? Lesquels ?

— Autrefois il y avait d'autres personnes auprès de moi... Tu ne sais pas, Niétotchka... Ils m'ont tous abandonnée... Tous se sont évanouis comme des visions... Et je les ai tellement attendus... Toute ma vie je les ai attendus... Regarde, Niétotchka, tu vois quel sombre automne, bientôt il neigera, et, avec la première neige, je mourrai... Oui... Mais je ne suis pas triste... Adieu...

Son visage était pâle et maigre, ses joues étaient rouges, ses lèvres tremblaient, un feu intérieur les desséchait.

Elle s'approcha du piano, et prit quelques accords. A ce moment une corde se cassa et s'éteignit dans un son tremblant et prolongé.

— Tu entends, Niétotchka, tu entends, dit-elle tout d'un coup d'une voix inspirée, en indiquant le piano. Cette corde était trop tendue, elle n'a pu le supporter et elle s'est brisée... Tu entends comme le son s'éteint plaintivement !...

Elle parlait avec difficulté. Le mal sourd, intérieur, se reflétait sur son visage. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Eh bien, Niétotchka, assez, mon amie, assez. Amène les enfants.

Je les lui amenai. Elle avait l'air de se reposer en les regardant. Au bout d'une heure, elle les laissa partir.

— Quand je mourrai, tu ne les abandonneras pas, Annette, me dit-elle à voix basse comme si elle craignait qu'on ne nous écoutât.

— Assez, vous me tuerez !.....

Je ne trouvais rien de plus à répondre.

— Je plaisantais, dit-elle après un court silence, et en souriant elle ajouta : Et toi, tu l'as cru ? Parfois je dis Dieu sait quoi. Je suis maintenant comme une enfant ; il faut tout me pardonner...

Elle me regarda timidement comme si elle avait peur de prononcer quelque chose. Ce quelque chose, je l'attendais.

— Prends garde... Ne l'effraye pas, dit-elle enfin, les yeux baissés, une légère rougeur sur son visage, et si bas que je l'entendais à peine.

— Qui ? demandai-je étonnée.

— Mon mari... Peut-être lui raconteras-tu tout...

— Pourquoi ? Pourquoi ? répétai-je de plus en plus étonnée.

— Non, ce n'est rien, assez ; je plaisantais.....

Mon cœur se serrait de plus en plus.

— Seulement, écoute, tu les aimeras quand je serai morte, n'est-ce pas? ajouta-t-elle sérieusement et de nouveau d'un air mystérieux. Tu les aimeras comme tu aimerais tes propres enfants. Rappelle-toi que je t'ai toujours regardée comme ma fille et n'ai fait aucune différence entre toi et les miens.

— Oui, oui, répondis-je, ne sachant ce que je disais, étouffée par les larmes et l'angoisse.

Un baiser brûlant sur ma main me surprit avant que j'aie eu le temps de la retirer.

« Qu'a-t-elle ? Que pense-t-elle ? Qu'y a-t-il eu hier entre eux ? » me passa-t-il en tête.

Un instant après elle se plaignit de la fatigue.

— Je suis malade déjà depuis longtemps, seulement je ne voulais pas vous effrayer, vous deux, dit-elle. Vous deux m'aimez, n'est-ce pas ? Au revoir, Niétotchka, laisse-moi. Seulement, ce soir, ne manque pas de venir. Tu viendras ?

Je le lui promis, mais j'étais heureuse de m'en aller. Je n'en pouvais supporter davantage. La pauvre ! la pauvre ! Cette longue souffrance que je connaissais maintenant toute,

cette vie sans lumière, cet amour timide, et encore elle avait l'air d'une criminelle, elle avait peur du moindre reproche, elle s'était forgé une nouvelle douleur, et s'était déjà soumise à elle, s'y était déjà résignée !...

Le soir, au crépuscule, profitant de l'absence d'Ovroff (le nouveau venu de Moscou), j'entrai dans la bibliothèque. Là j'ouvris une armoire et commençai à chercher parmi les livres quelque chose pour lire à haute voix à Alexandra Mikaïlovna. Je voulais la distraire de ses idées noires, et choisir quelque chose de gai... Je cherchai longtemps et distraitement ; la nuit tombait, et mon angoisse grandissait. Dans mes mains se trouvait de nouveau le livre ouvert à la même page sur laquelle je voyais les traces de la lettre qui, maintenant, ne me quittait pas, de cette lettre renfermant un secret à dater de la connaissance duquel mon existence avait l'air de se briser... « Qu'adviendra-t-il de nous ? pensais-je. Le nid où j'ai été si heureuse, où j'ai eu si chaud se vide, l'esprit pur et clair qui veilla sur ma jeunesse me quitte. Que sera l'avenir? »

J'oubliais momentanément tout mon passé, qui maintenant était si cher à mon cœur, comme pour mieux prévoir l'avenir inconnu qui me menaçait... Je me rappelle cette minute comme si je la vivais de nouveau, si fortement elle se grava dans ma mémoire.

Je tenais dans mes mains la lettre et le livre ouvert ; mon visage était mouillé de larmes. Soudain, j'eus un frisson de peur : j'entendais une voix que je connaissais. Au même moment, je sentis qu'on arrachait la lettre de ma main. Je poussai un cri et me retournai. Piotr Alexandrovitch était devant moi. Il me saisit par le bras, me maintenant fortement sur place. Le bras droit tendu vers la lumière, il tâcha de lire la lettre. Je poussai un cri. Plutôt mourir que laisser cette lettre entre ses mains. A son sourire triomphant, je compris qu'il avait pu lire les premières lignes. Je perdais la tête. Je me précipitai sur lui sans savoir ce que je faisais et lui arrachai la lettre des mains. Tout cela se passa si vite que je ne comprenais pas moi-même comment la lettre se trouvait de nouveau en ma possession. Mais remarquant son intention de me la reprendre, je la cachai hâtivement dans mon corsage, et reculai de trois pas. Pendant une demi-minute nous nous regardâmes l'un l'autre en silence. Je frissonnais encore de peur. Lui, pâle, les

lèvres tremblantes, bleuies de colère, rompit le premier le silence.

— Assez, dit-il d'une voix sourde d'émotion. Vous ne voulez pas, je pense, que j'emploie la violence. Alors donnez-moi cette lettre de bonne volonté.

Ce fut seulement alors que je me ressaisis. L'offense, la honte, l'indignation contre sa brutalité m'avaient bouleversée. Des larmes brûlantes coulaient sur mes joues empourprées. Je tremblais toute d'émotion, et, pendant un certain temps, il me fut impossible de prononcer un mot.

— Avez-vous entendu? dit-il en faisant deux pas en avant.

— Laissez-moi! Laissez-moi! m'écriai-je en m'éloignant de lui. Vous avez agi bassement, vous vous êtes oublié. Laissez-moi passer!

— Comment! Qu'est-ce que cela signifie! Et vous osez encore prendre ce ton... après que vous... Donnez-moi cette lettre, vous dis-je.

Il avança encore vers moi; mais ayant jeté un regard sur moi, il vit dans mes yeux tant de résolution qu'il s'arrêta comme s'il avait réfléchi.

— Bon, dit-il enfin sèchement, comme s'il avait pris une décision. Cela viendra à son tour, mais d'abord...

Il jeta un regard circulaire.

— Vous... Qui vous a laissé entrer dans la bibliothèque? Pourquoi cette armoire est-elle ouverte? Où avez-vous pris la clef?

— Je ne répondrai pas, dis-je. Je ne puis pas parler avec vous... Laissez-moi! Laissez-moi!

J'avançai vers la porte.

— Permettez, dit-il en me prenant la main; vous ne vous en irez pas comme cela...

Sans mot dire, j'arrachai ma main et de nouveau fis un mouvement vers la porte.

— C'est bon. Mais cependant je ne puis pas vous permettre de recevoir, dans ma maison, des lettres de vos amants!

Je poussai un cri et le regardai comme une folle.

— C'est pourquoi...

— Arrêtez! m'écriai-je. Comment pouvez-vous... Comment avez-vous osé me parler ainsi?... Mon Dieu! mon Dieu!

— Quoi! Quoi! Vous menacez encore?

Je le regardai, pâle, folle de désespoir.

Cette scène entre nous était arrivée au dernier degré de haine. Je le suppliais par mon regard de ne pas continuer. J'étais prête à pardonner l'offense, pourvu qu'il s'arrêtât. Il me regardait fixement, et, visiblement, hésitait.

— Ne me poussez pas à bout! murmurai-je effrayée.

— Non, il faut en finir avec cela, dit-il enfin comme se ressaisissant. J'avoue que ce regard me fait hésiter, ajouta-t-il avec un sourire étrange, mais, malheureusement c'est clair, j'ai pu lire le commencement de la lettre, c'est une lettre d'amour... Non, vous ne me dissuaderez pas. Si j'ai pu douter un moment, cela prouve seulement qu'à toute vos belles qualités je dois ajouter la capacité de mentir merveilleusement. C'est pourquoi je répète...

A mesure qu'il parlait, la colère déformait de plus en plus son visage. Il pâlissait, ses lèvres tremblaient, de sorte que les dernières paroles, il les prononça avec beaucoup de difficulté. La nuit tombait. J'étais sans défense, seule devant un homme qui pouvait insulter une femme. Enfin tout était contre moi. Je souffrais de honte, je ne pouvais pas comprendre la colère de cet homme. Sans lui répondre, hors de moi de peur, je me jetai hors de la bibliothèque et ne m'arrêtai qu'au seuil de la chambre d'Alexandra Mikhaïlovna. A ce moment j'entendis des pas. Déjà j'allais entrer, quand tout d'un coup je m'arrêtai comme frappée de la foudre.

« Que va-t-il arriver avec elle? pensai-je. Cette lettre! Non, tout plutôt que ce dernier coup dans son cœur! »

Et je fis un pas en arrière. Mais il était trop tard. Il était près de moi.

— Allons où vous voudrez; seulement pas ici, pas ici, chuchotai-je en lui saisissant le bras. Ayez pitié d'elle! Je retournerai dans la bibliothèque, si vous le voulez...Vous la tuerez

— C'est vous qui la tuerez, répondit-il en m'écartant.

Tout mon espoir s'évanouit. Je compris qu'il voulait précisément transporter toute la scène chez Alexandra Mikhaïlovna.

— Au nom de Dieu! dis-je en le retenant de toutes mes forces.

Mais à ce moment, la portière se souleva et Alexandra Mikhaïlovna se trouva devant nous. Elle regardait étonnée, son visage était plus pâle encore que de coutume; ses jambes

portaient à peine. On voyait qu'elle avait fait de grands efforts pour venir jusqu'à nous quand elle avait entendu nos voix.

— Qu'y a-t-il ? De quoi parliez-vous ? demanda-t-elle en nous regardant avec étonnement.

Le silence dura quelques instants. Elle était pâle comme une morte. Je me jetai vers elle, l'embrassai fortement et l'entraînai dans son boudoir.

Piotr Alexandrovitch nous suivit. Je cachai mon visage sur la poitrine d'Alexandra Mikhaïlovna et l'embrassai de plus en plus fort.

— Qu'as-tu ? Qu'avez-vous ? demanda-t-elle pour la seconde fois.

— Demandez-le-lui. Hier vous l'avez défendue si chaleureusement ! dit Piotr Alexandrovitch en tombant lourdement dans un fauteuil.

J'étreignais de plus en plus fort Alexandra Mikhaïlovna.

— Mon Dieu ! Qu'y a-t-il donc ? prononça-t-elle terriblement effrayée. Vous êtes si surexcités tous les deux. Elle tremble, elle pleure... Annette, dis-moi ce qui s'est passé entre vous ?

— Non, permettez, moi d'abord... dit Piotr Alexandrovitch en s'approchant de nous. Il me prit par le bras et m'éloigna d'Alexandra Mikhaïlovna.

— Restez ici, dit-il en m'indiquant le milieu de la chambre. Je veux vous juger devant elle qui vous a tenu lieu de mère. Et vous, calmez-vous, et asseyez-vous, ajouta-t-il en aidant Alexandra Mikhaïlovna à s'asseoir dans un fauteuil. Je regrette de ne pouvoir vous délivrer de cette pénible explication, mais elle est nécessaire.

— Mon Dieu ! Que peut-il y avoir ! prononça Alexandra Mikhaïlovna affreusement angoissée et portant son regard tantôt sur moi, tantôt sur son mari.

Je me tordais les mains, pressentant le moment fatal. De lui je n'attendais plus de pitié.

— En un mot, poursuivit Piotr Alexandrovitch, je voudrais que vous fussiez juge avec moi... Toujours (c'est une de vos fantaisies), toujours vous aviez pensé, mais, je ne sais comment m'exprimer... je rougis de telles suppositions... en un mot, vous la défendiez, vous m'accusiez d'une sévérité *déplacée*, vous faisiez allusion à un *autre sentiment* qui, soi-disant,

provoquait cette sévérité, vous.... Mais je ne sais pas pourquoi je ne surmonterais pas mon embarras à l'idée de vos suppositions, pourquoi je ne parlerais pas ouvertement devant elle..... En un mot, vous...

— Oh! vous ne ferez pas cela ! Non, vous ne le direz pas!... s'écria Alexandra Mikhaïlovna toute émue, rouge de honte. Non, vous aurez pitié d'elle. C'est moi qui ai imaginé tout cela! Maintenant je n'ai plus aucun soupçon. Pardonnez-moi ! Excusez-moi ! Je suis malade, il faut me pardonner. Mais seulement ne lui dites pas... Non... Annette, dit-elle en s'avançant vers moi, Annette, va-t'en d'ici, plus vite, plus vite. Il plaisantait... C'est moi qui suis coupable de tout cela... C'est une plaisanterie déplacée...

— En un mot vous étiez jalouse d'elle, dit Piotr Alexandrovitch, jetant ses paroles sans pitié en réponse à sa supplication.

Elle poussa un cri, pâlit et s'appuya à un siège, ses jambes ne pouvant plus la soutenir.

— Que Dieu vous pardonne, prononça-t-elle enfin d'une voix faible. Pardonne-moi, Niétotchka; pardon pour lui... C'est moi qui suis coupable de tout cela..... j'étais malade et.....

— Mais c'est de la tyrannie ! C'est une honte, une lâcheté ! m'écriai-je folle de rage, comprenant enfin tout, comprenant pourquoi il avait voulu me juger devant sa femme. C'est digne de mépris, vous.....

— Annette ! s'écria Alexandra Mikhaïlovna terrifiée, en me saisissant la main.

— Comédie, comédie et rien de plus ! prononça Piotr Alexandrovitch très ému. Comédie, vous dis-je, continua-t-il en regardant fixement sa femme. Et dans cette comédie, la seule bernée, c'est vous. Croyez que nous..., prononça-t-il en suffoquant et en me désignant, croyez que nous n'aurons pas peur de pareilles explications. Croyez que nous ne sommes déjà plus si chastes... pour nous offenser, rougir et nous boucher les oreilles, quand on nous parle de choses pareilles. Excusez, je m'exprime nettement, grossièrement peut-être, mais il le faut ainsi... Etes vous sûre, madame, de la bonne conduite de cette... *demoiselle* ?

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? Vous vous oubliez, prononça Alexandra Mikhaïlovna, médusée, morte de peur.

— Je vous prie... pas de phrases, continua d'un ton méprisant Piotr Alexandrovitch. Je n'aime pas cela. La chose est simple, vulgaire, nullement compliquée. Je vous interroge sur sa conduite. Connaissez-vous...

Mais je ne le laissai pas achever. Le saisissant par le bras, je le tirai violemment de côté ; encore un moment et tout pouvait être perdu.

— Ne parlez pas de la lettre, chuchotai-je rapidement, vous la tueriez sur le coup. Elle ne peut pas me juger, parce que je sais tout... Comprenez-vous, je sais tout !

Il me regarda fixement, avec une curiosité sauvage, et se troubla. Le sang lui monta au visage.

— Je sais tout, tout, répétai-je.

Il hésitait encore. La question était au bout de ses lèvres. Je le prévins.

— Voici ce qu'il y a eu, dis-je à haute voix, très vite, en m'adressant à Alexandra Mikhaïlovna, qui nous regardait très étonnée. Je suis seule coupable. Il y a déjà quatre ans que je vous trompe. Je me suis approprié la clef de la bibliothèque et pendant quatre ans j'ai lu en cachette. Piotr Alexandrovitch m'a surprise lisant un livre qui... ne pouvait pas, ne devait pas être entre mes mains. Dans sa crainte pour moi, il a exagéré le danger à vos yeux. Mais je ne me justifie pas. Je suis coupable. La tentation était plus forte que moi et, ayant commis cette faute une fois, j'ai eu honte ensuite d'avouer mon acte. Voilà tout, presque tout ce qui s'est passé entre nous...

— Bien imaginé! chuchota près de moi Piotr Alexandrovitch.

Alexandra Mikhaïlovna m'écoutait avec une attention profonde, mais la méfiance se reflétait sur son visage. Elle regardait à tour de rôle tantôt moi, tantôt son mari. Le silence s'établit. Je respirais à peine. Elle inclina la tête sur sa poitrine et ferma les yeux, pesant évidement chacun des mots que j'avais prononcés. Enfin elle releva la tête et me regarda fixement.

— Niétotchka, mon enfant, je sais que tu ne sais pas mentir, prononça-t-elle. C'est tout ce qui s'est passé, absolument tout?

— Tout, répondis-je.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle à son mari.

— Oui, tout, dit-il avec effort, tout.

Je respirai.

— Tu me donnes ta parole, Niétotchka ?

— Oui, répondis-je sans hésiter.

Mais je ne pus m'empêcher de regarder Piotr Alexandrovitch. Il souriait en m'entendant donner ainsi ma parole. Je rougis et mon trouble n'échappa point à la pauvre Alexandra Mikhaïlovna. Une angoisse indicible se reflétait sur son visage.

— C'est bien, dit-elle tristement. Je vous crois. Je ne puis pas ne pas vous croire.

— Je pense que cet aveu suffit, prononça Piotr Alexandrovitch. Vous avez entendu ?

Alexandra Mikhaïlvona ne répondit point. La scène devenait de plus en plus pénible.

— Demain même je réviserai tous les livres, continua Piotr Alexandrovitch. Je ne sais pas ce qu'il y avait encore là-bas, mais...

— Et quels livres a-t-elle lus? demanda Alexandra Mikhaïlovna.

— Quels livres? Répondez, vous, dit-il en s'adressant à moi. Vous savez mieux *expliquer*. Expliquez, dit-il avec un sourire retenu.

J'étais confuse et ne pouvais prononcer une parole. Alexandra Mikhaïlovna rougit et baissa les yeux. Un long silence suivit. Piotr Alexandrovitch marchait à travers la chambre.

— Je ne sais ce qu'il y a eu entre vous, commença enfin Alexandra Mikhaïlovna, en prononçant craintivement chaque mot, mais si ce n'est que *cela*, continua-t-elle, si ce n'est que cela... je ne comprends pas pourquoi nous tous devons être si tristes et si désespérés. C'est moi en cela qui suis la plus coupable, moi seule, et cela me tourmente. J'ai négligé son éducation, et c'est moi qui dois répondre pour tout. Elle doit me pardonner; je m'accuse et n'ose la blâmer. Mais, de nouveau, pourquoi devons-nous désespérer? Le danger est passé. Regardez-la, dit-elle en s'animant de plus en plus et jetant un regard scrutateur sur son mari. Regardez-la. Cet acte imprudent a-t-il eu des conséquences quelconques? Est-ce que je ne la connais pas, elle, mon enfant, ma fille? Est-ce que je ne sais pas que son cœur est pur et noble, que dans cette jolie

tête, continua-t-elle en me caressant et m'attirant vers elle, l'esprit est clair et que sa conscience a peur du mensonge? Assez, mes amis, assez. Sûrement quelque chose d'autre s'est glissé entre nous et a mis sur nous son ombre hostile, mais nous en triompherons par l'amour, par l'accord. Peut-être y a-t-il entre nous trop de choses qui n'ont pas été dites, et la faute m'en est-elle imputable. C'est moi la première qui me suis cachée de vous; c'est moi qui ai eu Dieu sait quels soupçons... Mais... Si nous nous sommes expliqués un peu, vous deux devez me pardonner, parce que... parce qu'enfin il n'y a pas grand péché dans ce que j'ai soupçonné...

Après avoir dit cela, elle regarda son mari timidement, en rougissant, et, angoissée, attendit ses paroles. A mesure qu'il l'écoutait, un sourire moqueur se montrait sur ses lèvres. Il cessa de marcher et s'arrêta droit devant elle. Il semblait jouir de sa confusion.

Ce regard fixé sur elle la troubla. Il attendit un moment comme se demandant ce qui allait se passer ensuite. La gêne d'Alexandra Mikhaïlovna redoublait. Enfin il interrompit la pénible scène d'un rire long et moqueur.

— Je vous plains, pauvre femme, dit-il enfin sérieusement, en cessant de rire. Vous avez assumé une tâche au-dessus de vos forces. Qu'avez-vous voulu? Vous avez voulu me pousser, par cette réponse, m'accabler de nouveaux soupçons ou mieux de vieux soupçons que vous avez mal cachés dans vos paroles. Le sens de vos paroles dit qu'il n'y a pas à se fâcher contre elle, qu'elle est très bonne même après la lecture de livres immoraux, dont la morale, il me semble, a déjà porté quelques fruits, et qu'enfin vous-même vous portez garante pour elle, n'est-ce pas? Puis, après avoir expliqué cela, vous faites allusion à quelque chose d'autre. Il vous semble que ma méfiance et ma sévérité partent d'un autre sentiment. Hier vous avez même fait une allusion... Je vous en prie, ne m'interrompez pas, j'aime à parler nettement. Hier, vous avez fait allusion que chez certaines personnes l'amour ne peut se manifester autrement que par de la dureté, des soupçons, des persécutions. Je ne me rappelle pas bien si ce sont exactement ces termes que vous avez employés hier... je vous en prie, ne m'interrompez pas. Je connais bien votre pupille, elle peut tout entendre. Je vous répète, pour la centième fois, tout. Vous êtes trompée.

Mais je ne sais pas pourquoi il vous plaît d'insister tant pour faire de moi un homme pareil, pourquoi vous voulez m'affubler de ce vêtement grotesque. Ce n'est pas de mon âge, l'amour pour cette fille. Et enfin, croyez-moi, madame, *je connais mon devoir* et je sais ce que j'ai dit autrefois : que *le crime restera toujours le crime*, que le péché restera toujours le péché... Mais assez, assez, et que je n'entende plus parler de ces vilenies.

— Eh bien, soit, que je supporte tout cela seule, prononça-t-elle enfin en sanglotant et en m'embrassant. Que mes soupçons soient honteux! Mais toi, ma pauvre petite, pourquoi es-tu condamnée à écouter de pareilles offenses? Et je ne puis pas te défendre. Je n'ai pas le droit de parler. Mon Dieu! Non, je ne puis pas me taire, monsieur! Je ne supporterai pas cela! Votre conduite est folle.

Alexandra Mikhaïlovna pleurait.

— Assez, assez, chuchotai-je en essayant de calmer son émotion, et craignant que ce coup cruel ne lui fît perdre patience.

— Mais, femme aveugle! s'écria-t-il ; vous ne savez donc pas, vous ne voyez donc pas...

Il s'arrêta un moment.

— Allez-vous-en! dit-il en s'adressant à moi et arrachant ma main de celle d'Alexandra Mikhaïlovna. Je ne vous permettrai pas de toucher ma femme. Vous la souillez, vous l'offensez par votre présence. Moi aussi, s'écria-t-il, je dirai tout, tout. Ecoutez, continua-t-il, en s'adressant à Alexandra Mikhaïlovna. Ecoutez...

— Taisez-vous! m'écriai-je en m'avançant. Taisez-vous!

— Ecoutez...

— Taisez-vous au nom...

— Au nom de quoi, mademoiselle? m'interrompit-il vivement en me regardant dans les yeux. Au nom de quoi? Sachez donc que j'ai arraché de ses mains la lettre de son amant! Voilà ce qui se passe dans notre maison ; voilà ce qui se fait près de vous ; voilà ce que vous n'avez pas vu et n'avez pas remarqué.

Je me soutenais à peine. Alexandra Mikhaïlovna était pâle comme une morte.

— Ce n'est pas possible ! murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Je l'ai vue, cette lettre, madame, je l'ai tenue entre mes mains; j'en ai lu les premières lignes, et ne m'y suis pas trompé. La lettre était de son amant ! Elle me l'a arrachée des mains ; maintenant c'est elle qui a cette lettre. C'est clair, il n'y a pas le moindre doute, et si vous doutez encore, vous n'avez qu'à la regarder.

— Niétotchka ! s'écria Alexandra Mikhaïlovna en se jetant vers moi... Non, non ! Ne parle pas, ne parle pas ! Je ne veux pas savoir comment cela est arrivé !... Mon Dieu ! Mon Dieu !

Elle sanglotait et restait le visage dans ses mains.

— Mais non ! Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle de nouveau. Vous vous êtes trompé. J'ai... Je sais ce que cela signifie, prononça-t-elle en regardant fixement son mari..... Tu ne me tromperas pas, toi, tu ne peux pas me tromper ! Raconte-moi tout sans rien cacher. Il s'est trompé, n'est-ce pas ? Il a vu autre chose. Il est aveuglé, n'est-ce pas ? Ecoute, Annette, mon enfant, pourquoi ne pas me dire tout.....

— Répondez, répondez donc ! dit Piotr Alexandrovitch. Répondez. Ai-je vu ou non la lettre dans vos mains ?

— Oui, répondis-je, étouffant d'émotion.

— C'est une lettre de votre amant ?

— Oui.

— Votre liaison dure encore ?...

— Oui, oui, oui, dis-je, ne comprenant rien et répondant affirmativement à toutes ses questions pour mettre fin à cette torture.

— Vous avez entendu ! Eh bien, que dites-vous maintenant ? Croyez-moi, votre cœur est trop bon, trop confiant, ajouta-t-il en prenant la main de sa femme. Vous voyez maintenant qui est cette... demoiselle. Il y a longtemps que j'avais remarqué tout cela et je suis heureux de vous l'avoir enfin montrée telle qu'elle est. Il m'était pénible de la voir près de vous, dans vos bras, à notre table, enfin dans ma maison... Votre aveuglement me révoltait. Voilà pourquoi, et uniquement pourquoi, je faisais attention à elle : je la surveillais. C'est cette attention que vous avez remarquée et Dieu sait quels soupçons vous avez conçus. Mais maintenant la situation est claire, tout doute est dissipé, et demain, mademoiselle, demain

même, vous ne serez plus dans cette maison, termina-t-il en s'adressant à moi.

— Attendez ! dit Alexandra Mikhaïlovna en se levant de son siège. Je ne crois pas à toute cette histoire... Ne me regardez pas si terriblement et ne vous moquez point de moi... Annette, mon enfant, viens près de moi ; donne-moi ta main. Nous tous sommes des pécheurs, dit-elle d'une voix tremblante et regardant humblement son mari. Et qui de nous peut refuser une main secourable ?... Donne-moi ta main, Annette, ma chère enfant. Je ne suis ni plus digne, ni meilleure que toi ; tu ne peux m'offenser par ta présence, parce que moi aussi, je suis une pécheresse.....

— Madame ! s'écria Piotr Alexandrovitch étonné, madame ! Retenez-vous... n'oubliez pas...

— Je n'oublie rien. Ne m'interrompez pas et laissez-moi achever. Vous avez vu entre ses mains une lettre, vous l'avez même lue. Vous dites, et elle l'avoue, que c'est une lettre de celui qu'elle aime. Mais est-ce que cela prouve qu'elle soit criminelle ? Est-ce que cela vous permet de la traiter ainsi devant votre femme ? Oui, monsieur, est-ce que vous savez comment cela s'est passé ?

— Alors il ne me reste qu'à lui demander pardon ! C'est ce que vous voulez ? s'écria Piotr Alexandrovitch. J'ai perdu patience en vous écoutant. Pensez à ce que vous dites ! Savez-vous de quoi vous parlez ? Savez-vous *qui* vous défendez ? Je vois tout.....

— Et vous ne voyez pas le principal, parce que la colère et l'orgueil vous aveuglent. Vous ne voyez pas ce que je défends et de quoi je veux parler. Ce n'est pas le vice que je défends, mais n'avez-vous donc pas compris que peut-être cette enfant est innocente ? Oui, je ne défends pas le vice. Oui, si elle était épouse, mère, et avait oublié ses devoirs, alors je serais d'accord avec vous. Vous voyez que je ne me ménage pas. Mais si elle a reçu cette lettre sans penser à mal ? Si elle a été entraînée par un sentiment inexpérimenté et que personne n'ait été là pour la retenir ? Si c'est moi qui suis la principale coupable, parce que je n'ai pas surveillé son cœur ? Si cette lettre est la première ? Si avec vos soupçons grossiers vous avez souillé son plus cher sentiment ? Si vous avez sali son imagination par vos remarques cyniques sur cette lettre ? Si

vous n'avez pas vu cette pudeur, virginale qui brille sur son visage, et que je vois maintenant,que j'ai vue quand elle, souffrant, ne sachant que dire, répondait par l'aveu à vos questions inhumaines ?... Oui, oui, c'est inhumain,c'est cruel, je ne vous reconnais pas... Je ne vous pardonnerai jamais cela, jamais, jamais...

— Mais ayez pitié de moi ! Ayez pitié de moi ! m'écriai-je en la serrant dans mes bras. Croyez-moi, ne me repoussez-pas !...

Je tombai à genoux devant elle.

— Si enfin, continua-t-elle d'une voix entrecoupée, si enfin je n'étais pas près d'elle, et si vous l'aviez effrayée par vos paroles au point que la pauvre enfant se croie coupable; si vous aviez troublé sa conscience, son âme et le repos de son cœur?... Mon Dieu ! Vous avez voulu la chasser de la maison! Mais savez-vous envers qui on agit de la sorte ? Savez-vous que si vous la chassez, vous nous chasserez toutes deux, elle et moi? Vous m'avez entendu, monsieur...

Ses yeux brillaient, sa poitrine haletait, son excitation arrivait au paroxysme.

— Assez, madame, je vous ai entendue. Assez ! s'écria enfin Piotr Alexandrovitch. Assez ! Je sais qu'il existe des passions platoniques, je le sais pour mon malheur, madame, et si vous vous sentez coupable, si vous avez quelque faute sur la conscience, ce n'est pas à moi, madame, à vous le rappeler. Si enfin l'idée de quitter ma maison vous plaît...alors il me reste à vous dire que vous avez eu tort de ne pas mettre à exécution ce projet quand le moment était opportun de le faire, il y a de cela... Si vous l'avez oublié, je vous rappellerai combien d'années.....

Je regardai Alexandra Mikhaïlovna. Elle s'appuyait sur moi, ses yeux étaient mi-clos; encore un moment et elle allait tomber sans connaissance.

— Au nom de Dieu ! Cette fois ayez pitié d'elle ! Ne prononcez pas un mot de plus ! m'écriai-je, oubliant qu'ainsi je me trahissais.

Mais il était déjà trop tard.Un faible cri répondit à mes paroles, et la pauvre femme évanouie s'affaissa sur le sol.

— Tuée ! Vous l'avez tuée ! dis-je. Appelez les gens. Sau-

vez-la, si vous pouvez. Je vous attends dans votre cabinet. J'ai besoin de vous parler. Je vous dirai tout.

— Mais quoi, quoi ?

— Après.

La syncope et la crise durèrent deux heures. Toute la maison était en émoi. Le docteur hochait la tête. Au bout de ces deux heures, j'allai dans le cabinet de travail de Piotr Alexandrovitch. Il venait de quitter sa femme ; il marchait de long en large et se mordait les ongles jusqu'au sang. Il était pâle ; jamais je ne l'avais vu ainsi.

— Que voulez-vous me dire? fit-il d'une voix rauque.

— Voici la lettre que vous m'avez arrachée. La reconnaissez-vous ?

— Oui.

— Prenez-la.

Il prit la lettre. Je l'observais attentivement. Au bout de quelques minutes il tourna rapidement la quatrième page et lut la signature. Je vis comment le sang lui monta au visage.

— Qu'est-ce que cela ? me demanda-t-il profondément étonné.

— Il y a trois ans que j'ai trouvé cette lettre dans un livre. J'ai compris qu'elle y avait été oubliée. Je l'ai lue et j'ai tout appris. Depuis, cette lettre ne m'a pas quittée, parce que je n'avais à qui la remettre. A elle, je ne pouvais pas. A vous... Mais vous ne pouvez ignorer le contenu de cette lettre et toute cette triste histoire... Pourquoi avez-vous feint, je ne sais pas; je ne puis pas encore pénétrer votre âme obscure. Vous vouliez garder une supériorité sur elle ; mais pourquoi ? Pour triompher de l'imagination troublée d'une malade, pour lui prouver qu'elle s'était trompée, que vous étiez plus irréprochable qu'elle ? Et vous avez atteint votre but : son soupçon était l'idée fixe d'un esprit qui s'éteint ; c'était peut-être la dernière plainte d'un cœur brisé contre l'injustice d'un arrêt humain. « Quelle importance que vous l'ayez aimée! » Voilà ce qu'elle disait, ce qu'elle voulait vous prouver. Votre orgueil, votre égoïsme jaloux furent sans pitié ! Adieu. Je n'ai pas besoin d'explications. Mais prenez garde, maintenant je vous connais, ne l'oubliez pas.

J'allai dans ma chambre, me rendant à peine compte de

ce qui s'était passé. Ovroff, le secrétaire de Piotr Alexandrovitch, m'arrêta près de la porte.

— Je désirerais vous parler, dit-il en me saluant respectueusement.

Je le regardai, comprenant à peine ce qu'il me disait.

— Plus tard. Excusez-moi... Je suis souffrante, dis-je enfin en passant devant lui.

— C'est bon. A demain, dit-il, en me saluant avec un sourire ambigu.

Mais peut-être ne fut-ce chez moi qu'une impression.

Tout cela avait passé devant mes yeux comme dans un brouillard.

FIN

DOSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Aurel : *Les Saisons de la mort*, Figuière, 3,50. — Francis Carco : *Les Innocents*, La Renaissance du livre, 3 50. — Benjamin Vallotton : *On changerait plutôt le cœur de place...* Payot, 3,50. — Maurice Pottecher : *La clairière aux abeilles*, Ollendorff, 3,50. — Fortunat Strowski : *La flèche d'or*, Perrin, 3,50. — Auguste Bailly : *Histoire d'une âme*, Plon, 3,50. — Pierre Mille : *Sous leur dictée*, Calmann-Lévy, 3,50. — Paul Husson : *L'Holocauste*, Lacroix, 2 fr. — Edward Eserett Hale : *L'homme qui n'a plus de patrie*, Plon, 2 fr.

Les Saisons de la mort, par Aurel. J'aurais dû dire à ce livre : « Seigneur, je ne suis pas digne de vous voir entrer dans ma maison ! » car si c'est par excellence le roman de la Mort, ce n'est pas un roman, et si c'est un nouveau traité de philosophie, je ne suis pas assez philosophe, au bon sens du mot, pour le bien lire. Il y faudrait des mains pieuses... et je n'ai de piété sincère que pour l'art du bien dire ! Pourtant, j'ai feuilleté, autrefois, avec un respect très sincère, le livre d'entre les livres, celui que les catholiques pensent avoir été écrit par un ange : l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Voici qu'en parcourant *les Saisons de la mort*, je retrouve la même émotion, et la même admiration pour la subtile et funèbre ingénuité de cet ouvrage. Si l'on pouvait le juger avec un recul d'au moins un demi-siècle, ce serait bien, en effet, une nouvelle *Imitation* qui gagnerait encore, dans nos cœurs, d'avoir été écrite par une femme, sinon un ange ! Les temps, cependant, ne furent jamais plus propices aux examens de conscience, ni aux lamentations de toutes les misères humaines ; mais cette misère qui pleure est de la plus haute essence, on peut la déclarer surhumaine, peut-être inaccessible à toutes les compréhensions... du *pauvre monde*. Il faut être bien riche pour disposer ainsi de toute sa misérable humanité, il faut posséder le fond suprême : l'abandon de toute liberté d'esprit, hormis l'essence même de la vie spirituelle : « Redresser par l'amour l'être aimé mort, le redresser dans son ardeur pour le garder, c'est le créer à nouveau. » J'aurai l'ironie d'ajouter que Dieu créant la vie devient pâle devant celui qui sort de la mort un être, idéal ou spécial, qu'il refait intellectuellement *à son image*. « Et je dessine le brasier de mon cœur d'où s'évade ton âme pour qu'après moi, d'autres, en m'y cherchant, te trouvent. » Moi, je n'ai pas à y chercher l'héroïne, parce que j'ai la volontaire indifférence du sujet, non que je ne croie pas à sa réalité, mais parce que seule sa réalisation, mettons sa réincarnation, doit me

toucher. Ce qu'a voulu Aurel,ce n'est pas donner la conscience d'une présence qui a eu un nom sur la terre, c'est, je pense, déterminer la présence réelle de la Mort et par conséquent sa véritable divinité. Au seul point de vue de la philosophie du livre, il est noble de nous délivrer une fois pour toutes du fatras des fables destinées à nous leurrer sur le néant des situations romanesques. Une histoire ? Non ! Des mémoires, un journal, des réflexions au cours d'un deuil?? pas davantage.Il s'agit du goût passionné pour le remords de ne pas avoir assez aimé, ce qui impliquerait peut-être une survie d'une personnalité attirant l'autre, celle qui demeure en bas. Il ne faut pas s'y tromper : le livre d'Aurel est dur pour les femmes qui ne peuvent se créer, le temps d'une seule lecture, une vie intérieure, c'est-à-dire s'échapper complètement du monde. « Jésus, flagellé, n'avait du moins pas perdu son enfant! » C'est mettre la maternité à une place plus haute que celle de n'importe quelle douleur et c'est pour cela que la mère d'Aurel devient toutes les mères, une mère française et, si j'osais effleurer un sentiment qui demeure *la relique* de l'auteur, je croirais qu'en pleurant de joie sur la mère qu'elle ressuscite en elle, loin de toutes les contingences, Aurel a, sans le tenter, ressuscité la France dont le sort nous déchire de tourments multiples sans que nous doutions une minute de son triomphe définitif sur les ténèbres qui ont l'air de l'environner. Aurel s'accuse d'être, de quatre sœurs, la moins aimée, parce qu'elle n'a pas su aimer la mère comme il fallait. Elle offre l'immortalité en échange. Est-ce trop ou trop peu ?

N'y a-t-il pas sur les champs de bataille des fils qui, en ce moment même, se désolent de n'avoir pas su vivre à l'ombre de la paix comme il fallait et qui donnent leur sang et leur remords,sinon leur mort, à la chère Maman qui faillit mourir de leur incompréhension filiale ?

Dans une œuvre de l'envergure de celle-ci, tout se tient, se déchaîne et s'enchaîne. A certain sommet il n'y a plus que les nuages ou la foudre qui puissent entourer un être ! Les *Saisons de la mort* sont, malgré leur deuil, des tableaux clairs. Le style en est parfaitement pur. « Laissez-la s'expliquer ! » me suis-je écriée en un jour de tumulte au sujet de ce que l'auteur avait à dire. C'est fait. Et c'est redoutable, car nous ne comprenons bien à présent que notre infériorité ! Allons, un bon mouvement : moi, pas plus que d'autres, je ne suis vraiment capable de tout comprendre. J'ai une infirmité. J'ai le mal du siècle, de tous les siècles, j'ai ce qu'il est convenu d'appeler *de l'esprit*. J'avoue tout simplement qu'une femme d'esprit, c'est un visage bien habillé. Mais moi, j'ai au moins le courage de ne pas faire de grimaces devant un cœur tout nu !...

Les Innocents, par Francis Carco. « Si les tristes personnages de ce livre méritent la pitié, nous ne devons pas les laisser en

dehors des lois.Nous pouvons les plaindre. A d'autres échoit le haut devoir de les juger. » Ceci est l'épigraphe de ce livre effroyablement curieux, d'un art vraiment extraordinaire, écrit comme avec un bistouri. Je ne m'emballe pas sur les sujets, je l'ai déjà dit, mais sur la manière dont on les traite. Ici, laissons toute espérance, car nous entrons dans un cercle vicieux qui a pour particularité infernale de n'être pas complet. La censure a enlevé justement ce qui pourrait aider le lecteur à reconstituer une psychologie de l'individu, tiré d'après l'effort qu'il fait pour se soustraire à ses tares. Il nous manque seulement la partie du roman qui se passe aux armées. Pourquoi ? Ça, je n'en sais rien et la censure non plus problablement, puisqu'elle a laissé des lignes autrement dangereuses pour les froussards. De quoi s'agit-il ? J'aurai le courage de vous le dire. Ce Milord est un vagabond spécial qui fuit l'amour très normal qu'il ressent pour une petite prostituée, Mademoiselle Savonnette, amour d'ailleurs capable d'anoblir (*la savonnette* à vilains !) ce singulier garçon, impulsif, animal, se débattant pris au piège d'un rêve relativement honnête. Il part pour Paris (Panam !) Là, l'orgueil des mâles de son espèce, c'est, paraît-il, d'être chef de bande et faire du beau travail. L'homme a de l'appétit pour le métier de boucher, ce n'est pas un mystère,même pour les meilleurs ! (La guerre aussi est un métier de boucher, le tout est de le faire consciencieusement). Il trouve sa bande, mais le plus fort en est loin. Les autres fument, jouent, plient le dos sous l'averse des nouvelles trop militaires, qui donnent à ceux qui lisent *le communiqué* jusqu'à une façon de discipline. Ils sont tout petits, les... *innocents*, devant le grand crime, l'instinct carnassier enfin démuselé chez plusieurs peuples. Que faire ? On est désorienté. Les bons coups à donner sont plus rares que ceux à recevoir. Et puis, quel luxe de flânerie peut-on faire rendre à cette misère infinie qui menace une ville habituée à offrir de la joie même dans l'air qu'on y respire ? C'est alors que le Milord, toujours pensant à son amie, dont il aurait pu cependant tirer de jolis revenus, rencontre une peste de femme de lettres, une femme hybride, moitié garçon, moitié journaliste, aux cheveux courts,qui le fait poser (dans tout le sens du mot). Le Milord n'est certes pas un modèle... sous aucun rapport, mais il vaut mieux certainement que son peintre qui a l'air de le pousser au... noir, pour le seul plaisir de lui voir courir sa chance et accomplir des œuvres de ténèbres. L'auteur me permettra de lui dire qu'un Milord ayant *estourbi* d'abord cette créature, ne sachant éveiller en lui qu'une demi-conscience, c'est-à-dire l'ennui de chercher à comprendre des choses fort inutiles, qu'un Milord tout de suite assassin aurait semblé plus logique. Pendant ce temps-là, de... vague à l'âme, Mlle Savonnette, surveillée par son frère,l'apprenti souteneur, l'apprenti assassin, se donne à beaucoup de soldats et se

efuse à une sorte d'espion boche... L'honneur se niche où il peut!... lors, au moment où nous pensons voir se dégager la véritable ature de... l'anti-nature, nous trouvons une série de pages blanches ui ne sont pas là pour *l'innocence* du livre, car nous ne savons lus où retrouver les rudiments de la naissante conscience du héros. st-il vraiment le héros ? Commit-il des crimes à l'avant après avoir té la terreur de l'arrière ? Mystère ! La censure a tout coupé, sauf es scènes un peu vives du retour de Milord dans les bras ouverts de avonnette. (Il ne faut faire aux enfants nulle peine). Et elle a fermé es yeux aux bons endroits... telle une proxénète. C'est agaçant et est surtout déloyal. La fin du roman tombant dans une tuerie fabu- euse, Savonnette étranglant la femme jokey (celle qui montait en aute école), puis le Milord révolvérisant son amie Savonnette, pour e faire justice ensuite, tout cela ne peut s'expliquer que par le déclan- hement cérébral produit sur le... héros par la guerre ou une rup- ure d'équilibre entre lui et sa nouvelle conception de l'amour. Il y tant de façons innocentes d'être coupable !

Maintenant le style du livre : le bistouri ! Il faut imaginer une lanche de dissection, le jour crû, les manches de toile blanche du hirurgien et ses gants de caoutchouc ! Pas de métaphore, pas de ableau amené, pas de phrases inutiles et surtout aucune conclusion ittéraire tirée des situations, conclusions puériles en général, puis- u'elles diffèrent selon le tempérament de chaque lecteur. Cela brille néanmoins comme une lame ou un reflet d'eau pure. L'argot em- loyé y paraît une langue à la fois barbare et sonnant juste. On n'y laisante guère et cela donne des effets de raccourci très surpre- ant. Je ne chicanerai pas sur certains détails scabreux absolument épouillés d'artifice,.. sinon d'art, mais je me permettrai pourtant e reprocher à Francis Carco son titre : *les Innocents*. On ne con- aît point encore assez... l'auteur pour se méfier et c'est inquiétant cause... des autres. Il y a des... Milord en herbe que ça peut scan- aliser. En terminant ma lecture, je remercie pour la dédicace. Les esponsabilités ne me font jamais peur, quand elles sont aussi littéraires que celle-là.

On changerait plutôt le cœur de place, par B. Valotton. Une étude très serrée, très fine, de l'âme alsacienne sous e poids de l'annexion. Le professeur suisse, *neutre* par conséquent, ui enseigne le français et l'histoire aux jeunes gens de l'avant-guerre, découvre peu à peu la révolte couvant sous une apparente ésignation. La terre parfume les cœurs de ses arômes puissants t la forêt berce les imaginations de son bourdonnement mysté- ieux, tandis que l'usine travaille pour user l'angoisse par ses gestes écaniques. De temps à autre flotte un drapeau, brille une larme, uis l'alsacien verrouille sa porte pour mieux se rappeler ses

morts. Le temps venu enfin de la revanche, les enfants de l'Alsace offrent leur poitrine et se rappellent leurs leçons de l'histoire de France. Mais, en France, dans ce Paris sceptique, savait on se souvenir des leçons données par l'agonie de l'Alsace? Y pensait-on toujours sans en parler jamais? De part et d'autre le cœur n'a pas changé de place, seulement il a été obligé de battre moins fort... Qui nous rendra ceux qui ne battent plus du tout à cause des oublis ou des syncopes momentanées!

La Clairière aux abeilles, par Maurice Pottecher. Roman tiré d'une comédie « bucolique, œuvre légère », affirme modestement l'auteur qui cherche des excuses à un livre très joli de couleur et de langage, sorte de halte dans un endroit plein des chants de la nature et bien loin des scènes du carnage actuel. Il faut de ces volumes comme il faut des parfums pour oublier l'atroce odeur du sang. Sylvine transcrit ses émois d'amour ou d'admiration en des vers légers qui sont des ramages d'oiseaux. Le bel inconnu sera le roi qui épousera cette bergère, noble d'ailleurs, car toutes les bergères sont des reines de conte de fées. Il y a une histoire d'espionnage, mais rien de cette guerre-ci et tout fini par la chanson du mariage, un double cri de bonheur. Il faut aimer les poètes... qui aiment la paix.

La Flèche d'or, par Fortunat Strowski. Il paraît que du temps des Baltes (boches anciens), il y avait déjà certains procédés de terreur bien modernes. On faisait de l'intimidation en plantant une flèche dans la porte, comme aujourd'hui on marque à la craie le dos des otages. Mais le chevalier (celui-là-même qu'on nous reproche d'avoir inventé) veillait au bon ordre et à la morale des lois de la guerre. On tue le premier kolosse et on délivre le royaume de cette horde qui, sans chef, n'est plus capable d'initiative. Ainsi soit-il... de nos jours!

Histoire d'une âme, par Auguste Bailly. Jeune pacifiste épris d'une belle Germaine assez innocente pour ne désirer tuer personne. Le père et le grand frère combattent, pendant que ce cadet, un cardiaque, se morfond entre son amour souffrant et sa patrie blessée. L'amour pour la patrie l'emporte, aussi un retour à la religion de ceux que la terre désespère, puis le soldat catholique part pour le ciel enveloppé dans les plis du drapeau.

Sous leur dictée, par Pierre Mille. L'auteur, celui qui écrivit ce chef-d'œuvre: *la bataille d'Actium*, veut s'excuser d'être à l'arrière; mais il faut des héros de la plume pour écrire sous la dictée des autres. Pierre Mille, qui peignit *Barnavaux* sous toutes ses faces, qui sut placer comme il fallait le mystère des contrées inconnues dans le cœur de certains types exotiques, nous semble tout indiqué, au contraire, pour graver les scènes curieuses ou poignantes de l'époque actuelle.

i les gens dont il se fait le porte-parole (comme on serait porte-
nion) cessent de vaincre, il cessera peut-être d'écrire ! Braves gens,
y a tant de façons de vaincre que vous n'épuiserez pas sa veine,
spérons-le pour vous et pour nous.

L'holocauste, par Paul Husson. Librement consenti, le sacri
ce n'en demeure pas moins effarant. « Où se trouve une oasis pour
otre cœur ? » Peut-être justement dans les poèmes qu'il peut en
oncevoir.

L'Homme qui n'a plus de patrie, par Edward Everet Hale.
'est l'histoire vraiment tragique d'un Américain condamné à errer
ur mer sans jamais entendre parler de ces grands Etats-Unis dont
a osé se moquer. Comme il lui aurait été plus doux d'être pendu !

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio. — G.-K.Chesterton : *Les Crimes de l'Angleterre*. Introduc-
on de Charles Saroléa. Traduction de Charles Grolleau, Georges Crès, 3 fr. 50.

La Maison de Clio. — Eh ! bien ?

— Eh ! bien, il est très intéressant, votre Chesterton, il est plein
'esprit, il est charmant ; il donne à l'humour anglais une légèreté
u'il n'avait pas avant, du moins chez les écrivains en prose et dans
e genre « Essays ».

L'ami Pierre Séveral s'est quelque peu occupé de littérature his-
orique anglaise. Plus exactement, il en a longtemps fréquenté une
ertaine région, très célèbre, quoique beaucoup moins connue qu'on
e croit, fort âpre, et dont les Anglais, aujourd'hui, semblent éviter
e chemin, qu'ils furent longtemps à apprendre.

Séveral, quant à lui, fortifia, dans cette longue fréquentation,
ertaines tendances innées de son caractère et de son esprit. C'est
même, en partie, ce qui fait qu'aujourd'hui il considère les immenses
vénements qui désolent la Terre avec une objectivité qui lui valut
es critiques, les unes loyales, auxquelles il a répondu, les autres
nalveillantes, ou arrogantes, ou étourdies, qu'il néglige. Patriote
omme Français, et même en sympathie ancienne et renouvelée avec
es milieux de patriotisme nationaliste, comme historien il n'aper-
oit pas le moyen de voir les choses autrement qu'en citoyen du
nonde. On ne peut exiger de nul qu'il s'abêtisse. Ensuite, l'universa-
ité du point de vue est une condition de son exactitude, de son utilité
ien entendue. « En des jours comme ceux-ci, me disait-il, tout,
artout, a une valeur *absolue*. Ce pauvre genre humain paye d'assez
e peines une telle valeur. Arrière donc, quiconque voudrait limiter
e point de vue, le rabaisser, le fausser. Il y a dans les choses, fût-
e dans celles que nous pouvons haïr, beaucoup moins d'à-peu près,

de mensonge et d'indignité que ne le supposent la fatuité et l'infériorité mentale du vulgaire. » Mon vieil ami a le sentiment irrépressible, — lourde charge, qui sait ? mais inévitable pour un esprit fait comme le sien, — que la Force est, *partout*, la substance dernière irréductible, incoercible, de l'être. « En des jours où il n'y a plus qu'elle, tout est infiniment substantiel, sincère. » Et encore : « Vous nous rebattez les oreilles de votre « Droit ! » C'est seulement votre façon de dire la Force. »

Quant à la Littérature historique anglaise, du haut de cette âpre région dont j'ai parlé, il n'avait point négligé, autant que possible, d'en prendre, alentour et au delà, certains aperçus. Puis survinrent d'autres études. Mais, d'après sa propre invite, je n'en continuai pas moins à lui mettre sous les yeux quelques livres plus ou moins notables parus de l'autre côté du Détroit. C'est ainsi que la respectabilité libéraliste de John Morley, — Honest John, — le fit crisser. M. K. G. Chesterton, lui, eut un meilleur succès.

— « Une première remarque à faire, me dit-il, remarque peut-être assez simpliste et même superficielle, est que M. Chesterton est catholique, médiéval, et qu'il conserve le plus attendri souvenir historique de la monarchie Stuart. De là, sans doute, si l'on veut, lui vint, en partie, l'idée de dire son avis sur **les Crimes de l'Angleterre**, mettons de l'Angleterre calviniste. Il y a eu, dans cette Angleterre-là, non seulement les Puritains, la Maison de Nassau, mais encore le Hanovre, et, plus que le Hanovre, l'Allemagne, l'influence allemande. Les « crimes » de l'Angleterre sont, à vrai dire, les crimes de l'Allemagne, les « crimes » accomplis par l'Allemagne en Angleterre et par le moyen de l'Angleterre, *Gesta Diaboli per Britannos*.

— M. Chesterton en aura, dans ces Essais, écrit l'histoire complète. C'est d'un beau courage.

— Assurément. S'il faut le dire, il se peut que l'Angleterre, à l'heure actuelle, ne déteste pas tellement qu'on lui parle de ces crimes-là. Tout ce qui pourrait se dire, en France, de désobligeant sur l'influence allemande en France même aux époques antérieures à 1870, serait en général bienvenu. De même, désormais, en Angleterre. Sur un tel sujet, on sait ce que parler veut dire. Cela communique même au titre de M. Chesterton un certain tour humoristique.

— Oh ! humoristique... humoristique...

— Il est difficile de connaître l'exacte nuance d'un livre nouveau de langue étrangère, à moins de lire ce livre dans le pays où il vient d'être écrit, et de posséder, dans ce pays, d'assez belles relations pour se renseigner quant à l'effet exactement produit. On ne peut qu'être respectueux envers l'accent de ce livre, de ce livre digne et

tout cas de considération. Ah ! sans doute, ce fut une rude histoire, je vous l'accorde. Pauvre Angleterre de 1914 ! Pauvre Angleterre « réveillée » !

Bonjour, Madame, avez-vous bien dormi ?

« Très mal ! » avoue-t-elle avec G.-K. Chesterton, qui ne veut pas qu'elle retombe dans son cauchemar, ou son (agissant) somnambulisme germanique.

— Il ne veut pas. Vous souvenez-vous de ce passage : « La seule supériorité morale que je réclame est celle de ne pas défendre l'indéfendable (les « crimes » de l'Angleterre)... Nous pouvons confesser que nos crimes ont été comme des montagnes et toutefois n'être pas effrayés de la présente comparaison. Il peut y avoir, aux yeux de quelques-uns, un risque à insister en cette heure sombre sur nos fautes dans le passé : je crois profondément que le risque est tout entier dans le procédé opposé. Je crois que le danger le plus mortel pour nos armes, aujourd'hui, réside dans quelque bouffée de cet éloge de soi, quelque fumet de cette couardise morale, quelque teinte de cette impénitence insolente et finale, qui peut faire sentir à un Boer, à un Ecossais ou à un Gallois, à un Irlandais ou à un Indien, qu'il ne fait qu'aplanir le chemin d'une seconde Prusse... » C'est très noble.

— Très noble. Certainement, on ne peut s'empêcher d'aimer Chesterton en le lisant. C'est un libéral *vraiment* généreux et intelligent, chose infiniment rare; et puisqu'il est vraiment généreux et intelligent, ce libéral, je regretterai d'autant plus qu'il ait, non pas avarement mais négligemment, tenu noyées dans l'ombre quelques-unes des facettes de son esprit, en sorte qu'un écrivain comme Carlyle n'a pas pu impressionner ces facettes complémentaires, et a dû se contenter d'un jugement, très brillant, certes, mais sommaire, fort sommaire.

— ...

— Mais cela me paraît tenir aux urgentes préoccupations historiques de ce livre. Il ne s'agit point de questions de pure moralité intellectuelle, où Chesterton, me paraît-il, n'avait point de temps à dépenser. C'est ce qui fait que son Cobbett me semble, par contre, un peu tout d'une pièce, un peu flatté, — pour nous amener à goûter que le torysme qui persécuta l'ex-partisan de Pitt devenu démocrate fût chose allemande.

— Cobbett n'est pas antipathique.

— Eh ! non : un homme à la Burns; le Burns, plus solide mais non moins primesautier que l'autre, du journalisme anglais. On me dit qu'il devint l'ennemi de Pitt, parce que celui-ci n'avait pas voulu se rencontrer à table avec lui... Mais, pour Chesterton, évidemment, Cobbett voyait, depuis pas mal de temps déjà, ce que c'était que Pitt

et le torysme. Chesterton a impliqué le germanisme dans l'affaire.

— Il y a de sérieuses données, ici, et dans d'autres cas. Je ne vous rappellerai pas les pages sur « l'Arrivée des Janissaires »...

— Les Janissaires allemands des sultans hanovriens...

— Ni les pages sur la question irlandaise, et la répression où périt la noble Robert Emmet. Ceci, loin dans le temps, suranné, est encore pourtant, — avez-vous remarqué l'éloquence de Chesterton faisant sentir la chose? — tout actuel dans la conscience anglaise. Et cela rend actuel aussi, dans cette conscience, un autre fait historique lié chronologiquement et surtout moralement à la question d'Irlande: la lutte de l'Angleterre contre la Révolution française.

— Chesterton et vous, mon Anastase, êtes les plus honnêtes gens et les plus adorables et chers garçons du monde, et moi, qui m'en pressens le plus innocent, je me sens bien en votre compagnie. Chesterton définit, comme Boutroux, la Révolution « une antiquité soudaine », et Boutroux tenait certainement sa trouvaille du vieil Hugo, qui met ces mots, ou à peu près, dans la bouche de Marius : « Les hommes de la Révolution sont tellement grands qu'à si courte distance ils font l'effet d'une mémoire antique. » Sur quoi, le père Gillenormand, qui ne manque pas d'esprit, répond à l'Eliacin du Jacobinisme : « Moire antique! Merci, Marius : tu me donnes une idée, dont j'avais besoin, d'un cadeau pour ta femme. » Oh! certainement, des « données sérieuses », Chesterton n'en manque point, d'ailleurs : la commune lutte de l'Angleterre et de la Prusse... et de l'Autriche...

— ... L'abstention de l'Angleterre dans l'affaire des Duchés danois...

— ... Les molles conceptions en ce qui concerne l'Allemagne contemporaine. Etc. Autant de « crimes ». Tout le livre est plein de faits, de « crimes », qu'on cueille parmi les méandres de la savante pensée de Chesterton comme des fleurons dans les entrelacs d'une arabesque. Mais enfin, n'y a-t-il pas eu une histoire spécifiquement anglaise aussi? La susceptibilité séculaire et anti-novatrice touchant Anvers, touchant la Belgique, ceci me paraît bien anglais...: l'impérialisme maritime, en liaison avec le vieil impérialisme continental, jadis; avec le conservatisme européen (qu'on appelle aussi libéralisme) aujourd'hui... Vos yeux, Anastase-le-Bibliothécaire, vos yeux se tournent, nostalgiques et nerveux, de ci, de là; je sais : l'heure du service... Un mot, donc, et une conclusion avant de vous dire au revoir. Le mot est celui-ci : le Passé est le Passé. Et voici la conclusion : Il serait d'une commodité un peu artificielle de couper son Histoire en deux pour n'en prendre que ce qui nous adonise. Cela n'impressionnerait pas l'opinion de quelques libres esprits d'ici; et je crois que l'Angleterre ne s'y sent pas plus portée que l'auteur de ces Essais. Seulement, M.G.-K. Chesterton,

esprit généreux, Anglais clairvoyant, a voulu tirer de ce Passé quelques conseils pour son pays sur le fatal chemin de la puissance. Nul plus que moi ne l'en applaudira.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Paul Descamps : *La formation sociale du Prussien moderne*, A. Colin, 3 fr. 50 — Daniel Bellet : *Le Commerce allemand, apparences et réalités*, Plon, 3 fr. 50 — Gustave Lhopiteau : *La question des loyers au point de vue démocratique*, Alcan 2 fr. — Memento.

Le livre de M. Paul Descamps, **La Formation sociale du Prussien moderne**, est tout à fait d'actualité, et l'intérêt du sujet, ainsi que la compétence particulière de l'auteur qui a déjà donné un livre analogue sur *la Formation sociale de l'Anglais moderne*, méritent qu'on en parle avec quelques développements.

Cette formation sociale du Prussien est avant tout militaire, comme on s'en doute. Les classes en Prusse se hiérarchisent suivant la façon dont elles ont passé par la schlague, et cette hiérarchie est très marquée et très dure. En bas, le peuple des ouvriers et des paysans fait intégralement son temps de service et couche à la caserne. Au milieu, la bourgeoisie a le privilège du volontariat d'un an qui le dispense de coucher à la chambrée. En haut la noblesse fournit le corps des officiers. Entre le *Volk* et le *Mittelstand*, le fossé reste infranchissable ; la jeune fille même de petite bourgeoisie n'épousera pas un soldat qui « couche à la caserne ». Entre la bourgeoisie et la noblesse, la frontière flotte, il n'y a que les régiments de la garde pour lesquels la particule et le blason sont de rigueur ; dans les autres unités, de simples bourgeois peuvent pénétrer, à condition qu'ils aient des moyens d'existence assurés et qu'ils soient acceptés par le corps des officiers du régiment. Les sous-officiers ne deviennent jamais officiers, et parmi eux les sous-officiers de l'active, qui sont tous d'anciens simples soldats, sont moins élevés dans la hiérarchie sociale que les sous-officiers de réserve qui sont d'anciens volontaires d'un an. Tout ceci est très net, très logique et doit plaire à ceux qui aiment les cloisons étanches et les casiers superposés.

La hiérarchie des fonctionnaires se calque sur celle des militaires. Les petits fonctionnaires (douaniers, facteurs, cheminots, sergents de ville) sont d'anciens sous officiers. Les moyens fonctionnaires (receveurs, géomètres, comptables, commis, etc. à traitements de 3 à 6000 marks) sont d'anciens volontaires d'un an. Les hauts fonctionnaires (juges, administrateurs, inspecteurs, etc.) sont de plus, en principe, officiers de réserve.

Enfin la hiérarchie sociale se modèle sur les précédentes ; le titre officiel compte plus que la profession, et oublier de le donner dans

la conversation serait un manque de savoir-vivre quand on parle à un Allemand, et une vraie grossièreté quand on s'adresse à sa femme; un directeur de banque, un grand usinier, un professeur est avant tout soit un officier de réserve, soit un conseiller intime du gouvernement, et sa femme sera Madame la Commandante ou Madame la Conseillère.

Tout alors s'ordonne d'après cette hiérarchie, à commencer par l'instruction publique ; il y a des écoles spéciales pour le peuple, tout à fait en bas des écoles d'assistés (*Hilfsschulen*), puis les écoles populaires (*Volksschulen*), auxquelles font suite les cours d'adultes, les écoles professionnelles pour métiers manuels ou petits commerces; et il y a des écoles spéciales pour la petite bourgeoisie qui préparent à l'examen du volontariat et aux écoles techniques d'industrie. La haute bourgeoisie et la noblesse vont au gymnase, qui correspond à notre lycée, et de là à l'Université, sans s'y confondre d'ailleurs, les étudiants nobles ou très riches s'affiliant à des *Corps* et les autres se groupant en *Burschenschaften*.

On voit par cette simple esquisse, dont il faut être reconnaissant à M. Descamps et à « l'Ecole de la Science sociale » dont il se réclame, combien cette société prusienne s'éloigne de la nôtre. Peut-on espérer qu'elle s'en rapproche, une fois brisée l'armature militariste et autoritaire des Junkers ? C'est le secret de l'avenir. Il est peu probable que la Prusse du Rhin et de la Westphalie ressemble en tout à la Prusse du Brandebourg et de la Silésie, et peut-être celle-ci n'est-elle pas la même que celle de Dantzig et de Kœnigsberg. Peut-être la première évoluera-t-elle vers la formation sociale française et la troisième vers la formation sociale polonaise. Mais qui sait, au surplus, si la seconde gardera son cachet de caporalisme à la Hohenzollern?

§

Pour bien connaître l'Allemagne, il sera bon de compléter ce que dit M. Descamps des industries textiles, chimiques et autres, par ce que dit M. Daniel Bellet des exploitations commerciales, dans son livre si sérieusement documenté, **Le Commerce allemand : apparences et réalités.**

Cet ouvrage du savant professeur d'économie politique a d'abord, comme son titre le fait pressentir, le mérite de ramener les choses à la réalité. Le commerce allemand s'était sans doute enflé depuis quelques années dans de fortes proportions, plus fortes notamment que les nôtres, mais pourtant sans rien de « colossal » ni d'humiliant pour nous. Sa supériorité absolue en milliards venait de la masse numérique de la population allemande ; réduit au pourcentage par tête d'habitant, ce commerce à la veille de la guerre était de 400 fr. quand le nôtre était de 480 fr. Parallèlement le commerce anglais était de 780 fr., et, chiffres qui surprendront peut-être, celui de Bel-

gique de 1.200 et celui de Hollande de 2.000 fr. Ces comparaisons ne permettent pas de mettre l'Allemagne commerciale au-dessus des nations voisines, comme on l'a fait trop souvent.

Ceci ne diminue d'ailleurs pas le mérite des commerçants allemands, et pour tout ce qui concerne le côté technique du métier nous aurions force leçons à prendre d'eux : des producteurs sérieux ingénieux, laborieux, à l'affut de toutes les inventions scientifiques pour perfectionner leurs produits et réduire leurs prix de vente, n'hésitant pas à renouveler leur outillage dès qu'il commençait à dater, payant largement leurs ingénieurs comme leurs ouvriers, habiles à tirer parti des déchets et des sous-produits, à produire en série pour diminuer le prix de revient, à suivre tous les goûts de leur clientèle (jusqu'à fabriquer pour nous, on le sait, des pots de moutarde en cochons coiffés du casque à pointe); des commerçants non moins habiles, ne regardant pas à la dépense pour les catalogues, les échantillons, la réclame, soignant les emballages, répondant à toutes les demandes même insignifiantes, ouvrant des crédits prolongés, envoyant des représentants souples et tenaces et parlant à merveille la langue du pays, capables de réparer sur place la machine ou l'instrument vendu ; des banquiers favorisant le commerce en permettant de vastes crédits à l'exportation ; des consuls soutenant leurs nationaux ; bref, un ensemble de conditions méthodiquement organisées pour développer le commerce extérieur allemand, et qui étaient arrivées, en effet, à implanter les firmes germaniques dans des pays comme l'Equateur ou la Bolivie ou la Chine, où il semble qu'elles n'eussent jamais dû pénétrer sérieusement.

Le livre de M. Daniel Bellet permet aussi de mettre au point ce qu'on entend dire souvent des avantages du protectionnisme. En réalité, l'Allemagne n'a pas à se louer de ce régime. Pendant une dizaine d'années après la guerre de 1870 elle est restée libre-échangiste, et c'est pendant cette période qu'elle a jeté les fondements de sa prospérité économique en surmontant une crise pénible. Ensuite pendant une autre dizaine d'années 1879-1881 elle s'est ralliée au protectionnisme pur, ce qui a amené un resserrement général. Troisième période décennale (1891-1902) elle a relâché son armature de tarifs en concluant des traités de commerce, ce qui, a déclanché son grand essor producteur. Enfin à partir de 1902 elle est revenue à un protectionisme spécial, de caractère agressif, qui, en maintenant des prix très hauts à l'intérieur, lui permettait d'écouler à très bon compte ses produits au dehors et d'envahir ainsi économiquement les pays étrangers; et ce protectionnisme-là ne poussait pas au simple resserrement comme l'ordinaire, le nôtre, mais il poussait, au contraire, à l'extension indéfinie, artificielle, violemment accélérée, au bout de laquelle il y avait le choix entre la banqueroute et la guerre. L'Al-

lemagne a préféré celle-ci, mais elle aura celle-là par dessus le marché. Ce qui prouve que ce protectionnisme nouveau est plus dangereux encore que l'ancien, et que le vrai régime du commerce international, le seul qui soit loyal, honnête et sans danger, est le libre-échange, soit absolu, soit conventionnel.

§

En ce temps où l'héroïsme est universel, il semble paradoxal de signaler le courage de ceux qui, comme M. le sénateur Gustave Lhopiteau dans son livre **La Question des loyers au point de vue démocratique** défendent le bon sens et le bon droit, mais ce genre de courage est rare dans les milieux politiques ! J'ai assez souvent et assez sincèrement loué nos gouvernants depuis le commencement de la guerre pour les condamner quand ils le méritent ; or rien n'a été plus déplorable que la façon dont l'Administration d'abord et le Parlement ensuite ont réglé jusqu'ici cette question des loyers. Toute la réglementation des moratoriums, des exonérations et des indemnisations est un défi à l'honnêteté privée et publique. Il aurait mieux valu ne rien faire du tout que de s'engager dans la voie dangereuse où les bureaux de M. Malvy nous ont jetés ; aucun propriétaire n'eût poursuivi un locataire parti pour le front, et si un d'eux l'avait fait, aucun juge de paix ne lui eût donné raison.

. . . . . .

Aujourd'hui, après deux ans et demi de guerre, la question, comme le fait remarquer M. Lhopiteau, est devenue très grave et presque insoluble. Il n'y aurait qu'un parti à prendre : l'indemnisation juste et légitime de tous les propriétaires réquisitionnés et l'organisation d'un régime en assurant le règlement soit par les locataires, qui peuvent payer leurs termes, soit par les autres propriétaires qui ont été privilégiés par les circonstances, soit par la nation. Si le Parlement se refuse à l'adopter, il encourra une responsabilité morale vraiment dure. Tout au moins, devrait-il réserver l'avenir et ne pas proclamer définitive le spoliation de gens qui ne sont pourtant ni insoumis ni déserteurs. Qu'il dise : « La question sera reprise après la clôture des hostilités. » A ce moment-là, on verra si un emprunt général, administré par le Crédit foncier et garanti par les puissances vaincues, ne pourra pas indemniser les propriétaires lésés. Et ici, ce sera le cas de relire le très sérieux et très précieux livre de M. Daniel Bellet dont le nom revient légitimement sous ma plume : *Comment payer les frais de la guerre : La fortune de l'Allemagne et celle des alliés.*

Mémento. — Henry Spont ; *La Femme et la Guerre:* Perrin, 3 fr. 50. De sages considérations sur les conséquences qu'aura sans doute la guerre sur l'ouvrière et la bourgeoise, sur la jeune fille aussi ; combien y en aura-t-il qui ne trouveront pas à se marier, avec les hécatombes de la jeunesse mas-

culine ! Du moins, que toutes celles qui se marieront aient beaucoup d'enfants ! Le reste est secondaire. Ce qui ne veut pas dire négligeable ; tout ce qui pourra être fait pour venir en aide aux pauvres *spinsters* devra être fait. — Marguerite-Augustin Féraud : *Un problème féminin. Apprendre à vouloir ;* Perrin 3 fr.50. Un peu le même sujet, et non moins sagement traité Si toutes nos sœurs ressemblent à Mme Féraud, et à Mme Spont (car Henry Spont doit être une dame) on peut avoir confiance dans l'avenir. — Berthe Dangennes : *Le Manuel de la Volonté* ; Nilsson, 2 fr.50, avec un frontispice impressionnant, une tête de beau brun qui vous regarde, brrr ! D'excellentes choses, aussi, sous forme de demandes et réponses, comme au catéchisme D.: « Que se passe-t-il ensuite ? » R. « Après avoir procédé à l'exercice de la respiration rythmique, on gardera l'immobilité etc., etc., et on émettra tout haut l'appel suivant : J'appelle le calme. Après quelques minutes, cet appel ayant été renouvelé trois ou quatre fois, on formulera toujours à voix haute, ce souhait : Le calme se fera en moi. Enfin, etc., etc. on prononcera lentement ces mots : J'ai acquis le calme. On connait la puissance magique des mots, etc., etc. » Ma foi, on aurait tort de sourire et si ceci peut donner le calme à telles dames qui en manquent, ce sera parfait. — Pierre Baudin : *Le Budget et le déficit*, 2e édition avec préface nouvelle. J'ai déjà dit ici en décembre 1910 les éloges que mérite ce livre. — *Inauguration de la Faculté des Sciences économiques et sociales de Genève.* Genève, Georg. 3 fr. Discours et leçons d'ouverture. Celle du doyen de la faculté nouvelle, M. Edgard Milhaud, sur *les Monopoles et la multiplicité des prix* est intéressante. A Genève l'électricité est un monopole, le courant est distribué au public à 0,80 maximum l'hectowatt-heure (au lieu de 0,50 à Paris) mais il n'y a aucun frais supplémentaire de branchement et de compteurs ; le système est en fin de compte plus avantageux pour le public que le nôtre, mais on ne voit pas pourquoi nos Compagnies d'électricité n'en feraient pas autant. J'avais suggéré la chose, il y a pas mal de temps, au Préfet de la Seine, ne sachant pas si nos conseillers municipaux avaient daigné s'occuper de la question ; on m'a répondu le 27 mai 1916 par une belle lettre m'expliquant, ce que je savais, que ce serait contraire à la convention du... approuvée par décret du.... Sans doute ! mais toute convention peut être modifiée. Nos administrations sont vraiment étonnantes ! — Je profite de l'occasion pour citer la revue internationale de M. Edgard Milhaud, *les Annales de la Régie directe*, qui parviennent régulièrement au *Mercure ;* la régie directe n'est pas à condamner à priori, mais elle est bien dangereuse, en France surtout avec notre socialisme politicien Il manquera toujours à ce mode d'exploitation la crainte salutaire du déficit et de la faillite. Toutes les exploitations d'Etat et de Villes ont été jusqu'ici insatisfaisantes, et c'est aux nombreuses et fâcheuses expériences de « socialisme municipal » en Angleterre qu'est due la dette locale de nos voisins et alliés, laquelle est formidable.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Les théories sur la colonisation et Marcel Dubois.

— En 1874, Paul Leroy-Beaulieu publiait chez Guillaumin la pre-

mière édition de son grand ouvrage intitulé *La Colonisation chez les peuples modernes*. Dans cet ouvrage, l'auteur, économiste d'une réelle distinction, pouvait, à bon droit, se flatter d'apporter au public une œuvre originale : elle constituait, en effet, le premier essai sérieux de réalisation d'une vue d'ensemble sur les conceptions coloniales des peuples modernes. A vrai dire, l'œuvre valait surtout par la documentation d'ordre économique et historique, documentation assez soigneusement établie pour qu'elle puisse encore aujourd'hui être consultée avec fruit, et elle fut, en somme, le premier grand livre de vulgarisation coloniale. Malheureusement, Leroy-Beaulieu après avoir passé en revue les méthodes pratiquées par les différents peuples dans la conquête et l'administration de leurs domaines lointains arriva trop facilement à conclure, avant Demolins, à la supériorité incontestable des méthodes anglo-saxonnes. Par une conception philosophique contraire, à mon avis, à la nature des choses il en arriva même à préconiser *la méthode* tout court. Or, ceci ne signifie rien. Il n'y a pas de méthode en soi qui soit parfaite. Il n'existe pas de méthode absolue. Il n'est pas de méthode qui puisse être envisagée en dehors de ses possibilités d'application et de ses résultats théoriques dans le domaine de la spéculation, pratiques, dans le domaine de l'action. On se préoccupe beaucoup et à juste titre de prophylaxie entre certains microbes organiques. On ne se préoccupe pas assez du danger que constituent pour la mentalité et la bonne santé cérébrale d'une race certaines idées séduisantes, parce que simples et catégoriques, et qui représentent un véritable poison de la pensée. L'idée de la *méthode* valant en soi et dans l'absolu est une de ces idées nocives qui furent, depuis quelque quarante ans, trop facilement acceptées par un grand nombre d'esprits dans ce pays et entraînèrent de néfastes conséquences. Je puis en parler par expérience : j'appartiens précisément à la génération qu'on tortura avec cette conception de la méthode suppléant à tout, à l'intelligence comme au génie. J'entends encore un brave garçon, mort depuis héroïquement aux champs de la Marne, me déclarer avec conviction qu'un crétin pourvu d'une bonne méthode était supérieur à un homme intelligent sans méthode. Cette conception saugrenue et simpliste est tellement ancrée dans les esprits qu'à l'heure actuelle, nombre d'individus sont remplis d'admiration par ce qu'ils appellent les *méthodes allemandes* et ne parlent rien moins que de décréter leur imitation nécessaire pour l'après-guerre. Tout ceci est singulièrement puéril. Personnellement je n'ai jamais hésité à reconnaître ce qu'il y avait d'excellent dans certaines conceptions d'outre-Rhin : Mon *Essai sur la Colonisation* en est une preuve certaine. Mais, il ne faut pas confondre l'admission sans réserve de certains faits évidents ou *du Fait*, tout court, avec une inféodation irraisonnée à tel ou tel système logique. Bien

avant la guerre et certes en très petite compagnie, mais bonne, — en ce pays, j'ai pensé et j'ai écrit, chaque fois que l'occasion m'en fut offerte, que l'indignation de nos idéologues contre la conception de la Force prouvait une irrémédiable faiblesse d'esprit. Jamais l'axiome bismarckien « la Force prime le droit » ne m'a particulièrement contristé, sachant bien que depuis longtemps, un excellent Français, Pascal, avait prononcé à cet égard une vérité définitive malheureusement méconnue chez nous depuis deux siècles. Mais, par contre, je ne me suis jamais arrêté à cet enfantillage de l'excellence absolue des méthodes allemandes. Ç'eût été vraiment trop bête !

En 1874, M. Paul Leroy-Beaulieu, économiste distingué et vulgarisateur de talent, je le répète, proclame tranquillement, en matière coloniale, l'excellence absolue de la *méthode anglaise*. Après avoir enregistré les méfaits de l'exploitation espagnole, les abus du mercantilisme hollandais, les tâtonnements et les contradictoires efforts des expansionnistes français, il rendit un hommage naïf et tendrement admiratif à l'œuvre coloniale de la Grande-Bretagne. Pendant vingt ans et plus, — c'était commode et pas fatigant, — les autres économistes distingués acceptèrent ce dogme sans le discuter. Cette conception devint la conception officielle de l'enseignement colonial et les Français, dans ce domaine comme en quelques autres, avouèrent sans fausse honte qu'ils n'avaient jamais rien compris à la politique coloniale et qu'il était grand temps de se mettre à l'école de l'Angleterre. Singulière et absurde humilité de la part du peuple qui enfanta les Martin, les La Bourdonnais, les Dupleix, les Montcalm, pour ne parler que du passé !

Cette idolatrie dura vingt ans et plus. Elle précéda l'entente cordiale et lui survécut. Enfin Marcel Dubois vint qui, en 1895, publia un ouvrage peu volumineux mais très substantiel intitulé *Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs* (1) et qui donna dans l'absurde conception un vigoureux coup de pic.

« J'ai tâché, proclamait Marcel Dubois, dans sa préface, de m'affranchir du dogmatisme. Il n'y a point de théorie absolue de la colonisation. Un siècle n'a pas nécessairement une méthode coloniale particulière que tous les peuples s'empressent d'appliquer, car, en tous les siècles, on a vu les peuples différer entre eux de caractères et d'aptitude ; et il va de soi qu'un peuple agricole par excellence ne peut ni ne doit coloniser comme un de ses voisins chez qui prédomineraient l'industrie et le commerce. Il n'y a pas de colonisation antique, de colonisation du moyen âge, de colonisation moderne ; ce sont là expressions qui datent (et encore avec qu'elle approximation !), ce ne sont pas termes qui caractérisent... Les Anglais ne colonisent pas comme les Français ni comme les Allemands ; et ils auraient tort de le faire. L'histoire du monopole mercantile des Phé-

(1) Paris, G. Masson. Plon-Nourrit, éditeurs, 1895, 1re édition.

niciens fait penser à celle de l'expansion anglaise au dix-neuvième siècle, malgré la différence des temps ; les Français en Algérie imitent nombre de procédés des Romains. Ces remarques, sagement insérées dans les livres des historiens qui philosophent sans s'arrêter aux apparences, reposent toutes sur une sorte d'axiome souvent perdu de vue : l'œuvre de la colonisation dépend du caractère du peuple colonisateur et de la nature du peuple colonisé. Les progrès de la civilisation n'iront jamais jusqu'à effacer les traits originaux que la nature de sa patrie imprime à chaque peuple.

Marcel Dubois en proclamant ces vérités si simples dut presque s'en excuser. « Si ce n'est pas un mérite, dit-il, de les remettre en « lumière et en honneur, c'est assurément un tort que de les avoir « obscurcies et retirées, même avec beaucoup de savoir, hors la vue « des hommes politiques et des hommes d'étude. »

Marcel Dubois était trop modeste : son mérite fut immense, à une époque où un système dogmatique bridait les esprits et diminuait les horizons, de revenir à une notion plus vivante et aussi plus complexe du phénomène colonial et à une conception en réaction contre les combinaisons échafaudées à trop longue distance des réalités. C'est qu'en effet la merveilleuse variété des organismes politiques de notre temps ou même de tous les temps, ne saurait être enfermée en de sèches formules. L'idée mobile, vivante, complexe, parfois contradictoire et conforme à la dialectique universelle qu'on doit se faire des actions et des sociétés humaines, est infiniment plus proche du fait que le repos d'un formulaire d'abstractions. Marcel Dubois eut encore ce mérite d'être un réformateur servi par un don remarquable d'exposition, par une grande clarté et une grande originalité d'expression. Ses formules sont lapidaires et frappantes :

Tel peuple, dit-il, n'a pas une manière de coloniser telle qu'on puisse l'ériger en dogme ni qu'on doive l'appliquer à tous les pays comme une recette de bonne colonisation. Il n'est en ces matières ni théorie d'économie politique, ni exemple du passé, ni même succès actuel qui vaille pour tous les cas, et il n'y a ni méthodes, ni systèmes coloniaux, mais seulement des procédés... L'étude de la colonisation n'est, en fin de compte, que celle des mouvements d'hommes civilisés à divers degrés et de diverses manières dans des contrées très différentes et très différemment traitées. C'est essentiellement une partie de la science des rapports variables entre la terre et l'homme, c'est-à-dire de la géographie comparée et combinée avec l'histoire.

Au cours de son ouvrage Marcel Dubois démontre rigoureusement que les procédés coloniaux anglais que l'on donne pour particulièrement fixes et idéaux changèrent, au contraire, selon la loi générale, au gré des circonstances et de l'intérêt. Un sophisme historique et géographique consiste à prétendre que la prédominance coloniale de l'Angleterre était fatale, qu'il était dans le génie de la terre bri-

tannique de donner naissance au premier peuple maritime et colonial. Or, ce fait :

Que la Grande-Bretagne est une île, n'a joué presque aucun rôle dans l'histoire anglaise avant le seizième siècle, où les Anglo-Saxons ont seulement commencé, à cause des découvertes maritimes, leur véritable éducation de navigateurs et de commerçants. Ainsi encore, les effets de l'extraordinaire richesse minérale de ce sol ne se sont fait puissamment sentir sur l'industrie nationale qu'à la fin du dix-huitième siècle. Il n'est pas jusqu'à l'apprentissage financier d'une race à qui appartiennent aujourd'hui tant de manieurs d'argent, qui n'ait été fini à son heure, après avoir donné lieu aux erreurs et aux maladresses communes.

Marcel Dubois s'élève encore avec véhémence contre le lieu commun qui consiste à prétendre que les Français n'ont pas de génie colonial et que la France n'a, d'ailleurs, pas besoin de colonies. « Ces opinions, dit-il, qui ont jusqu'à ces derniers temps paralysé notre activité au delà des mers sont le fait des discussions entamées dès le dix-huitième siècle, selon les tendances générales de cette époque, sur les questions de savoir *in abstracto* si l'on doit coloniser et comment on doit coloniser. Elles proviennent, en outre, du parti-pris d'admiration exclusive de certains économistes contemporains à l'endroit de la colonisation commerciale anglaise regardée comme libérale parce qu'elle se donna à elle-même cette épithète. »

Marcel Dubois concluait : « Ces leçons de notre histoire coloniale nous doivent être spécialement précieuses, car, parmi tous les grands peuples colonisateurs, le peuple français est un de ceux dont le tempérament s'est le moins profondément altéré et dont les traditions, par là-même, sont les plus instructives. Nos exemples ont éclairé nombre de nations; *nos expériences ont servi généreusement l'humanité.* »

On ne peut que souscrire à cette conclusion. Elle méritait d'être rappelée à l'heure où son auteur vient de s'éteindre. Marcel Dubois, en effet, est mort, à l'âge de 60 ans, le 24 octobre 1916. Parmi les soucis et les tristesses de la guerre, sa disparition n'a pas eu, même dans les milieux spéciaux, le retentissement qu'elle eût dû normalement provoquer. Aussi, moi qui l'ait connu personnellement et admiré, ai-je tenu à rendre à l'éminent géographe disparu un hommage qui m'a paru nécessaire, en dehors de toute considération de sympathie, à raison de la place vraiment considérable que tiendra Marcel Dubois dans l'histoire des doctrines coloniales.

Marcel Dubois qui professa longtemps à la Sorbonne, écrivit relativement peu et cela est fort regrettable. Aussi bien, le meilleur de lui-même, le meilleur de son érudition profonde et de son âme, l'a-t-il donné dans son enseignement, un des plus brillants, des plus séduisants et des plus colorés qu'on puisse imaginer.

Comme Auguste Comte jadis, comme Giard, plus récemment, Marcel Dubois était de ces hommes dont la pensée se traduit instantanément en images frappantes et exactes et dont toute la force, toute la puissance d'invention et d'induction se manifestent dans le discours. Que d'idées originales, que d'aperçus profonds, qui n'ont pas été recueillis et qui sortaient sans effort, coulaient de source de sa bouche éloquente ! Marcel Dubois fut un merveilleux improvisateur que j'aie connu et tous ceux qui l'ont entendu conservent de sa parole vivante, de son organe chaud et charmeur, un souvenir ému. Aux temps préhistoriques de l'affaire Dreyfus et de la Patrie Française, il s'égara quelques instants dans la politique. Mais, il se trouva vite mal à l'aise au milieu des lisières qu'on prétendait lui imposer. Marcel Dubois était trop foncièrement indépendant, il pensait trop librement encore que traditionaliste, pour laisser sa pensée emprisonnée dans un dogme même simplement de parti. Comme Schopenhauer, il sentait instinctivement que « vouloir qu'un homme « de génie, fût-il Gœthe ou Shakespeare, épousât un dogme, c'était « prétendre forcer un géant à chausser les bottines d'un nain ». Aussi, ne figura-t-il pas longtemps parmi les manifestants d'une époque vraiment comique si on l'envisage à la lumière des événements actuels. J'en ai personnellement gardé quelques souvenirs qui me sont infiniment précieux. En 1895, si je me souviens bien, je faillis être assommé boulevard Saint-Michel par une bande de jeunes antimilitaristes, parce que je portais un chapeau gris du genre de ceux que chérissait le marquis de Morès. On m'avait pris pour un farouche antisémite ! Huit jours plus tard, je fus fortement malmené par une bande de jeunes nationalistes à qui la forme de mon nez n'avait pas plu. On m'avait pris cette fois pour un Juif ! Douce époque où l'on se massacrait à l'intérieur faute de mieux. Quelque dix ans plus tard, je rencontrai un jour Marcel Dubois à qui je venais d'adresser mon *Essai sur la colonisation*. — « J'ai lu votre livre, me dit-il, la thèse en est un peu absolue. Vous avez eu raison, pourtant, de développer votre théorie du fait. En France, on perd trop souvent de vue les réalités. Sous couleur d'humanitarisme on court aux abîmes. Mais il ne sert de rien de dire cela... Personne n'y croit. Cassandre sera éternellement un personnage ridicule... » — Il ajouta après un silence : ... « Et cependant le péril menace et le réveil sera cruel ! » — Pauvre Marcel Dubois ! il est parti sans avoir vu l'issue de la lutte qu'il sentait prochaine et fatale. Dans son ouvrage sur les peuples colonisateurs, il avait écrit en 1895 :

Il y a maintenant absolue nécessité pour l'Allemagne ou de vendre au-delà des mers, même chez autrui, ou de périr ; et c'est pourquoi nous voyons un Etat essentiellement terrien et militaire s'improviser, grâce à sa houille, grâce à ses machineries d'où sortent de gros cuirassés et de gros

canons, grâce aux natifs disponibles, peuple de navigateurs et de commerçants au long cours obstinés et combatifs comme est la race. L'avenir leur appartient-il et les résultats de leurs efforts seront-ils durables ?...

Marcel Dubois est parti sans connaître la réponse du Destin à sa question.

CARL SIGER.

LES REVUES

Le Feu : « Derniers moments de Lionel des Rieux », récit, par le Dr Tony Grangier. — *La Grande Revue :* impressions de guerre, de M. Jean Giraudoux. — « *La Revue* » : M. Finot, la calomnie, la diffamation et l'Etat. — Nouveautés : *La Rose de France; Soi-même*. — *La Caravane* : M. Jean Royère, sur « Emile Verhaeren ». — Memento.

Sous ce titre simple : « Récit. Derniers moments de Lionel des Rieux », M. Tony Grangier donne au **Feu** (1er février) des pages d'une émouvante beauté, écrites : « en Argonne 1915 ». Rarement la douleur causée par la mort rompant une longue et belle amitié, a trouvé un pareil accent où la pudeur d'employer les grands mots crée la sublime éloquence d'un cœur frappé très au fond. Dans ce « récit » poignant par la volontaire et belle pauvreté de sa forme, l'auteur devient, sous sa propre plume, modestement, le docteur G... C'est à lui que Lionel des Rieux ordonnait, par la dernière inscription portée au crayon sur son carnet, que l'on remît ses papiers « en cas d'accident ». Ce désir, le poète l'a exprimé « le 28 février 1915 », à « 13 heures », étant avec les autres officiers de sa compagnie à la lisière du bois de Malancourt, attendant l'heure d'assaillir la tranchée allemande, à 50 mètres d'eux, mission dure, pour le succès de quoi « ils se savaient tous condamnés ». Donc, des Rieux vient de stipuler ses dispositions testamentaires :

Ceci terminé, des Rieux dit à F... : « Je viens d'écrire ce que le Docteur G... aura à faire en cas de quelque chose. Reste en arrière avec mon sac au moment de l'assaut. Si je tombe, tu viendras prendre tout ce que j'ai sur moi et tu le remettras au Docteur G... que tu feras prévenir de suite. Tu lui remettras aussi un paquet de lettres que j'ai laissé à Esnes et dont il disposera. Tu lui remettras aussi un colis que j'ai laissé entre les mains du chef de musique à Esnes, il y trouvera mes carnets de guerre qu'il remettra à Monsieur Charles Maurras qui en disposera comme bon lui semblera. »

A ce moment, deux heures, un sous-lieutenant est venu donner l'ordre de marcher en avant. T..., P... et lui se sont serré la main en se disant : au revoir dans la tranchée prise. La section s'est déployée et s'est jetée en avant sous la fusillade et la rafale des mitrailleuses sous bois. Des Rieux a fait une quarantaine de mètres sans s'abriter, sans se défiler, malgré les objurgations de ses hommes, et il est tombé brusquement à trois mètres de la tranchée allemande, il a poussé deux ou trois soupirs et a expiré. La

balle était entrée à droite et sortie à gauche de la poitrine en traversant le cœur. F... est allé en rampant fouiller les poches comme il en avait l'ordre (1). Le lieutenant P... a gardé le corps dans la tranchée reconquise, tout le reste du jour et toute la nuit, au bruit de la fusillade rageuse des Allemands et de leurs contre-attaques stériles; il a été ramené à Esnes le lendemain 28 février au soir sur un brancard et exposé dans l'église d'Esnes, infirmerie du 112e Régiment de ligne, dans la chapelle latérale à droite du maître-autel, sur les marches du petit autel.

Le 27 février à sept heures du soir, de garde à l'ambulance de Montzeville, je voyais arriver sur un brancard le lieutenant T... les deux cuisses traversées par une balle et à ma première question : « Et des Rieux? », il laissait retomber ses bras, les larmes aux yeux et me répondait : « Mort ». Je le pansais et pendant ce temps il me racontait l'attaque et les détails sur la mort de mon pauvre des Rieux. Le lendemain, 28 février, à la première heure, je montais à cheval à Esnes. Dans l'église, le médecin major D... me confirmait la mort. Toute la nuit précédente, les blessés du 112e avait afflué à notre ambulance de Montzeville; à chacun je demandais sa compagnie et tous ceux de la 6e me répondaient : « Monsieur des Rieux... mort! » et ils pleuraient de douleur et de rage. Tous l'avaient vu debout, bondissant en avant sans se défiler ni s'abriter, brusquement il avait porté les mains à sa poitrine et s'était abattu en poussant deux ou trois soupirs. Tous l'avaient dépassé, puis l'avaient revu mort.

Mon seul doute qu'il fût blessé et fait prisonnier tombait. Je n'avais pas pu croire d'abord et je commençais à croire.

A Esnes au matin, j'apprenais que le corps n'avait pas pu être rapporté encore à cause des contre-attaques allemandes. Le médecin-major du 112e D... me promit de m'avertir à Montzeville dès que le corps parviendrait à Esnes. Mais il n'y avait pas de cercueil à Esnes et pas de planches pour en faire un. Je revins à Montzeville et le menuisier de ce village prit les mesures du cercueil sur mon corps, puisque nous étions de même taille. Le lendemain 1er mars 1915, une voiture légère automobile sanitaire emportait à Esnes le cercueil de bois blanc et la croix. J'arrivais moi aussi presque aussitôt à Esnes.

Je suis entré dans l'église d'Esnes, infirmerie et dépôt mortuaire du 112e Régiment de ligne. Des malades et des blessés légers se chauffaient près de l'entrée autour d'un brasero assis sur les bancs. On m'a mené au fond de l'église, le corps de Lionel des Rieux était étendu sur un brancard posé sur les marches de l'autel de la chapelle latérale située à droite du maître autel. Il était couché sur le dos, les jambes légèrement pliées vers la droite, dans son uniforme de tranchées, capote de soldat sur laquelle était épinglée la médaille militaire. Comme il l'avait toujours souhaité, sa tête avait été épargnée. Son fidèle ordonnance Faren pleurait agenouillé près de sa tête. Nous lui avons lavé la figure et les mains, brossé les cheveux. Il s'était rasé de frais avant l'assaut. Il semblait dormir d'un sommeil terrible et triste, ses traits s'étaient accusés, burinés de volonté

(1) Dans une lettre, l'ordonnance écrivait : « Lorsqu'il m'a vu près de lui, cela lui a fait tellement de plaisir qu'il était content, et son dernier soupir a été un sourire, comme lorsqu'il est parti à la mort. »

alme et tenace. Ses yeux entr'ouverts et voilés semblaient regarder au ain, au dedans de lui-même vers de la souffrance, mais sa bouche sou- ait et claironnait de toutes ses dents éclatantes sous les moustaches envo- es.

Nous avons pu doucement refermer ses paupières et son visage en a ris une expression de grande volonté sereine et solitaire, mais les lèvres nt refusé de se refermer et ont continué à sourire de leurs dents éclatan- es sous les moustaches relevées. Je me suis souvenu alors de sa prière e tous les soirs :

« Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Nous l'avons étendu pieusement dans le pauvre cercueil de bois blanc, t des artilleurs ont cloué lourdement le couvercle. Des soldats de sa ompagnie effondrés sur les dalles pleuraient dans l'église d'Esnes trouée ar un obus.

Devant le cercueil un artilleur prêtre a dit l'office des morts, et, porté ur les épaules de ses poilus qui se pressaient pour se relayer, entouré de es soldats encore couverts de la boue des tranchées, qui marchaient 'arme basse autour de lui, Lionel des Rieux s'en est allé vers le petit ci- netière d'Esnes. Un ouragan de neige tourbillonnait autour de nous.

Comme il n'y avait plus de place dans l'enceinte du cimetière, on avait reusé une tranchée profonde perpendiculaire au mur nord de ce cimetière t en dehors de lui. Ses soldats l'ont descendu doucement dans ce trou profond de la bonne terre de France qu'il défendait. Chacun d'eux s'est aissé, a pris avec sa main une poignée de terre et l'a jeté sur le cercueil. Un obus a sifflé longuement au-dessus de nos têtes et est venu s'écraser en éclatant au bas de la côte de Montzeville. Le prêtre a béni le cercueil t, sans une parole, sans un discours, tous sont venus me toucher la main t s'en sont allés. Je représentais pour eux la famille et tous les 44 ans de ie à eux inconnue de ce poète, de cet artiste, du mystère de cet homme u'ils n'avaient connu que comme le plus parfait des soldats : « Monsieur es Rieux » l'appelaient-ils et l'appellent-ils encore tous.

N'est-ce pas que voilà un des plus pathétiques témoignages qu'un mi ait donné de la fin d'un soldat ? Le récit du docteur Tony Gran- ier est digne de la fraternelle amitié qui le liait au poète Lionel des ieux.

§

« Cinq soirs, cinq réveils ». M. Jean Giraudoux appelle ainsi des mpressions de combattant qu'il donne à **La Grande Revue** (jan- ier). Elles sont parmi les très vivantes que l'on puisse lire et composées » avec un art supérieur d'écrivain.

Ceci est un tableau de septembre 1914 :

Sur la route, les blessés d'hier que l'aurore et ses shrapnels surprirent ans leur retour. Des isolés qui s'appuient sur leurs fusils, la crosse ous l'épaule, le canon à terre. Des groupes de trois enlacés, celui qui ouffre le plus au centre, se retournant lentement tous trois quand on les ppelle, liés et endoloris, famille fabuleuse, par un serpent invisible. Un

caporal enfant, qui ignore ce que l'on fait des blessés, puisqu'il veut nous donner des lettres pour sa famille. Là, une trace de sang qui au lieu de venir de la bataille va vers elle. Deux soldats de mon régiment qui rient, expliquant que la même balle les a blessés, l'un à la tête, l'autre au pied, et que Mourlin achève de mettre en gaieté en leur demandant que diable ils faisaient ensemble. Un barbu qui souffre, qui se met à genoux, comme un pauvre animal, quand il ne peut plus avancer, qui s'étend. Un grand blond qui marche posément, lentement au milieu des boiteux, avec mille précautions, car il a une balle dans les poumons et qui, malgré tout, se jette à terre dès qu'il arrive un obus. Puis, peu à peu, il se redresse, verticalement, et se lève comme on grandit. Un lieutenant dont le crâne est ouvert, et qui, d'une main tâtonnante, cherche son lorgnon vers son cerveau. Derrière des meules déjà repérées par les canons ennemis, des dizaines de blessés graves entassés qui, par peur de devenir encore plus visibles, repoussent les blessés légers comme d'un radeau. Certains qui ont enlevé leur capote et marchent en chemise, pour que les Allemands ne tirent pas sur eux ; et parfois au milieu des gémissements, un appel : c'est un blessé qui vient d'être atteint à nouveau, c'est un jet de sang nouveau, tout frais et c'est au milieu de cette plainte monotone, un cri tout vif.

Voici les ordres. La division réclame d'urgence un état de ceux qui savent le turc. Il suffirait de savoir le turc pour n'être pas tué aujourd'hui. Unique remède d'ailleurs, car on cherche en vain au fond de soi, un mot, un seul mot, a défaut d'un langage entier, qui vous semble un talisman et vous assure de la vie. Personne d'ailleurs dans la compagne ne sait le turc, ou, dans un effort prodigieux pour vivre, ne le devine subitement. Horn sait le danois et se propose au sergent-major, mais sans espoir. On l'inscrit quand même ; toute la journée il se retournera vers les agents de liaison, pauvre Hamlet dédaigné.

— Bergeot sait l'auvergnat, crie Forest.

Et chacun crie ce que sait l'autre, Jalicot la langue des Pions, les habitants de Lapisse, Gharles le tunisien, Pupiot le patois de Charlieu; Masseret fait la perdrix, Dollero l'autobus... Mais le capitaine siffle.

Nous repartons dans cinq minutes vers les peupliers. Nous nous calmons, nous équipons, et chacun, comme s'il tenait à bien être vulnérable, après avoir dit au revoir au capitaine dans son meilleur français, écrit une dernière carte postale, posément, en la relisant pour l'orthographe.

§

L'ardent et infatigable M. Jean Finot a pris l'initiative de fonder une « Ligue contre la calomnie ». Il a réussi à grouper pour leur assurer la réussite un bon lot d'hommes qui occupent ou ont occupé dans l'Etat, de très hautes fonctions. On ne trouve parmi les membres de son nombreux comité directeur, pas un homme de lettres proprement dit,— sauf M. Georges Lecomte, évidemment sollicité en qualité d'ancien président de la Société des Gens de Lettres, — pas un artiste, peintre, sculpteur, graveur ou musicien. Les avocats, les professeurs, s'y rencontrent avec des généraux, un savant de l'éminence d'un Paul Painlevé, des philosophes, des magistrats, — et

uelques politiciens professionnels d'aloi discutable. A l'usage, il st possible que l'on remédie au manque et à l'excès de cette réu- ion assemblée pour une œuvre d'assainissement public.

Voici une page de l'exposé des motifs que M. Jean Finot imprime n tête de **la Revue** (1-15 février) :

La diffamation et la calomuie se trou vent du reste solennellement instal- es au nom et sous la protection de l'Etat !

Les archives de notre police sont remplies de dossiers étranges. On y éta- lit l'état-civil des Français d'après le tempérament de leurs concierges, 'après des lettres anonymes, des accusations plus ou moins contrôlées et es entrefilets venimeux et mensongers de certains journaux professionnels u chantage et de la diffamation.

Des fonctionnaires, entretenus aux frais des contribuables, tracent ainsi es portraits de leurs concitoyens d'une façon mystérieuse, à l'instar des rêtres accomplissant un sacerdoce. On devine facilement la physionomie norale prêtée aux Français les plus marquants et les plus dignes d'estime.

Il nous reste donc une nouvelle Bastille à démolir. Plongée en apparence ans un sommeil léthargique, elle agit quand même, semblable à ces eaux tagnantes qui dégagent, au moindre coup de vent, des odeurs nauséa- ondes.

Le cas échéant, ces fiches de police sont même communiquées au Par- uet. Et les procureurs de la République, ces gardiens de la Loi et de l'hon- neur, s'en servent souvent pour l'édification de leur conscience et de celle es magistrats.

Souvent l'indiscrétion d'un agent de police ou du Parquet fait connaître u dehors le contenu de ces dossiers diffamatoires. Des particuliers et même certains journaux s'en font alors les échos complaisants. Et des êtres umains sont ainsi dénigrés et voués au mépris pour des raisons qu'il n'apprendront jamais.

Car, circonstance aggravante : on établit ces fiches policières à l'insu des ntéressés et sans le moindre contrôle de leur part. Des millions de Fran- çais ignorent totalement qu'ils sont l'objet d'accusations odieuses revêtues d'un cachet quasi officiel,

Des magistrats respectables et respectés, suivant une routine déplorable, out pourtant recours à ce genre de fiches.

On se rappelle le tapage soulevé au moment d'une célèbre affaire, à cause d'une pièce communiquée aux juges, à l'insu de l'accusé. Or ce procédé, aussi dangereux qu'amoral, est constamment pratiqué sur une échelle gi- gantesque, et il n'épargne ni hommes, ni femmes, ni mineurs.

L'Etat entrepreneur de diffamation !

Que cela ne nous étonne point. Les liens de parenté qu'accusent le poi- son physiologique, qu'est l'alcool, et le poison moral, qu'est la calomnie, éclatent ici avec évidence. En plaçant chez les marchands de vins les dé- bits de tabacs, d'allumettes et même la vente des timbres-poste, l'Etat ne descend-il pas au rang de simple rabatteur de l'alcoolisme ! Pourquoi ne confie-t-il pas la vente des objets découlant de ses monopoles aux boulan- gers, aux merciers ou même aux petits épiciers ? Les années se suivent, mais le mal reste inchangeable.

Nous comprenons, après tout, que le gouvernement ne tienne point à abandonner ce privilège étrange. Gardien suprême des dossiers ainsi collationnés, avec leur contenu souvent fantaisiste et encore plus fréquemment forgé de toutes pièces, il peut, à un moment donné, devenir redoutable. Lorsque « l'homme aux dossiers » sait en outre les manier avec adresse, les parlementaires et les particuliers n'ont qu'à trembler devant sa toute-puissance.

. . . . . .

Le mal est donc réel. Notre Ligue aura à s'occuper probablement, entre autres, de cette « Bastille mystérieuse » qui a remplacé celle, politique, d'autrefois. Le jour où l'on interdira à la police de former des dossiers à l'insu des intéressés, une des sources les plus vivaces de la calomnie aura vécu !

§

Illustrée d'un beau dessin de M. Van Dongen, **La Rose de France** vient de paraître pour la première fois, en février. Le n° coûte 5 francs et les vaut. L'adresse de la revue est : 21, rue de Marignan, à Paris. Ses collaborateurs pour les dessins sont : MM. Maxime Dethomas, Georges Lepape, J.-G. Domergue, Jils Garrine, J.-M. Sert ; — et, pour les écritures : Mme Simone de Caillavet, MM. Michel Georges-Michel, M. Boulenger et René Fauchois, qui donne un beau poème.

§

Soi-même (88, rue Rochechouart) doit paraître tous les mois, sous la direction de M. Joseph Rivière. Au fascicule initial de février ont collaboré MM. Joseph Rivière et F.-M. Bergon, artiste-peintre.

« Ici, nous n'aimons pas les héros. Nous aimons les pauvres gens comme nous », déclare M. Rivière. Voici comme il termine son appel « à nos lecteurs, à nos amis » :

La vie est sacrée ; et l'homme est un dieu, dans sa vérité.

On ne connaîtra jamais le trésor de jeunes sèves dont nous ont frustrés les coupes sanglantes de la Mort ; et de combien de jours, et de combien d'années, et de combien de cycles d'années, a été retardé le rythme essentiel du monde.

Nos pages seront ouvertes à tous ceux qu'a traversés le souffle incompressible de la sincérité.

A tous ceux, écrivains ou artistes, dont la chair a frémi, sous la baguette delphique du Maître impérieux, qui règle l'accord de nos eurythmies.

A tous ceux qui n'ont pas faibli dans l'étreinte brutale de la réalité parce qu'ils se sont dit en eux-mêmes :

Les ronces qui me déchirent sur le chemin que suivent mes pas ne peuvent rien sur le dieu chantant, dont je suis le tabernacle mélodieux. Et comme David devant l'Arche, je danse devant la Vie, et je danse devant la Réalité, qui n'existe pas.

Que nous importe que soient divergentes nos pensées, et non pareilles nos actions, si nos dissemblances font une harmonie complémentaire dans le Temple éternel où ruisselle l'affection proche des étoiles,

Venez à nous, les jeunes, venez à nous, les vaillants et les forts.
Plus que jamais, nous avons besoin que vivent des HOMMES.

§

Dans **La Caravane** (janvier), M. Jean Royère salue bellement mile Verhaeren :

C'est maintenant un beau souvenir que d'avoir connu Verhaeren. Mais, suffit de lire ses poèmes, ou mieux de les déclamer, car ils ne se livrent ie lus à haute voix, et, en quelque sorte, rugis. Alors on saisit l'homme tier, sa noblesse, sa modestie, sa candeur altière, son génie rugueux et ndre.

Emile Verhaeren s'identifie avec son œuvre : ainsi sa mort tragique n'artera pas son rayonnement. Il est même probable que le nom du poète ne ra que grandir. Verhaeren résume une grande poésie et en commence ie autre ; il renouvelle le Romantisme par le Symbolisme. En outre, il est ète au sens où Hugo disait *qu'un poète est un monde*. C'est un poète mplet, donc complexe.

Par-dessus tout, Verhaeren fut un lyrique : de là sa popularité, son imense renommée. Dans un temps où la poésie obéit à une tendance conire et s'efforce vers la quiétude, l'attitude lyrique de Verhaeren, poète mboliste, est notable. Son lyrisme est d'expansion, d'intervention, à forule épique, hérité des plus grands romantiques, plus spontané que celui Hugo, car Verhaeren, qui incarne sans effort une race, magnifiait en la ivant la vision populaire. En outre, Verhaeren enlace les mythes et les terprète, en les humanisant, sous la dictée d'une morale haute. Là encore intervient en philosophe très actif ; sa personnalité est altière, parfois trême. Son emprise est véhémente.

Mais, par son art, Verhaeren est tout moderne, par son art, non par son spiration. On appuie, quand on voit en lui l'aède des cités en travail, le ète des usines etc. Il a chanté, en effet, l'effort humain, sous tous ses pects, les foules dans toutes leurs attitudes, tous les *visages de la Vie ;* ais il a surtout chanté la Nature et c'est du monde qu'il s'émerveillait. Ce est pas un visuel, mais un visionnaire. Son imagination le domine tourrs et mate sa vue. Le réel lui sert de tremplin ; il y saute et bondit avec s images *qui ne sont jamais vidées de concepts*. C'est le contraire d'un pressioniste, d'un pur coloriste, mais, dans la nouveauté de ses hallucitions et de ses rythmes, par le fond un très vieil et sempiternel Homère e l'humanité contemple avec gratitude et qui lui est accessible et supéeur.

§

MEMENTO. *Je Sais tout* (15 janvier) : — Souvenirs inédits sur le roi Monténégro.

La Revue de Paris : (15 janvier) — M. Henry Ferrare : « Vienne 1884-90 ». — La fin de L'Amoureuse histoire d'Auguste Comte », un livre de tique les plus réussis, de M. Charles de Rouvre, où la curieuse figure Clotilde de Vaux apparaît plus attachante et belle qu'on ne la savait jà. — (1er février) : « Munich », par Marc Henry ; « Notations de Balle », par M. André Giles ; « Emile Verharen », par M. Francis de Miomandre.

La Revue des Deux Mondes (1er février) : — « Le vol de la Marseillaise », poème de M. Edmond Rostand ; « L'épopée des fusiliers marins », par M. Ch. Le Goffic.

Le Correspondant (25 janvier) : — C¹ X : « Après trente mois de guerre » ; « La forêt et la guerre » par M. Ch. Guyot.

Revue bleue (3 février) : — M. A. Geiger : « Les débuts de d'Annunzio en France » ; « Langue et Kultur », par M. Gaston Gaillard.

La Revue hebomadaire (27 janvier) : — M. G. Goyau : « Comment les civils peuvent-ils le mieux servir le pays ? Par l'effort moral » ; M. Bunzabro Banno : « L'Evolution francophile de l'élite japonaise après Verdun ». — (3 février) M. Louis Barthou : « Le soldat français » ; « P.-M. Masson » par M. J. Zeiller.

Le Double Bouquet (février) : — Poèmes de M.M. Léo Larguier, Léonce Rolland, Tristan Derème et de Mme Natalie Chifford-Barney. Un portrait de « Mme Delarue-Mardrus » par M. A. Germain. « Les Mésaventures d'un petit rasoir », par M. F. de Miomandre.

Poèmes de France (1er janvier) par M. Paul Fort : « Jacques Bonhomme-de-Neige et le poète rémois » ; « Notre-Dame de « Sous-Terre » ; etc.

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

MUSIQUE

Les Grands Concerts. — Opera National : *Les Abeilles*, ballet de M. Igor Stravinsky ; *Rigoletto* de Verdi.

Les « Concerts Colonne-Lamoureux » ont poursuivi leurs explorations parmi la musique alliée ou neutre. Les nouveautés françaises de quelque importance continuant de briller par leur absence, on n'est pas étonné qu'il ne s'ensuive rien de sensationnel à notre égard. On éprouva pourtant une satisfaction sans mélange à réentendre ainsi le Prélude de *Pénélope*. C'est une page harmonieuse et forte, qui honore hautement notre art et démontre chez le maître qui la signa si tard une vitalité créatrice où et quand que ce soit des plus rares, et pour l'instant chez nous unique. Car ce que M. Saint-Saëns pondit depuis quinze ou vingt ans ne saurait compter que pour du papier noirci. On eut plaisir aussi aux *Musiques de plein Air* de M. Florent Schmitt. Ces trois pièces, dont la composition date de 1897 ou 1898, ne sont pas les moins intéressantes qu'ait écrites le musicien. La polyphonie, d'une solidité savoureuse, l'orchestration, d'une facture et d'un attrait très personnels, attestaient dès alors le sérieux des aspirations du jeune auteur et la valeur des promesses qu'il a tenues depuis. Revenant à la « jeune école symphonique italienne », qu'il nous révéla récemment, M. Chevillard dirigea le même jour une *Symphonie du Silence et de la Mort* de M. Francesco Malipiero, lequel naquit à Venise en 1882 et composa cette œuvre en 1909. Il avait donc à cet époque le même âge que le Florent Schmitt des *Musiques de plein Air*, et ce n'est pas un mau-

vais compliment à lui faire que de croire constater une certaine parenté de style et d'intentions entre les deux ouvrages. Peut-être la corrélation stricte entre la musique de M. Malipiero et le contenu de son programme baudelairien n'apparaissait-elle pas d'une évidence aveuglante, mais, du moins à première et éphémère audition l'une chose inconnue, il m'a bien semblé devoir reconnaître en cette composition ce que la jeune Italie nous envoya jusqu'ici de plus digne d'attention au point de vue purement musical. L'école russe ne nous apporta point de surprise avec Borodine et M. Anatole Liadow; l'école belge, plutôt une déception avec MM. Félicien Durant et Désiré Pâque. Empêché par des circonstances indépendantes de ma volonté, je n'ouïs de l'école anglaise, à un autre concert, que des *Variations* de M. Edw. Elgar, d'une correction mendelssohnienne assez verveuse. Enrique Granados, qui représentait l'école espagnole, périt tragiquement, comme on sait, dans le torpillage du *Sussex*. Mais, fût-il mort pour nous dans les tranchées, cela n'aurait aucun rapport avec la qualité de sa musique, qui n'en pourrait évidemment changer pas plus en bien qu'en mal. C'était un homme doux, charmant et certes talentueux, d'un talent quelque peu attardé et menu, d'une gracilité folkloresque. Je me souviens, un soir qu'il jouait ses *Goyescas* chez des amis, de l'avoir complimenté sur le caractère schubertien, très réel, au surplus, de son art. Il me répondit tout joyeux : « Tiens, comme c'est drôle ! Vous êtes du même avis qu'Albeniz. Il m'appelait un Schubert espagnol. » Schubert n'a pas fait que des chefs-d'œuvre et Granados non plus. Portant une autre signature, ces deux petits morceaux de danse, qu'il plut à M. Lamotte de Grignon d'instrumenter et à M. Pierné d'exécuter, eussent sans doute été chutés. Il est difficile de pousser plus loin l'insignifiance. Le second, en particulier, *Rondella*, qui débute note pour note comme *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, ne dut probablement d'être accueilli par des bravos qu'à la cruelle destinée de son auteur. Peut-être aurait-on pu élire pour cet hommage une œuvre qui en fût plus digne. Granados n'était pas un aigle, mais il a fait mieux que cela.

§

Notre Opéra a enrichi son affiche d'un court ouvrage que M. Stravinsky avait sans doute depuis pas mal de temps en portefeuille, car la composition est évidemment antérieure au *Sacre du Printemps*. C'est encore un ballet, car, nonobstant l'apparente exception du *Rossignol*, il semblerait que M. Stravinsky ait été voué à perpète au ballet par quelque fée à son berceau, comme certains enfants le sont au blanc ou au bleu par leur maman ou leur marraine. Sa prédilection obstinée pour ce genre d'exercice se décélerait en tout cas volontiers comme la conséquence, sinon d'un vœu, du moins d'une vocation impérative qui lui interdirait fâcheusement l'accès

de formes plus cohérentes, plus complexes et plus élevées de l'art musical. Quoi qu'il en soit, si **les Abeilles** ne nous apprennent rien de nouveau sur l'immense talent de M. Stravinsky, elles n'en sont pas moins une œuvre délicieuse, où une virtuosité orchestrale, en vérité, merveilleuse aboutit à un pittoresque chatoyant, délicat et surtout spirituel. L'épisode du vol nuptial lui-même apparut, en effet, plutôt piquant qu'évocateur de la splendeur des épousailles dans les radieuses profondeurs du zénith azuré. Il n'est guère probable que M. Stravinsky se soit inspiré de Maeterlinck, ainsi que quelques-uns l'ont pensé. M. Rouché, maître ici de ses actions, réalisa pour ces *Abeilles* un spectacle d'un goût exquis. Ecartant à priori toute velléité d'une imitation naturiste qui eût facilement frisé le ridicule, c'est dans le cadre stylisé d'une alvéole d'or qu'il choisit de représenter, non pas ce qui n'aurait été que la caricature des « douces buveuses de rosée », mais quasiment leur âme, leur fantôme idéal, symbolisé par d'albes ballerines. Le résultat fut, dans l'ensemble, des plus heureux, encore que l'art de M. Maxime Dethomas l'emportât sans conteste sur celui du maître de ballet. Il est curieux que la chorégraphie de M. Staats soit rarement indemne de quelque oiseux tohu-bohu. On doit noter pourtant que sa tâche était peu commode. Entre tous les peuples ailés, la race des abeilles est grave et fière. Il est douteux que ces nobles hyménoptères constituent sans impertinence le sujet d'un ballet fatalement peu ou prou frétillant. Un souvenir tout personnel m'en occasionna quelque gêne. Il y a une douzaine d'années, à Royan, dans un petit jardin tout enserré de murs, je vis, un matin d'août, une abeille qui venait récolter son butin sur les fleurs d'un étroit parterre. Elle allait de calice en calice, diligente, attentive et sereine. C'était la première fois que pareille rencontre échéait au citadin que le sort fit de moi, et je ne m'imaginais guère, jusque là, ce que c'était qu'une abeille. Je guettai celle-ci les jours suivants, à la même heure, pour la joie de la contempler. J'en ai gardé une inoubliable impression de majestueuse et, vraiment, auguste beauté.

Le malgré tout ravissant ballet de M. Stravinsky était précédé de **Rigoletto**, pour lequel il me faut confesser un faible que je ne parviens pas tout à fait à me justifier à moi-même. Mais les raisons que la raison ne connaît pas ne sont-elles pas peut-être les meilleures, puisque sans réplique? Au surplus, ce soir-là, me trouvai-je en bonne et même illustre compagnie à en subir ainsi l'emprise. « C'est irrésistible », déclarait carrément dans un entr'acte un auditeur qui n'était rien moins que le musicien de *Pelléas et Mélisande*. En effet, voilà le mot juste, car on est bien tenté de résister; on tâche presque, on le voudrait. Pourtant on ne peut pas ; on est vaincu. On ose à peine, à propos de *Rigoletto*, employer le terme d'œuvre d'art.

Techniquement, c'est à coup sûr de la fichue musique. Le métier ici est néant, et on se demande ce qu'en 1832, à Milan, l'honnête maestro Lavigna peut bien avoir enseigné à son adolescent élève. Pas plus trace de style, non plus, que de métier. D'un bout à l'autre, il semble que foisonnent toutes les herbes de la Saint-Jean du mauvais goût : emphase, clinquant, redondance, contrastes forcés de nuances, foucades de trivialité. Mais, d'un bout à l'autre aussi, c'est un flot de mélos ardent, impétueux, passionné, qui vous grise, bon ou mal gré, comme un vin de terroir âpre, grossier, mais capiteux. Nul n'a guère dépassé Verdi pour la géniale abondance mélodique, pas plus que pour une personnalité incisive qui nargue la réminiscence comme avec une suprême désinvolture. Et la force de cette mélodie innombrable provient de son essence profondément populaire. On pourrait en confectionner des rapsodies à la tzigane. La muse de ce fils de pauvres paysans piémontais est bien celle du peuple, du vrai peuple. Elle en a, avec l'inculture et le sans-gêne, la franchise, la verdeur et l'ingénuité. Aussi son pathos est-il sincère; sa grandiloquence est vérace; son panache, candide; son romanesque, naïf et convaincu. Elle ignore, au fond, tout chiqué. Elle chante d'instinct, pour elle, comme il lui plaît et, en réalité, peut-être sans souci de plaire, pour le moins sans chercher à faire d'autre effet que celui qu'elle éprouve soi-même et qui l'emballe. Aussi, pareillement, le talent et ses artifices s'assortissent-ils plutôt mal à son genre de beauté d'enfant de la nature. Elle en est comme endimanchée d'une parure factice. On s'en aperçut bien quand Verdi s'avisa d'en avoir, par une évolution volontaire plus admirable en soi sans doute que pour ses fruits propres. Dès *Aïda*, l'inspiration en apparaît travestie de quelque maniérisme, çà et là pommadée et, en somme, « massenétisée ». Les fugues du *Requiem* suggèrent le sourire. Ailleurs, dans *Othello* et même dans l'éblouissant *Falstaff*, le métier tardivement atteint semble souligner surtout l'inconsistance spécifique tout autant que psychologique. On se dit tout au plus : « Pour lui, ce n'est pas mal. » L'authentique Verdi gît dans la trilogie *Trovatore, Rigoletto, Traviata*. C'est là qu'il est lui-même, avec du génie tout cru, sans talent et sans goût. C'est là qu'il est puissant parce que son instinct y domine son art. Du génie fruste, spontané, sans talent, sans goût,—entendez bien,—sans « goût »! Quel régal pour une fois, quelle aubaine! Et là, certes oui, il est « irrésistible ». On ne sait préférer entre ces trois chefs-d'œuvre. On perçoit résonner des accompagnements de mazurke ou de polka, et là-dessus la mélodie s'élance, limpide, toute nue, chantant l'amour, la pitié, la douleur, et on est empoigné sans défense. Quand elle s'écrie : « Pleure! » on sent ses yeux mouillés sous sa lorgnette. On cède frémissant à l'assaut de progressions élémentaires, on s'abandonne aux crescendos

de triolets clémentis, on se baigne dans la volupté des tierces et des sixtes. Et ces pauvres moyens aboutissent à un *Miserere du Trouvère*, à un *Quatuor de Rigoletto !* On est terrassé, ensorcelé, ravi. Je m'arrête pour ne pas divaguer d'enthousiasme, si ce n'est déjà fait. Je n'offense, au surplus, qu'Apollon : Dionysos m'absoudra des deux mains.

Notre Opéra a invité un chef d'orchestre transalpin à venir diriger pour nous *Rigoletto*. L'idée, en principe, est fort louable. D'abord, de semblables visites ont l'avantage de secouer un peu — oh ! pas beaucoup — la torpeur où s'enlise aisément chez nous la routine des pseudo-fonctionnaires que notre première scène lyrique hospitalise. Ensuite, il n'est guère niable qu'il puisse être très intéressant de connaître la manière dont l'œuvre d'un maître défunt est comprise et interprétée par les artistes de son pays, qui sont évidemment qualifiés pour en prétendre conserver ce qu'on nomme « les traditions ». Y a-t-il, pour Verdi, des « traditions » bien sûres ? Peut-être. On ne saurait celer pourtant que celles dont les chefs d'orchestre italiens nous importèrent le secret n'aient été jusqu'ici d'un acabit à plutôt nous déconcerter, et spécialement avec Verdi. M. Rodolfo Ferrari nous montra récemment avec quelle dextérité fringante il est possible de disséquer un acte du *Trovatore* en papillotes. Si M. Arturo Vigna ne suivit cette fois qu'à moitié son sillage, ou peut-être aux deux tiers, c'est sans doute uniquement parce qu'il avait affaire à des chanteurs français, au lieu de disposer, comme M. Ferrari, de virtuoses compatriotes. Mais ce qu'il en obtint suffisait largement pour, en certains endroits, ridiculiser tout bonnement à nos yeux l'art du maître qu'il croyait servir. En dépit de ses airs, romances, ballades ou cavatines, la musique de Verdi fait corps avec le drame. On peut même avancer que rarement la théorie wagnérienne reçut application plus inconsciemment rigoureuse. La musique est ici vraiment « la servante du drame », hors de quoi elle existe assez peu. Mais la conception dramatique italienne diffère manifestement de la nôtre. On trouve fréquemment, en effet, chez Verdi, de subites oppositions de *sfz* et de *ppp*, ou bien *vice versa*, dont le déclenchement imprévu est capable de nous décontenancer jusqu'à quelque indélibérée désopilation de la rate. Aussi les atténuons-nous instinctivement au bénéfice, à notre sens, du drame. M. Vigna les outre jusqu'à la charge. Le chœur des « conjurés », « Voici l'instant de la vengeance », s'en imprégna d'une bouffonnerie la plus cocasse, à laquelle, d'ailleurs, collaborait à son insu l'ineffable bobine accoutumée de nos choristes. A l'instar de ses émules concitoyens, M. Vigna ne se contente pas d'exagérer : il brode. Il enjolive, y met du sien, invente et introduit des rubatos hystériques, de langoureux rallentendos, des galopandos trépidants. Il impose aux gosiers, par

bonheur souvent réfractaires, des spasmes, des soubresauts, des hoquets. Il aurait mieux valu qu'il ne tolérât point à la scène quatrième du second acte, une coupure aussi superflue par sa brièveté que regrettable ici pour le développement musical. Mais son pire méfait fut peut-être le niais traînando dont il sut pesamment abîmer la gracieuse et alerte chanson *Souvent femme varie*, précisément à la mesure où Verdi, dans sa partition, a prescrit « leggero ». M. Vigna et ses pareils appuient sans cesse, et le plus volontiers, d'ordinaire, où il faudrait glisser. Ils ne paraissent pas se douter du désastreux dommage que cause ainsi au drame leur sollicitude incontinente. Evidemment, il faut savoir chanter pour jouer du Verdi, mais il faut avant tout le jouer. Le musicien lui-même proclamait ne pouvoir composer qu'exalté par l'action dramatique. S'il écrivit pour des voix exercées, il est invraisemblable que Verdi ait voulu et qu'il eût supporté l'extravagante accrobatie d'un fignolage tout postiche qui, non seulement détourne l'attention du drame et le paralyse, mais le galvaude et le bafoue d'une sorte de parodie perpétuelle. Notre hôte, nonobstant, accomplit ces prouesses avec une conviction peu banale. M. Arturo Vigna est un homme ostensiblement énergique qui, outre par aventure le facies, semble posséder l'élasticité de la grenouille. On dirait qu'il est fait en ressorts à boudin. Il disparaît soudain, enfoui sous son pupitre, se détend, retombe accroupi, rebondit, se trémousse, explose. On est sidéré de l'escrime où son bâton menace, impavide flamberge, de tailler, d'embrocher, d'éventrer, d'éborgner les impassibles « professeurs » d'un orchestre subventionné. Son regard, tour à tour olympien, caressant ou farouche, foudroie, persuade, approuve, fulmine, objurgue. Sa mimique incarne, effigie péripéties autant qu'émois ou sentiments. Il exulbère, effusionne, tirebouchonne et pâmoisonne. Il doit avoir joliment chaud. On conçoit sans difficulté que les acteurs en apparussent visiblement interloqués. On soupçonnait chez eux la préoccupation de se mordre les lèvres et la terreur de rigoler. Ils firent cependant de leur mieux, ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire. Si la plupart n'étincelaient aucunement pour la virtuosité vocale, ils péchaient surtout par l'allure. Seule entre tous les interprètes, Mlle Arné se signala, en Madeleine, par un jeu plein de vie, parfait de naturel et de justesse, sans préjudice d'une voix expressive et prenante que favorisait mal le rôle, un peu ingrat. Mlle Arné est pour notre Opéra une recrue précieuse. Il paraît qu'elle vient de province. On n'en est point surpris. C'est là probablement, en travaillant, comme on y est astreint, dans un répertoire constamment renouvelé et pour un public exigeant, qu'elle acquit sa maîtrise scénique. Je me suis toujours émerveillé, je l'avoue, que maintes de nos vedettes lyriques parisiennes, lorsqu'elles se risquent hors de nos

murs, ne soient point arrosées de pommes cuites. La charité adjure de passer sous silence les choristes et M. Noté. La mise en scène demeure toulousaine. M. Rouché devrait bien remonter *Rigoletto* à sa façon. L'ouvrage le mérite tout autant que *le Roi s'amuse*. Ce n'est pas plus profond, mais non moins fascinant. La romantisme de Verdi offre plus d'une affinité avec celui d'Hugo. On s'en apercevrait davantage avec un Chaliapine en Rigoletto et sans la traduction de Duprez, qui est d'une bêtise odieuse. Verdi eut rarement à se louer de notre Opéra. Ses rapports avec lui jadis manquèrent de cordialité et Verdi garda de certains procédés une rancune assez tenace. Un incident est caractéristique. Perrin, en 1863, eut l'idée de reprendre *les Vêpres siciliennes* et pria Verdi, de passage à Paris, de surveiller quelques répétitions. Verdi convoqua donc un jour l'orchestre. Stupéfaits de l'audace, ces messieurs résolurent de mettre cet auteur au pas. Estimant un mouvement trop rapide, Verdi fit recommencer le morceau. L'orchestre alors le prit d'une lenteur démesurée. Le musicien, qui n'était pas patient, frappa du pied et dit sèchement à Dietsch qui dirigeait : « C'est une mauvaise plaisanterie, sans doute ? » — « Mon Dieu, maître, repartit tranquillement l'autre, c'est que ces messieurs croient qu'ils n'avaient pas besoin de répéter. » — « Vraiment ? » — « Oui, ils ont leurs affaires... » — « Ah ! ils ont leurs affaires, qui ne sont pas celles de l'Opéra ? C'est différent. » Et Verdi s'en alla. Depuis, il ne remit plus les pieds à l'Opéra. Ce Dietsch était le même chef d'orchestre qui donna tant de fil à retordre à Wagner avec *Tannhaeuser* en 1861. Cette fois, il fut cruellement puni. Trois jours après cette algarade, il recevait l'avis de sa retraite et dut céder la place à Georges Hainl. M. Pougin, qui rapporte cette anecdote, assure qu'il en mourut de chagrin deux ans plus tard. Comme on voit, les « traditions » de notre orchestre de l'Opéra s'autorisent d'un long passé. L'horreur des répétitions y repose sur de fermes assises. Qui donc aurait imaginé qu'on pût les ébranler jamais ? M. Rouché y réussit pourtant. A l'heure qu'il est, aucune représentation n'a lieu à l'Opéra sans répétition préalable. Il est vrai que l'innovation n'est pas à la portée de tous : il en coûte chaque fois quinze cents francs à la caisse directoriale. En vérité, M. Rouché s'est juré de n'avoir point de successeurs. Il a froidement égorgé la vache à lait des « loges sur la scène », et voici qu'il implante et prodigue les répétitions onéreuses. Il gâche irrémédiablement le métier.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ANGLAISES

The Lord Kitchener Memorial Book, Edited by Sir Hedley Le Bas : Hodder et Stoughton, 3s. 6d. — La mort tragique

de Lord Kitchener, dit Lord Derby, fut si soudaine, entourée par des événements si terriblement dramatiques qu'il fut à l'époque impossible de rendre convenablement justice à sa mémoire. Aujourd'hui, pas plus qu'alors, il n'est possible de tracer une biographie du grand soldat. La plupart des documents indispensables pour un pareil ouvrage restent encore confidentiels ; en attendant qu'on puisse rédiger une vie de Lord Kitchener, on a voulu donner, en hommage à sa mémoire, un ouvrage qui réunit des pages qu'il est utile de trouver sous une même couverture. Le présent volume est dû aux soins de Sir Hedley Le Bas, l'un des collaborateurs des plus actifs de Lord Kitchener, pour la campagne de recrutement qui dura jusqu'à l'établissement du service militaire obligatoire. Les bénéfices de l'édition iront grossir les fonds d'une œuvre, placée sous le nom de Lord Kitchener, qui pourvoira aux besoins des officiers et soldats blessés de l'armée et de la marine dont la pension serait insuffisante.

La plupart des hommes éminents qui se sont trouvés en contact avec Lord Kitchener depuis le mois d'août 1914, ont apporté un unanime témoignage de leur estime et de leur admiration pour le créateur de la grande armée britannique. Lord Derby, actuellement ministre de la guerre, a laissé reproduire une partie du discours qu'il prononça à la Chambre des Lords après le fatal naufrage :

Je ne parle pas de Lord Kitchener le maréchal, de Lord Kitchener administrateur : je parle seulement de « K », comme nous l'appelions, de Kitchener qui fut le meilleur ami que j'eus. Je le connaissais depuis nombre d'années. Notre amitié s'était mûrie dans l'Afrique du Sud, et, pendant ces derniers mois, je ne pense pas que personne ait été plus que moi en contact étroit avec lui. Je l'ai vu sous un jour que peu de gens connaissent, et qu'il est difficile même au public de se figurer. On le supposait dur, revêche, taciturne ; je ne connais pas de pire erreur sur le caractère d'un homme. Lord Kitchener était timide, plus timide qu'on ne l'imaginait, et il se défiait toujours de lui-même. Je rappellerai, à ce sujet, un menu incident. C'était il y a une quinzaine de mois, dans son bureau du War Office : — « Je voudrais bien que vous me préveniez lorsque je me trompe. » Quand je lui exprimai ma surprise, il répliqua : — « J'ai l'impression qu'il y a quelque chose que je devrais faire et que je ne fais pas. Il est quelque chose de plus que je devrais faire pour mon pays. Je fais tout ce que je puis, et cependant j'ai la conviction qu'il y a encore beaucoup de choses que je n'arrive pas à faire..... » Lord Kitchener a dit adieu à la Nation au moment où il laissait en plein fonctionnement les énormes rouages des grandes armées qu'il a créées, et alors qu'il ne fallait plus, pour en assurer le maintien, que les soins de mécaniciens habiles. On peut croire vraiment que dans sa sagesse, la Providence lui a donné le repos qu'il ne se serait jamais accordé.

Le général Sir William Robertson, chef de l'état-major impérial,

rend à l'ancien ministre l'hommage le plus qualifié qu'il pût recevoir :

Il est universellement admis, dit-il, que si, comme nous l'espérons, nous remportons la victoire dans cette guerre, le grand honneur en sera dû à Lord Kitchener, car lui seul, autant que je sache, s'est rendu compte dès le premier moment de la tâche qui se présentait à nous. La rapidité et l'efficacité avec laquelle il fit lever, équiper et mettre en campagne des armées nouvelles ne sont rien moins qu'admirables. Nul, en si peu de temps, n'aurait pu obtenir de semblables résultats... Pendant le temps où j'eus le privilège de travailler avec lui, je fus souvent grandement frappé par son patriotisme et sa loyauté intense. Il n'avait d'autre objet en vue que de gagner la guerre... Quand je pris mes fonctions auprès de lui au War Office, il me dit : « Je ne suis pas du tout le Kitchener que certains pensent. » Et c'était parfaitement vrai. Le caractère raide, implacable, impérieux qu'on lui attribuait ne correspond pas avec l'impression que je garde de l'homme. J'ai servi cependant bien des chefs depuis 39 ans que j'appartiens à l'armée et je puis dire que je n'ai jamais été en contact avec aucun qui fût plus facile à servir. Il était un pilier inébranlable pendant les heures mauvaises et quand les difficultés et les inquiétudes survenaient ; ceux qui avaient sa confiance et pénétraient pour ainsi dire derrière son extérieur naturellement timide et plutôt rébarbatif, savent qu'il était un gentilhomme plein d'attentions et de bonté, d'une honnêteté parfaite dans ses paroles et dans ses actes. Personnellement, je me sens meilleur de l'avoir connu.

Ensuite, c'est le maréchal Joffre qui apporte son témoignage à Lord Kitchener « ami de la France ».

« Comme notre grand Carnot dans les guerres de la Révolution, Kitchener mérite de porter devant la postérité le surnom d'organisateur de la Victoire.

Partout où il a passé, en Soudan Egyptien, aux Indes, au Transwaal, il a donné la mesure de ses facultés créatrices. La Grande Guerre devait lui fournir l'occasion de déployer ces facultés sur un terrain plus vaste encore. Dès le début des hostilités, avec une vision qu'on doit aujourd'hui reconnaître prophétique des nécessités de la lutte où sa patrie était engagée, il établit le plan de la nouvelle organisation militaire qu'il fallait mettre sur pied ; avec sa volonté tenace, sans se laisser rebuter par aucune difficulté d'encadrement, d'instruction ou d'armement, il réalisa le plan qu'il s'était fixé. Moins d'un an après l'ouverture de la campagne, les divisions de l' « Armée Kitchener » se mesuraient sur le continent avec l'ennemi. Aujourd'hui, elles se battent et le mur allemand vacille sous la rude poussée des régiments britanniques. Le soir de Bazentin, comme au soir d'Omdurman, Lord Kitchener eût connu la joie du triomphe. C'est sous le drapeau de la France que ce grand Anglais avait fait ses premières armes. C'est pour la gloire commune de la France et de la Grande-Bretagne, pour la victoire du droit et de la civilisation qu'il est tombé, en soldat. Sa mort m'a frappé comme celle d'un ami personnel, et d'un des meilleurs amis de mon pays.

A son tour, le général Cadorna, chef de l'état-major de l'armée

italienne, exprime en termes d'une noble élévation les regrets de l'Italie.

L'une des plus longues contributions du volume est un mémoire rédigé par le marquis de Chasseloup-Laubat que sa mission auprès du Gouvernement Britannique mettait à même d'approcher constamment le ministre de la guerre. Après un substantiel préambule, bourré de considérations et d'idées générales, M. de Chasseloup-Laubat raconte que c'est au début de novembre 1914 que l'Ambassadeur, M. Paul Cambon, le présenta à Lord Kitchener, dont les principales caractéristiques, dit-il, furent le bon sens, la volonté et la sincérité.

Longuement M. de Chasseloup-Laubat expose et censure l'état d'impréparation de la France et des Alliés ; il accumule les critiques malheureusement trop justifiées, contre la façon dont les grands problèmes de la guerre furent envisagés et résolus au début. Il souligne et vitupère les erreurs innombrables qui risquaient trop souvent de compromettre nos espoirs de victoire, mais nous pouvons espérer, dit-il, que l'échec de l'Allemagne, en dépit de ses préparatifs, de sa Kultur, de son espionnage et de ses atrocités variées, disposera la postérité à l'indulgence pour l'insuffisance des chefs des Alliés entre qui Kitchener fut, peut-être, « le soldat homme d'État » le plus fort.

Comme tous ceux qui ont connu Lord Kitchener, M. de Chasseloup-Laubat relate des anecdotes qui montrent cet aspect humain que le ministre dissimulait soigneusement au public. Il en est une entre autres qu'il convient de citer entièrement.

Un matin, pendant l'hiver de 1914-1915, je fus soudain appelé dans le bureau de Lord Kitchener au War Office ; là, je fus mis au courant de certains faits alarmants qus l'on peut révéler puisqu'il n'y a plus la moindre chance qu'ils se reproduisent. Par suite du manque de certaines choses, sur lesquelles les autorités françaises avaient édifié depuis quelque temps de grandes espérances, notre armée était sérieusement en danger d'être à court de divers matériaux et produits manufacturés absolument nécessaires pour repousser toute nouvelle attaque allemande. Notre commandant en chef avait dépêché, au Secrétaire d'Etat pour la guerre, un colonel anglais (maintenant général) chargé de lui expliquer sa pressante nécessité et lui transmettre une urgente requête pour que l'Angleterre vînt à notre aide dans ces très dangereuses difficultés. L'Etat-Major français demandait une réponse dans les quelques heures. Lord Kitchener laissa tout de côté, et je passai la journée presque entière avec lui et les fonctionnaires britanniques dont la tâche était de pourvoir le War Office des choses mêmes que nous demandions.

Dès le commencement de notre enquête, il fut évident que Lord Kitchener n'était malheureusement pas en situation de faire face aux demandes du général Joffre, mais, afin de faire tout ce qu'il pourrait, il étudia

a question sous tous ses aspects et examina tous les arrangements et combinaisons possibles. A la fin de l'après-midi, il fut à même de décider de ce qu'il pouvait et ne pouvait pas faire. Alors se passa une scène que je n'oublierai jamais.

La nuit commence à tomber et la vaste pièce est dans une demi-obscurité. Le Secrétaire d'État pour la Guerre renvoie tout le monde et ne garde que le colonel et moi. Il a mis ses grosses bésicles et s'est assis devant son bureau recouvert des papiers nécessaires. L'officier et moi restons debout, immobiles. Dans le profond silence, on n'entend que le bruissement des papiers que Lord Kitchener retourne. Puis, il m'ordonne de m'asseoir à sa droite, au coin du bureau, et de prendre soigneusement note de ce qu'il a décidé de faire pour les Français. J'obéis. Une longue pause et un silence que rien ne trouble. Le Secrétaire d'État pour la guerre a cessé de remuer ses papiers.

Alors, lentement, Kitchener dicte la liste, hélas trop courte, des choses qu'il peut donner à Joffre. Une nouvelle pause et un nouveau profond silence. Ensuite, Kitchener me fait signe d'écrire. Je note les facilités et les pouvoirs extraordinaires et sans précédents qu'il me confie, afin de rendre toute l'aide possible à l'armée de mon pays qui défend notre sol natal. Kitchener retire ses bésicles. Une troisième pause et un troisième profond silence.

Le ministre se renverse dans son fauteuil et reste immobile comme perdu dans ses pensées; puis, soudain d'une voix profonde et à demi étranglée, comme s'il souffrait une agonie de douleurs, il adresse lentement à l'officier britannique les mots suivants, de courtes phrases qui résonnent encore à mon oreille, entrecoupées comme si entre chacune il eût besoin de reprendre haleine : « Dites à Joffre..... dites à mon ami Joffre..... que je suis désolé..... extrêmement désolé de ne pouvoir faire plus. »

Quand j'eus fini d'écrire ce qu'il m'avait dicté, je me tournai pour le regarder; à mon profond étonnement, je vois que le maréchal Lord Kitchener a des larmes dans les yeux parce qu'il est « extrêmement désolé de ne pouvoir faire plus »,

Il surprend mon regard et,comme honteux de ce qu'il paraît considérer comme une faiblesse, il remet promptement ses bésicles.

Cette scène se passe de commentaires. Comme le dit Mr. Arthur Henderson, le ministre socialiste, Lord Kitchener « plus qu'aucun autre peut-être, au début de la guerre, fut la personnification de l'esprit qui domina l'Empire Britannique dans sa sévère résolution de combattre pour une cause juste et noble ». Et plus loin, Mr. Henderson dit encore : « Il n'avait aucun désir de capter la popularité, il était trop grand pour cela; il ne se laissait influencer que par un sens profond de ce qui est juste. » Son extraordinaire prestige tient beaucoup, sans doute, à son indifférence pour la popularité. Elle lui vint et il l'accepta comme une conséquence naturelle de sa position et de l'œuvre qu'il accomplit. C'est la raison pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'il permit d'avoir recours à toutes les ressources de la publi-

cité pour obtenir les volontaires qu'il lui fallut, alors que la fabrication de l'équipement et du matériel n'était suffisante que pour un contingent réduit. Sir Hedley F. Le Bas, qui fut l'admirable organiteur de cette campagne de recrutement, raconte comment il collabora pour ainsi dire avec le ministre et pourquoi il n'hésita pas à se servir du nom de Kitchener : « Comme homme d'affaires, dit-il, je connais toute la valeur d'un nom et d'une personnalité capable de remuer le peuple et de lui inspirer tous les efforts patriotiques. »

Le volume se termine par la reproduction des principaux discours que Lord Kitchener eut l'occasion de prononcer au Guidhall et à la Chambre des Lords. On y a ajouté les témoignages qui lui furent rendus, les 20 et 21 juin, à la rentrée du Parlement par Lord Lansdowne, le maréchal French, Mr. Asquith, Mr. Bonar Law et Mr. G.-J. Wardle, chef du parti travailliste. Une iconographie copieuse rend le volume plus précieux encore. Tous les portraits de Kitchener y sont reproduits; on le voit aussi dans des instantanés pris en Egypte, aux Indes, ou sur le front, pendant cette guerre, accompagné de Joffre, de Cadorna, de Mr. Asquith, de M. Millerand, etc.

L'hommage est unanime : Kitchener fut le créateur de la puissance militaire anglaise actuelle et nul autre que lui n'aurait pu accomplir aussi bien et en si peu de temps cette œuvre formidable. C'est maintenant que les armées de Kitchener sont prêtes à entrer en campagne avec toute leur force, et c'est sans doute un peu parce qu'ils redoutent ce nouvel ennemi que les Allemands parlent de paix. Mais le peuple anglais se dit qu'il serait bien naïf d'avoir consenti de pareils sacrifices et d'avoir formé des outils aussi formidables que son armée et sa marine sans porter à la puissance allemande le coup décisif sous lequel elle s'effondrera.

HENRY D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Cap. Z... : *L'Armée de la Guerre*, Payot, in-18. — M. Dide : *Ceux qui combattent et qui meurent*, Payot, in-18. — Joseph Mac Cabe : *Treitschke et la grande guerre*, traduit et adapté de l'anglais par Mme Léon Raynal, Giard et Brière, 3 fr. 50. — Jules Combarieu : *Les jeunes filles françaises et la guerre*, Armand Colin, 3 fr. 50; — John Morse : *Un Anglais dans l'armée russe*, traduit de l'anglais par Louis Labat, Hachette, 3 fr. 50; — Robert Vaucher : *Avec les armées de Cadorna*, Payot, 3 fr. 50. — Jules Perrin : *Un Parisien sur l'Yser, le Fusilier marin, Luc Platt*, préface de Charles le Goffic, Larousse, 75 cent. — D. Baud-Bovy : *L'Evasion, récit de deux prisonniers français évadés du Camp d'Hammelbourg*, préface de M. le Professeur Maurice Millioud, directeur de la Bibliothèque Universelle, Berger Levrault, 3 fr. 50. — Docteur Terwagne : *Pour la défense du Pays, documents sur la guerre européenne (1914-1915)*, Van Oest, 3 fr. 50. — Anonyme : *En Mission secrète*, Perrin, 3 fr. 50. — Jean Galtier-Boissière : *En Rase Campagne*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — John Grand-Carteret : *Verdun, Images de guerre*, Chapelot, 6 fr. — Edouard Herriot : *L'Effort russe*; Bloud, 0,60. — Alfred Croiset, Victor

Bérard, et autres : *L'Effort de la France;* Berger-Levrault, 0,40. — Jules Sageret *Le Moratorium de l'humanité ;* Grande Revue, 2 fr.

J'éprouve le regret le plus vif de n'avoir pu parler plus tôt du livre du Capitaine Z..., **l'Armée de la Guerre.** J'aurais aimé à le signaler, dès son entrée dans la mêlée des livres, comme le plus merveilleux antidote qu'un soldat de bonne trempe, bien racé, — qu'importe qu'il soit de la carrière ou qu'il y soit d'aventure! — ait fourni pour calmer l'énervement, l'impatience. Sous le titre : « les Soldats », le *Mercure* a publié en 1915, si je ne me trompe, bien avant la parution de ce livre, ses pages les plus alertes et les plus vives. On y voit briller, comme les éclairs d'une épée à la lumière, les qualités de bonne humeur, de malice endiablée, de franchise rude et saine, de droiture d'esprit, qui animent sans cesse leur auteur. Que la Censure n'ait pas mutilé davantage ces jolies pages frondeuses, si françaises d'accent et de ton, il faut s'en féliciter ; car elles resteront comme un témoignage vivace de l'état d'esprit des conducteurs de la tranchée en ces années d'épreuves 1914-15. Au reste, il était d'une sage prudence de laisser jouer une soupape de sûreté — et avec quel brio elle joue! — pour soulager les acteurs de premier plan de tout ce qui les insupporte : la boue, la pluie, l'odeur des feuillées, le débordement des paperasses, l'assaut des louches mercantis, la légende des poilus, les nonchalances, la vibration verbale des gens assis, etc. Puisqu'on a pu lire dans cette revue ce que le cap. Z... pense, en gros, des soldats, j'attirerai l'attention sur ce qu'il nous dit des officiers. « Une armée décidée aux derniers sacrifices, nous dit-il, veut être bien commandée. » Il spécifie : « Un général, commandant de brigade, qui veut exercer son commandement, passe trois heures par jour dans ses tranchées de première et deuxième ligne... Celui qui commande ses officiers de troupe de loin et à travers une avalanche de papiers, s'expose aux plus fâcheuses déconvenues. » Il passe ensuite en revue les officiers de toutes armes. Il les silhouette en quelques traits familiers, qui les caractérisent, et je signale en particulier la manière incisive autant que concise dont il note l'officier d'état-major : en trois mots, dans un cas comme dans l'autre, estime ou mésestime. Mais arrivé à l'officier d'infanterie, il s'échauffe ; le morceau vaut d'être cité, car il est, sous sa forme familière, d'une éloquence extraordinaire et riche en enseignements : « Te voici, pauvre frère, sous-lieutenant, lieutenant, capitaine d'infanterie, de chasseurs à pied, de marsouins, de tirailleurs, de zouaves... Te voici, pauvre bougre. Tu n'es pas toujours très reluisant. Mais tu as sauvé la France. Le fantassin, c'est un mot que l'on ne devrait prononcer qu'avec des larmes de respect. Je les ai vus partout, dans toutes les boues, dans les charniers des Eparges, de Vauquois, du Labyrinthe, de la Tranchée de Calonne, sous la neige de

Verdun, rouspétant, protestant, ronchonnant, travaillant, se sacrifiant. Ils ont sauvé la France. Il n'y aurait pas eu ce petit bougre vêtu de drap, avec un galon d'or sur la manche, et la civilisation que nous aimons était détruite. Il a dit au paysan : « On tiendra ! » Et le paysan a tenu sous la pluie, les pieds gelés, dans la vase, avec son officier. Il a dit encore,sous les bombardements du bois d'Ailly, de Roclincourt, de Bagatelle, de Verdun : « On tiendra ! » Et l'on a tenu. Il a dit : « On ne fout pas le camp ! » Et comme il restait, on est resté. Il a dit à la Marne : « Tirez donc, nom de Dieu ! » Et l'on a tiré. Et le 9 mai, à Carency, et le 25 septembre en Champagne, et le 26 février à Douaumont, il a crié : « En avant, les gars ! En avant, c'est pour la France! » Et l'on a chargé avec lui, à côté de lui, tant qu'il l'a dit, tant qu'il a voulu..... « Un peuple, a dit le général de Maudhuy, a l'infanterie qu'il mérite. » Alors nous sommes un beau peuple, car nous avons la première infanterie du monde. Il n'y a qu'une vraie façon d'être soldat, complètement, entièrement, durement, totalement : c'est d'être fantassin. Et nos officiers d'infanterie sont admirables d'avoir su tant souffrir et de conserver un élan si viril, un courage aussi déterminé et un sens si réaliste des nécessités de cette énorme guerre. Honneur aux officiers d'infanterie ! »

De Maurice Dide, **Ceux qui combattent et qui meurent**, un livre vécu,simplement composé d'une série de portraits ou de scènes d'une famille militaire, par excellence, celle du 24e chasseurs alpins,tableaux pris sur le vif, crus,gais ou tristes au fil de l'heure, mais nullement poussés au noir, toujours alertes et fleuris de cette jolie pointe de panache,qui rétorque les misères,les fatigues,les dangers et gaillardement,sans phrases,aide à vivre et à mourir en beauté. Ils ont été scrupuleusement décrits ou notés par le médecin du bataillon, un territorial, c'est-à-dire un homme revenu des emballements de la jeunesse et, par-dessus le marché, « encore que peu cocardier », avoue-t-il,avant d'avoir vécu dans un tel milieu.Son témoignage n'est donc pas suspect. Mais cet homme a été transmuté dans l'atmosphère morale, où le sort brusquement l'avait jeté ; il a participé à l'exaltation de cette troupe, dont tous les actes, les gestes se rythmaient sur un mode de vie héroïque.

Le sacrifice joyeusement consenti exalte les instincts et tous les ressorts de la nature humaine. Que d'êtres ont été transformés par la guerre et se sont sentis animés d'une intensité d'énergie et de sentiments qu'ils ne soupçonnaient pas avant. Ce goût du sacrifice,c'est la force secrète de ceux qui savent la bien conduire. C'est la source de toutes les inspirations heureuses. Lire ce petit livre, c'est revivre les émotions violentes, salutaires qui ont ennobli et trempé ces âmes de soldats, partout où ils ont œuvré, en Lorraine, sur l'Yser, mais surtout sur la terre d'Alsace, au Braunkopf, à Metzeral. C'est aussi

respirer la fraîche haleine de leur joie, de leur incomparable jeunesse d'âme, de leur franche et cordiale gaîté, au hasard des cantonnements, dans l'intervalle de deux coups de chien.

Qu'on lise cette délicieuse revuette, qui fut jouée par le bataillon, le 14 juillet 1915, dans le décor des sapinières du Braunkopf, avec l'accompagnement d'orchestre de l'artillerie lourde. N'est-elle pas une fleur exquise de notre esprit et de notre gaîté de race? N'est-il pas délicieusement romantique et ne le dirait-on pas emprunté à une aventure de cape et d'épée, ce petit lieutenant M... qui, le soir de la prise de Metzeral incendié et troué par les obus, ayant trouvé une couronne de laurier dans la chambre abandonnée d'un poète du terroir, vaguement lauréat de la faveur impériale, interpelle son ordonnance sur le mode picaresque : « Valzerio, je vois là quelques flacons du Rhin qui figureront dignement sur ma table ce soir ; cette course aux flambeaux m'a donné soif. Prépare un bon dîner et n'aie crainte d'attirer par la fumée de ta cuisine des regards indiscrets : pour ce soir, l'incendie nous protège. Prends cette couronne de laurier, tu l'ajouteras à la soupe que je désire succulente. Elle vient d'un poète, boche il est vrai, mais j'entends qu'il me rende l'inspiration qu'il a volée à la terre d'Alsace, et que ton brouet, ainsi préparé, me suggère un sonnet que, dès ce soir, je veux écrire à ma maîtresse.» Mais que penser du chef de cette troupe, qui, l'avant-veille de sa mort, disait à ses officiers : « Si je suis tué, on sonnera le Sidi-Brahim. Je ne veux pas de cérémonies qui amollissent et font fléchir le moral. On aura toute la vie pour pleurer ceux qui disparaissent; ici, il faut de la gaîté. » Et cette gaîté, élevée à la hauteur d'une vertu cardinale pour le soldat, ne l'empêchait pas de posséder les qualités les plus remarquables d'un homme de guerre.

La veille d'une attaque, ce chef, après avoir indiqué les directives à ses officiers, ajoutait ; « Nous irons voir ensemble, cet après-midi, les positions d'où nous devons déboucher à la partie Est de l'Altnatt et il vous appartiendra de me communiquer les remarques personelles que vous aura inspirées l'examen topographique, et les désiderata que vous voudrez formuler. » Le chef qui, après avoir tout prévu lui-même, ne craint pas de s'aider des lumières de ses subalternes et de faire ainsi appel à une collaboration intime de tous ses officiers, qui doivent être comme des parties de sa pensée et de son ardeur, celui-là possède l'étoffe des véritables gens de guerre.

Le 21 juillet 1915, il était frappé d'un éclat d'obus en pleine poitrine sur cette même terre d'Alsace! Par une sorte de pudeur bien compréhensible, l'auteur de ce livre, qui faisait partie de l'état-major du 24e chasseurs, qui appartenait à cette grande famille, ne nous donne que l'initiale du nom de ce héros.

Plus d'un an nous sépare de cette mort. On peut, semble-t-il, au-

jourd'hui citer le nom, digne de notre respect et de notre admiration, de ce soldat, qui fut un chef si complet et que j'ai eu la bonne fortune de connaître. Il s'appelait le Commandant Nicolas; honorons sa mémoire. Il appartient à cette phalange de héros qui, tombés avant la victoire, ont, à force de confiance, de sacrifices et de dévouement absolu, étalé le grand coup et contribué, dans une si large mesure, à rééduquer la nation.

JEAN NOREL.

§

On parle beaucoup de Treitschke ; on le considère comme un des hommes qui sont responsables de la guerre actuelle, et il semble qu'on ait raison. Il est certain que les universitaires allemands n'ont point lutté contre l'admiration de la force brutale que donnaient au peuple les succès des militaires ; ils se sont plu à exalter la vanité de leurs compatriotes. Treitschke, plus qu'aucun autre peut-être, contribua à former la doctrine qui est enseignée aujourd'hui dans les écoles d'Allemagne, et il est un des plus coupables parmi ceux qui ont perverti le génie allemand. Mais, avant de le mépriser, de le condamner, il faudrait le connaître ; et, de ses juges, beaucoup ne sauraient même pas orthographier son nom. Le petit livre de Joseph Mac Cabe, **Treitschke et la Grande Guerre**, rendra service aux gens de bonne volonté et nous devons remercier Mme Léon Raynal de l'avoir traduit de l'anglais. A ceux qui n'aiment point à jeter des anathèmes trop faciles, il permettra de voir quelles furent, en somme, les idées de Treitschke, et l'on restera confondu qu'un peuple, qui fut grand, ait pu se laisser séduire par la science hasardeuse d'un Ubu solennel.

M. Jules Combarieu, dans **Les jeunes filles françaises et la guerre**, ne parle pas seulement des services rendus par les jeunes filles depuis qu'a commencé la guerre ; il cherche à voir quelle éducation les avait préparées aux tâches délicates, pénibles souvent, qu'elles ont assumées. Ses observations ne sont pas sans intérêt. A la fin du livre, il se demande comment on élèvera les jeunes filles après la guerre. Il suggère dans l'enseignement des réformes dont certaines seraient utiles, et les problèmes qu'il énonce valent qu'on tente de les résoudre.

Le cas de M. John Morse est curieux. Il atteignait la soixantaine et, commerçant paisible, n'avait guère songé à quitter l'Angleterre, lorsque, dans l'été de 1914, l'envie lui vint de parcourir la France et l'Allemagne. Il visita Paris et quelques villes française, puis il entra en Allemagne. Il fit, dans les deux pays, des observations qui ont leur prix. Ici, l'on était loin de penser à la guerre ; en Allemagne, on procédait à des concentrations de troupes, et l'on ne parlait

que de se battre. Le 31 juillet, M. John Morse était près de la frontière russe ; il apprit les derniers événements, il passa en Russie, avec l'intention de regagner par Riga l'Angleterre, mais, comme on le devine, il en fut empêché, et il se décida à faire campagne avec l'armée russe. Il nous dit quelle fut sa vie pendant dix mois. Il joua les rôles les plus imprévus. Son livre, **Un Anglais dans l'armée russe**, est d'une lecture attachante. M. John Morse garde toujours une bonhomie naïve et fine à la fois ; il raconte avec simplicité les plus étranges péripéties, et il nous donne souvent de très utiles renseignements.

M. Robert Vaucher a, comme correspondant de *l'Illustration*, suivi les opérations italiennes depuis la déclaration de guerre jusqu'à la prise de Gorizia. Ses récits sont clairs, précis, et ils donnent une haute idée de la valeur italienne. Son livre, **Avec les armées de Cadorna**, permettra de voir combien rudes furent les combats dans les Alpes et sur l'Isonzo.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

Un Parisien sur l'Yser, le Fusilier marin Luc Platt, forme, d'après son journal et sa correspondance, un intéressant récit de guerre, que M. Jules Perrin présente, avec une excessive discrétion, au lecteur. On aimerait pénétrer davantage dans l'intimité de cet humble et vaillant héros. Luc Platt paraît avoir été une nature d'élite, et cependant bien nombreux apparaissent ses pairs dans les rangs de l'armée française. Enfant du peuple, fils d'artisans modestes, le père bûcheron, la mère ouvrière en couronnes, après s'être fait remarquer par son travail, son intelligence et sa claire volonté dans les grandes écoles municipales, il avait conquis le baccalauréat, il avait été nommé, quand éclata la guerre, adjoint technique de la ville de Paris. Il s'engage dans la marine, et, après un stage à Brest, il est envoyé en Flandre avec de forts détachements de son arme, qui, comme on le sait, aux côtés de l'armée belge défaite et décimée, mais toujours indomptable et résolue, décidèrent magnifiquement, à Dixmude, de l'issue prochaine des événements. Luc Platt, comme la plupart, ne se doute pas un instant de l'importance des actions auxquels il participe. Sa grande préoccupation est de demeurer en contact avec ceux qu'il a laissés à l'arrière, les parents, son jeune frère, dont les études l'intéressent par-dessus tout. Il est si peu conscient de la valeur de la résistance que son corps a opposée aux bords de l'Yser, qu'une fois, rentrant d'un engagement où, après avoir tenu plusieurs jours sans vivres et isolés de tout, la situation a été assurée et l'avenir redressé, il termine une carte-pos-

tale à sa famille par ces mots entre tous inattendus et saisissants : « Donnez-moi des nouvelles de la guerre. »

Rien n'égale l'accent de familière simplicité avec lequel Luc Platt décrit les péripéties de la campagne, les souffrances, les espérances, les enthousiasmes et les dépressions. Pour tuer l'ennui des longues stations dans la tranchée, il prenait de nombreuses notes, et s'appliquait à dessiner, dans un sentiment de fraîcheur minutieuse et ingénue, l'aspect des villes en ruines et des monuments que la fureur teutonne a délabrés. Plusieurs croquis sont reproduits dans le livre, que M. Perrin a délicatement consacré à la mémoire du jeune homme abattu misérablement le 13 février 1916, quartier-maître fusilier-marin, décoré de la croix de guerre, cité deux fois à l'ordre du jour.

Et ce livre est un pieux témoignage, d'une grandeur qui s'ignore et qui tout surpasse. C'est un intime et précieux document psychologique. « A tous les égards, dit excellemment le préfacier, M. Ch. Le Goffic, une pareille vie, un pareil exemple ne devraient pas être perdus pour les nouvelles générations. »

Moins simple, moins ingénu, le récit que M. Baud Bovy nous donne sous le titre : l'**Evasion**. Deux jeunes parisiens, Du Tartre et Prieur, se rencontrent, prisonniers et blessés, dans le camp d'Hammelbourg, non loin de Kissingen. Après avoir conté les incidents de la campagne première en Lorraine où, appartenant à deux formations différentes, les deux soldats ont été pris, et les effarantes souffrances du long transport en chemin de fer sous l'œil indifférent, et même dur, de ces dames de la Croix-Rouge germanique, l'auteur, qui s'efforce de reproduire la narration de Du Tartre, en en coordonnant les éléments, nous fait assister à la lente, minutieuse préparation, l'étude de la carte, la connaissance du caractère des sentinelles, l'achat astucieux des objets les plus indispensables, une carte, une boussole, etc. Et les voilà partis, déguisés de leur mieux en auxiliaires, à la faveur de la nuit. Pendant plus de deux semaines ils errent de bois en bois, à travers marécages et buissons épineux, passant des cours d'eau nombreux, évitant les villages quand la faim ne les contraint pas à y aller diminuer leur pauvre réserve de pfennigs, affrontant hardiment les centres les plus importants de Rothenburg et d'Ulm, parfois réussissant à dépister ceux que leur ignorance de la langue allemande eût pu rendre soupçonneux, parfois échappant à des poursuites, payant d'audace, aboutissant enfin, épuisés, dénués, loqueteux, à Stein, en Suisse, où la population les accueille avec une sympathie sensible et réconfortante.

Par malheur, il y a, dans ce récit, quelque chose de disparate et qui sonne un peu faux, en dépit des soins qu'a pris M. Baud-Bovy pour y obvier de son mieux. Il y a, dans la façon dont le livre est écrit, un peu d'habitude littéraire, qui trahit le rédacteur profession-

nel, il y a, aussi et surtout, un désaccord, ici léger, ailleurs choquant, entre le langage, faubourien et militaire, des deux évadés lorsqu'ils parlent directement, et les locutions propres au français de Genève, survivances ou vestiges d'idiome local, que l'auteur ne peut s'empêcher d'y mêler.

L'inconvénient serait moindre s'il n'éveillait, en dépit qu'on en ait, certaines suspicions qui ne vont pas seulement à des formules extérieures, mais conduisent plus loin. Est-ce, véritablement, un sentiment de Français et non pas de neutre, ou, du moins suggéré par un neutre, que celui qui porte (selon le post-scriptum) du Tartre, désormais aviateur dans l'armée de Salonique, à craindre que M. Baud-Bovy, dans l'entraînement de son amour pour la France, ait pu être « *injuste pour ceux dont j'ai été, trois mois durant, l'hôte involontaire* » ? Et le récit des souffrances endurées apparaît déjà d'un ton si étrangement modéré et conciliant qu'elles semblent avoir été, au vrai, suivies du dehors plutôt qu'éprouvées.

M. le docteur Terwagne, membre de la Chambre des Représentants de Belgique, délégué à l'office belge « Patrie et Liberté » de la Haye, a réuni, **Pour la défense du Pays**, les écrits qu'il a publiés, durant la première année d'exil, dans *l'Indépendance belge* et dans *l'Echo belge*. Réfugié en Hollande, le député socialiste d'Anvers y a mené une vive campagne en faveur de son pays. On sait à quel point la propagande éhontée de l'Allemagne avait excité les Hollandais contre l'Angleterre; on sait combien l'opinion hollandaise est restée longtemps hésitante, incertaine, combien aussi la peur l'a empêchée de se prononcer dans un conflit où elle avait à redouter un sort comparable à celui de son héroïque voisine. M. Terwagne a courageusement entrepris d'éclairer les consciences obscures et tremblantes. Il a dénoncé les calomnies, les faux de l'Allemagne, en même temps que ses crimes contre la population, ses exactions, ses cruautés viles et impitoyables.

Il serait inconcevable qu'une action aussi convaincue et désintéressée ne portât pas ses fruits. Mais, dit le proverbe, « il n'y a de pires sourds... » Cependant un éveil dans les provinces batayes est évident. Quelques Belges ont réussi à secouer la torpeur de la race, la vue de tant de misères imméritées, et aussi, je suppose, le bon combat, d'ordre plus savant et intellectuel, de certains journaux comme le *Telegraaf*, de certaines revues, comme la fastueuse et excellente *Revue de Hollande*.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Un des récits les plus curieux de l'espionnage, — aux dépens de l'ennemi, dont on pourra trouver que c'était bien le tour, — a été

publié récemment chez Perrin : **En Mission secrète** *à Vienne, Sofia, Constantinople, Nich, Belgrade et en Asie Mineure,* par « celui qui a dîné avec le Kaiser ». L'auteur, — d'un pays neutre qu'il ne nomme pas du reste, — est correspondant du *Daily Mail* et résolut d'aller jusqu'en Turquie, en somme pour examiner la situation du pays, les préparatifs de l'expédition en Egypte et autres projets extraordinaires des Allemands. Il réussit d'abord à gagner Vienne, plutôt triste d'aspect et où, dit-il, le principal sujet de conversation était la nourriture, mais dont les « produits de remplacement » le rendirent malade pendant quatre jours. Peu d'enthousiasme d'ailleurs et les soldats se rendaient chez les petites dames avec l'espérance d'y prendre « la maladie », afin de se faire exempter. Après un séjour d'une quinzaine dans la ville dont il raconte les potins et nouvelles, l'auteur gagna Bucarest dont les sympathies pour les alliés étaient un sujet de chagrin pour l'Austro-Allemagne, puis Sofia. La Bulgarie était déjà aux mains des Allemands, mais qui avaient, comme partout, amené avec eux la disette. Constantinople se trouvait une de leurs colonies avec la complicité des Jeunes-Turcs et fourmillait d'espions. Entre temps, le narrateur donne des détails curieux sur la vie à Stamboul ; tout y était à des prix excessifs ; le savon même était horriblement cher, mais, ajoute-t-il, les Turcs n'en souffraient nullement. Sur le Bosphore, l'Allemagne entretenait d'ailleurs une véritable garnison ; on voulait surtout aller en Egypte afin de frapper l'Angleterre ; on voulait atteindre, par Bagdad, la Perse et les Indes ; on voulait aussi rejeter les Russes dans le Caucase. On sait que ces trois projets ont assez mal réussi ; mais les Allemands quand même se sont incrustés en Turquie et il ne sera pas commode de les en déloger. — Après quelques jours passés à Constantinople, le narrateur put gagner l'Asie et pousser jusqu'à Konieh, l'ancienne Iconium, et ce qui le frappa surtout ce fut de voir des officiers allemands occupés dans la région à des travaux agricoles et montrant aux Turcs à cultiver leurs terres, — sans doute avec l'intention de confisquer la récolte à venir. — L'auteur revint à Constantinople, où il put constater la présence de plusieurs sous-marins allemands, et parle aussi d'une fabrique de munitions qui sauta sur ces entrefaites. Les journaux indiquèrent trois tués et seize blessés, deux maisons détruites, lorsque 2.000 personnes au moins avaient péri et que le quartier n'était plus que décombres. — C'est en revenant par Nich qu'il put assister à l'entrevue du Kaiser et de Ferdinand de Bulgarie, dont il nous donne un curieux portrait : une face jaune, avec des yeux d'usurier ; le nez crochu, une démarche de canard. Il trouva le moyen de se faire inviter au banquet qui fut donné ensuite. Ferdinand fit un discours ; mais le Kaiser, « vieilli et qui toussait continuellement dans un foulard », se borna à faire

distribuer le sien. — Le plus beau, c'est qu'après ces prouesses l'auteur fut arrêté, non en Autriche ou en Allemagne, mais en France, à son retour. On le relâcha, aussi bien, et il put rentrer en Angleterre. — Mais il insiste dans les détails qu'il donne sur l'esprit d'organisation des Allemands dont il a rencontré les preuves à chaque pas sur la route et qui peut être un danger pour les Alliés. Les choses sont mieux connues maintenant et il n'est pas dit que ce seront toujours les mêmes qui en tireront avantage. — Cette relation, dont nous n'indiquons que les points principaux, est, en somme, curieuse et se lit d'une traite comme un véritable feuilleton.

Parmi les récits de guerre de la librairie Berger-Levrault, je recommanderai vivement le livre du caporal Jean Galtier-Boissière : **En Rase Campagne**, qui donne une relation des premiers mois du conflit, vus de tout près, notés au jour le jour avec leurs incidents et leurs drames; les bons et les mauvais quarts d'heure, les conversations des « poilus », même le tapage de l'artillerie que l'auteur traduit par des onomatopées diverses et dont il abuse peut-être un peu trop dans son désir de donner l'impression des choses. Le régiment se trouva sur le front dès le début de la guerre, du côté de Sempigny, Etain, et jusqu'à l'affaire de Longwy dura l'enthousiasme des troupes, que venaient encore électriser les nouvelles mirobolantes comme l'espoir de la râclée qu'on devait administrer à l'ennemi. Les hommes reçurent bientôt le baptême du feu — et l'auteur a noté l'impression plutôt désagréable des combats où l'on se trouvait sous les obus des Allemands, sans même pouvoir répondre de façon efficace. Bientôt ce fut la retraite, dont il est donné dans le livre un tableau lamentable. Les troupes repassèrent à Longuyon, à Saint-Laurent ; une contre-attaque se trouva arrêtée net par le feu des mitrailleuses adverses et la retraite continua bientôt par Damvillers, la vallée de la Meuse, traversant bourgs et villages. Les troupes étaient harassées, mais se battaient quand même. On parvint à Montfaucon, plus loin à la petite ville d'Apremont, à Charpentry ; le bataillon fit tête à Saint-Juvin et Nouart, pour s'égarer sous bois et tomber enfin sur un convoi d'artillerie près duquel il fut retenu. Le lendemain (1er sept.) il se trouva au combat de Fossé, où l'on repoussa l'ennemi ; pourtant la retraite continuait ; de nouveau on se trouva à Apremont, où un autre combat fut donné ; on traversa Baulny, Varennes. C'était maintenant la débâcle, la fuite des paysans traînant leurs bêtes, les vieux et les tout petits juchés sur des carrioles. Les hommes sales, déguenillés, fourbus, parvinrent à Clermont-en-Argonne où le caporal Galtier avoue qu'il put faire enfin un bon repas. Mais la retraite se poursuivit encore par Waly, Louppy-le-Château. Le 7 septembre fut donné le combat de Villers-aux-Vents. Après le passage de Loheycourt en flammes et dont la passerelle avait été repérée par les canons

allemands, la bataille continua ; mais les troupes durent se replier sur Villers-aux-Vents. Il fallut se remettre en route ; les colonnes battaient en retraite sur Bar-le-Duc ; on traversa le village de Laimont et l'on entra en forêt. Il y eut divers incidents dont un combat où les Allemands furent repoussés. On s'organisa enfin sous bois en une première ébauche de la vie des tranchées ; puis le 13 septembre parvint la nouvelle de la victoire de la Marne. La marche reprit dès lors en sens inverse. On repassa par Villers-aux-Vents, Loheycourt, Sommeilles, toutes localités saccagées par l'ennemi, les maisons éventrées, croulantes, ou que dévorait encore l'incendie ; partout étaient des cadavres, des chevaux morts, des ruines. Ce fut encore Thiaucourt, Froides, près de Clermont en-Argonne ; mais dorénavant on avait l'espérance de la victoire qui semblait prochaine — et qu'il fallut bien attendre toutefois, l'ennemi s'étant terré depuis la frontière de l'Est jusqu'à la mer, et commençant la guerre de siège qui, après bientôt trois ans, se poursuit encore.

Un deuxième épisode que contient le volume : *Un hiver à Souchez*, du côté de Notre-Dame de Lorette, raconte la guerre dans la boue, les tranchées de l'Artois. Peut-être, l'auteur y a t-il un peu abusé, comme dans le premier, de l'argot des « poilus » ; mais ses récits sont vivants, bien au point, laissant l'impression de la vérité, on pourrait presque dire photographique, dans les choses qu'il nous montre, — et il convient de le féliciter de ce premier livre, qui est déjà un peu mieux qu'une promesse, et permet de croire que M. Galtier Boissière pourra donner davantage.

L'événement capital que fut le siège, ou plutôt l'attaque rageuse des forts de Verdun devait amener une recrudescence de l'imagerie et surtout de la caricature dont s'est inspiré M. J. Grand-Carteret, collectionneur impénitent, pour confectionner un des volumes les plus caractéristiques de ses *Images de guerre*. **Verdun**, avec une introduction qui est en même temps une étude historique et un aperçu de la production humouristique et commémorative sur les événements de l'année révolue, a fini par constituer un fort volume d'images où ont été recueillis non seulement des dessins, estampes, caricatures, mais jusqu'à des reproductions de coussins brodés, des faïences, — assiettes, cendriers, pichets, tasses et soucoupes ; un projet de groupe commémoratif à élever sur l'Arc-de-Triomphe ; des croquis, pochades des journaux du front, — et surtout l'imagerie satirique, non seulement de France, d'Angleterre, d'Italie, mais d'Espagne, de Hollande, du Portugal, des Etats-Unis, — même d'Allemagne et d'Autriche, qui ne sont pas dans la même note gouailleuse sans doute, mais indiquent des préoccupations voisines, — l'importance de la tentative et l'acharnement effroyable de la lutte.

La première place dans cette collection a été donnée tout naturel-

lement à l'illustration française, dont les dessins presque toujours sont accompagnés d'un commentaire satirique. Lucien Métivet nous montre ainsi l'effort de dame Germania qui tente de faire ployer les barreaux d'une cage contre laquelle sont arc-boutés deux fantassins goguenards : « Puisqu'on t'a dit qu'ils ne casseront pas! » dit l'un. Ailleurs, le même humouriste a représenté le Kaiser, conférant avec un de ses généraux. L'empereur, dont le casque posé sur la table est une tête de mort, finit d'examiner une carte et, sombre, lève le nez vers son interlocuteur : « Et nos pertes ? — Enormes, Sire,... mais cependant légères. Ce sont des Bavarois! » — C'est le dessin d'Abel Faivre, qui montre un défilé de prisonniers devant une de nos sentinelles : « Eh bien, les Brandebourgeois! ça ne se prend pas d'assaut comme une épicerie! » — Une des compositions de Poulbot représente un autre poilu, tétant sa pipe et qui flanque son pied dans le derrière d'un boche dont il fait sauter la gourde et les lunettes : « En attendant Verdun, prends toujours celui-là ! » — D'Hermann-Paul on peut voir deux soldats allemands, des fossoyeurs, debout et appuyés sur leur pelle, tandis que derrière eux s'étendent les croix d'un immense cimetière ; l'un s'essuie le front, fatigué de la besogne : « On n'avance vraiment pas assez ; on ne gagne par de quoi se faire enterrer! » Un autre dessin montre, du même : Devant Verdun, le Kaiser et son fils causant près d'un parc d'obus : « Des munitions, on en a, s'écrie l'empereur. Ce qu'il faudrait fabriquer, c'est des hommes! « — Mais on citerait presque tout. Un dessin d'Abel Faivre représente un journaliste allemand qui vient questionner l'Etat-Major et gribouille des notes : « Entrer à Verdun vous êtes fou ! Il y a le choléra ! » — Plus loin, c'est l'œuf de Pâques du Kronprinz, un dessin de Jean Arna : l'œuf que roule et casse à grands coups de matraque le prince allemand et d'où finit par sortir le coq gaulois qui lui claironne victorieusement dans la figure. — En face de cette planche on peut voir un dessin du *Rigolboche*, journal des tranchées. Deux Allemands causent en vidant des chopes : « Et vous entendez... Si nous prenons Verdun, nous tenons Paris d'enfilade! »

L'imagerie anglaise est d'ailleurs moins heureuse ; elle semble trop appuyée. Elle montre pourtant de bons dessins : le dernier plat du jour avec le général Joffre tenant par le col une oie représentant le Kronprinz, qu'il va plonger dans la casserole. Le même Kronprinz, qu'on fourre à toutes les sauces, est représenté plus loin en éclopé, se tenant avec des béquilles : les suites de Verdun. Plus loin l'agence Wolf demande comment Verdun a été pris et un soldat agenouillé mesure l'avance au centimètre. — Après l'Angleterre, ses colonies, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, le Cap, le Canada ont fourni à cette récolte ; il y a aussi quelques dessins et pochades russes.

L'Italie peut être indiquée encore avec un retour des éclopés après l'attaque de Verdun (*Il Travaso*, de Rome). « Nous avons pris l'offensive, et quelque chose avec... » — sans parler de nombre d'autres, car la série est abondante. — Chez les neutres on retrouvera avec plaisir les dessins de Raemaekers qui ont obtenu un légitime succès. C'est le Kronprinz jouant au gobelet avec la mort, tandis que le Kaiser suit anxieusement la partie; titre : Le dernier dé. Ailleurs, la mort présente l'addition au restaurant ; c'est encore l'assaut des troupes allemandes, broyées par la mitraille : « En rangs serrés, le prix du prochain emprunt. » Des Etats-Unis enfin on trouvera quelques dessins satirique des journaux de New-York et même, comme curiosité, une série de caricatures allemandes, — assez piètres en somme, et montrant bien que l'ennemi « rit jaune » : Un soldat casqué démolit à coups de crosse une porte sur laquelle il est écrit : Verdun ; il fait envoler des paperasses après lesquelles se précipitent un général anglais et un général français. Plus loin on peut voir un dessin délicat signé Roeseler : Résultat imprévu; des troupes françaises se sauvent et culbutent à l'arrivée d'une femme costumée en Jeanne d'Arc ; c'est Sarah Bernhardt dans les tranchées de Verdun ! — Le volume est complété par une série de dessins relatifs à la reprise des forts de Douaumont et de Vaux, et dont on peut citer celui de Paul Iribe. Le Kaiser accompagné d'un général regarde Douaumont de la ligne des fils barbelés : « Voyez-vous, Sire, explique le comparse, le Kronprinz est trop bon ; il ne garde jamais ce qu'il a pris » ; et pour finir, le Kronprinz appuyé à un tronc d'arbre sur le champ de bataille ravagé « ... Et moi, fait-il, qui m'étais représenté une bonne petite guerre de famille. » A ces compositions satiriques M. J. Grand-Carteret a joint d'ailleurs de superbes planches hors texte, comme les *Vagues d'Assaut*, par André Dewambez (*Illustration*) ou le grand dessin de Buffa, *l'Armée du Kaiser rentrant en Allemagne* : Au premier plan un soldat casqué présente les armes tandis que défilent et s'enfoncent dans la nuit des wagons à claire-voie qui transportent des montagnes de cadavres.

La censure a malheureusement coupé dans le texte comme dans les illustrations de ce volume, neuf dessins, entre autres, provenant de feuilles allemandes.

CHARLES MERKI.

Sous le titre général, *L'Hommage français*, le Comité *L'Effort de la France et de ses alliés* a publié douze brochures intitulées respectivement : « L'effort britannique, canadien, indien, australien, belge, italien, portugais, serbe, russe, algérien, colonial et japonais », et j'ai sous les yeux **L'Effort russe** de M. Edouard Herriot. C'est

surtout cet effort, en effet, qu'on voudrait connaître, avec ses sources profondes, ses obstacles, ses alternatives ; pourquoi la brusque fatigue de l'été 1915 et l'autre non moins subite lassitude de l'automne 1916? pourquoi la paresse des opérations en Asie ou en Roumanie ? pourquoi, puisque la Russie est un déversoir inépuisable d'hommes, l'arrêt des envois de troupes chez nous ? Il ne serait nullement indifférent à la victoire future que nous ayons sur notre front 2 à 300.000 Russes à côté des contingents français, anglais et belges, et on aurait pu les avoir si des transports avaient fait la navette depuis six mois. M. Edouard Herriot ne sonde pas ces points obscurs dans sa Conférence prononcée devant divers importants personnages russes, parmi lesquels M. Protopopov, mais il rend hommage à l'unanimité du patriotisme russe chez tous les partis ; dans les Congrès de Nobles, comme de Villes, comme de Zemstvos, les mots « tout pour la guerre ! » sont acclamés sans réserves. Alors pourquoi ces fléchissements ? L'histoire intérieure de la Russie pendant cette grande crise sera bien curieuse à lire dans quelques années d'ici. Mais comment dans cette nation, où d'abjects Raspoutines exercent une influence si étrange, ne se révèle-t-il pas un apôtre, un inspiré au grand cœur, qui rayonnerait de la confiance réciproque, et réconcilierait un souverain et un peuple si bien faits pour s'entendre, le peuple russe si affectueux, si dévoué, si étranger à toutes les xénophobies artificielles, et le Tsar Nicolas, peut-être la plus belle âme qui soit actuellement sur terre?

Plus spécialement **L'Effort de la France** avait été étudié ailleurs par un groupe de professeurs de la Sorbonne qui avaient expliqué et glorifié, M. Séailles l'effort moral, M. Lévy-Bruhl l'effort industriel, M. Pierre Dauzet l'effort militaire. Et à côté d'eux, M. Victor Bérard avait lumineusement développé ce thème : *Les Nations européennes et la Caserne germanique*, c'est-à-dire, une fois de plus, l'opposition entre la Civilisation et la Kultur, la Civilisation basée sur les trois grandes idées de la liberté grecque, de l'égalité latine et de la fraternité chrétienne, et la Kultur issue seulement de la force germano-hunnique. « Pour les gens du trentième siècle, dit M. Bérard, l'histoire se partagera en quatre grandes périodes : temps primitifs jusqu'à Marathon, temps anciens jusqu'à l'Invasion des Barbares, temps modernes jusqu'à Albert de Belgique, temps nouveaux depuis la fuite du roi des rois germaniques. » Cette assimilation de Guillaume II à Xerxès peut se soutenir ; Xerxès était un grand comédien, peut-être un grand artiste ; quand il voyait un beau platane, il s'éprenait de lui, lui faisait passer des bracelets d'or aux branches et lui accordait une garde d'honneur ; il n'était pas insensible et il pleurait de vraies larmes en pensant que tous les hommes devaient mourir; mais il ne souffrait aucune désobéissance et l'Hellespont lui-même recevait trois cents coups de fouet ;

quand un des rois vassaux sur sa route lui demandait en grâce de lui laisser un de ses fils, Xerxès accueillait sa prière, mais il lui laissait ce fils mort ; assurément il n'aura jamais compris pourquoi les Grecs à qui il proposait de devenir ses sujets n'avaient pas accepté avec enthousiasme, son empire était si bien organisé, si scientifique, et les Grecs étaient de si incorrigibles bavards ! Tout cela, c'est du Guillaume II. Pour les Grecs, les Perses, comme pour nous les Allemands, étaient des Barbares, ce qui ne veut pas dire des ignorants, des gueux ou des désorganisés, mais des gens à organisation politique inférieure, des esclaves asservis à un maître, au lieu d'être des hommes libres, membres d'une cité. « Nous ne sommes pas un peuple politique », a avoué le prince de Bülow, et cet aveu fait une suggestive réplique à la définition bien grecque d'Aristote : « L'homme est un animal politique ». Il y a, en effet, d'un côté la Civilisation gréco-latine continuée par les peuples modernes qui sont nés d'elle, les Latins et Anglo-Normands, de l'Empire d'Occident, les Russes et Balkaniques de l'empire d'Orient, et de l'autre côté la Kultur germanique qui est restée étrangère à cette civilisation et qui perpétue de nos jours le vieil idéal de sujétion personnelle des rois teutons et des bersekirs scandinaves, sans jamais s'élever à la conception de πολις et de *respublica* des civilisés. A la suite de l'Invasion des Barbares, cette idée de l'Etat a subi une éclipse, et la féodalité s'est partout organisée sur le plan de l'*hommage*, de la sujétion d'homme à homme, mais le progrès a consisté justement dans l'élimination de ce lien social que seule l'Allemagne a conservé. Tout ceci est très important au point de vue sociologique et aboutit à une réhabilitation curieuse de notre régime d'Etat ; même avec ses excès de démagogie antique ou de jacobinisme moderne, l'Etatisme, pourvu qu'il ne renie pas son fondement de volonté générale, est supérieur au Servilisme personnel, même enjolivé de droit divin, d'apparat royal, de dévouement discipliné et d'organisation scientifique ; celui-ci ne peut, quoi qu'il fasse, aboutir qu'à la domination brutale et à la guerre perpétuelle pour maintenir son joug, tandis que celui-là, à travers les pires erreurs et les plus dangereuses traverses, tend forcément au respect des vouloirs tant individuels qu'associés et à l'organisation d'une société contractuelle et juridique.

Le choc entre deux conceptions aussi inconciliables ne pouvait engendrer qu'une guerre acharnée et, du côté des Barbares, une guerre atroce. C'est ce que M. Jules Sageret veut dire quand il parle du **Moratorium de l'humanité**, mais sans tomber dans les exagérations de M. Romain Rolland. Qui donc, à ce propos, disait : « Il n'y a qu'une façon admissible de se tenir « au-dessus de la mêlée », c'est comme aviateur » ? Au lieu d'acculer à la grandeur d'une lutte désespérée ce peuple aveuglé, tâchez de lui ouvrir les yeux ! » Ainsi

parlait M. Romain Rolland, et M. Jules Sageret avait motif à écarquiller les siens. Ouvrir les yeux, mais cela dépend de celui qui les ferme ! Que les Allemands comprennent enfin la différence qu'il y a entre leur kultur et la vraie civilisation, qu'ils découvrent ce qu'est l'observation de la parole donnée et le respect des droits d'autrui, qu'ils se libèrent de leur kaisérisme et de leur chauvinisme agressif, et alors, une fois qu'ils seront libres comme nous, en république ou en monarchie parlementaire, peu importe, on pourra, toutes autres précautions prises, reprendre la conversation amicale. M. Romain Rolland assure que les Allemands au fond nous aiment sincèrement, et M. Jules Sageret l'admet aussi, mais il y a des façons d'aimer qui sont réfrigérantes : « Nous avons, écrivait un intellectuel d'outre-Rhin au commencement de la guerre, nous avons pour la France une sorte de pitié comme les chasseurs pour la biche qu'ils tuent. » Excellent cœur ! Nous aussi et plus sincèrement encore, nous ne détesterons pas l'aigle germanique en lui rognant son bec, ses serres et ses ailes ; ce sera lui rendre service, à cet oiseau ! Mais les Allemands le comprendront-ils d'eux-mêmes ? Tout est là. Je serais enclin, malgré tout, à le croire. Le véritable esprit public national de nos ennemis nous est inconnu, avec leur kaisérisme, leur censure, leur état de siège. Peut-être, quand cette armature tombera, aurons-nous la surprise de voir une Allemagne tout autre ! Dans tous les cas, il faut s'attendre à un engouement pour nous auprès duquel celui du XVIIIe siècle paraîtra tiède ; on ne jurera que par nous, nos arts, nos livres, nos méthodes, nos universités. Si nous savons profiter de ces conjonctures, jamais « la magistrature de l'esprit français » en Europe n'aura été plus solide !

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA GUERRE SOUS-MARINE A OUTRANCE. — L'Allemagne, après avoir voulu la guerre, veut maintenant la paix et elle aura recours à tous les moyens pour l'obtenir. A mesure que la lutte se prolonge, les ruines s'accumulent dans le pays et les chances diminuent, pour les empires centraux, d'obtenir sur le vaste front une décision qui améliore leurs affaires. La théâtrale manifestation du 12 décembre, dont le peuple allemand se promettait la fin de ses souffrances, n'a fait que fortifier la résolution de l'Entente, et les efforts du président Wilson, tout en semblant seconder les desseins pacifiques des empereurs germains, n'ont abouti, en fin de compte, qu'à une adhésion tacite aux principes qui guident les puissances alliées.

Après avoir multiplié pendant six semaines ses notes pacifistes,

sans oser dévoiler ses buts de guerre, l'Allemagne, désespérant de sortir par des moyens militaires du cercle de fer et de feu qui l'enserre de plus en plus étroitement, s'est décidée à jouer la carte suprême de la guerre sous-marine. C'est sa dernière ressource, le dernier moyen qu'elle croit posséder, pour contraindre ses ennemis à la paix. M. de Bethmann-Hollweg en a fait l'aveu à la commission principale du Reichstag. Et, si l'on se rappelle des paroles antérieures, si l'on évoque cette succession d'orgueilleux défis que pendant deux ans l'Allemagne a lancés au monde, on évaluera ce que cet aveu a dû lui coûter.

Nos techniciens militaires, a dit le chancelier, nous ont avertis que le blocus par sous-marins de l'Angleterre est maintenant notre seul espoir de remporter la victoire décisive sur les puissances de l'Entente. Aussi devons-nous à tout prix faire cet effort pour triompher de notre plus âpre et plus dangereux ennemi : l'Angleterre.

C'est donc, ainsi que le disent les *Basler Nachrichten*, « une force majeure » qui a imposé sa résolution à l'Allemagne. Dans une déclaration qu'il a faite au correspondant de l'agence suédoise *Exchange* et que nous avons tout lieu de croire authentique, M. de Bethmann-Hollweg a précisé sa pensée : « La situation alimentaire de l'Allemagne, l'épuisement de ses réserves et l'état général d'inquiétude rendent inévitable pour elle la continuation à outrance de la guerre, *pour une prompte victoire ou pour une prompte défaite.* » Ces paroles peignent la situation désespérée où nos ennemis ont été acculés. Pensent-ils vraiment rétablir leurs affaires par le torpillage à outrance ? En tous les cas, ils animeront d'une nouvelle ardeur belliqueuse une population exaspérée par les déboires et les privations, mais qui est prête à faire de nouveaux sacrifices, si elle aperçoit au bout de ses peines le butin tant de fois promis par ses dirigeants et qui, jusqu'à présent, lui a toujours échappé. L'Allemagne veut faire croire, en outre, qu'en établissant un blocus fictif autour des côtes de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, elle enlève à l'empire britannique la liberté des mers dont celui-ci dispose depuis le commencement des hostilités. Elle empêcherait ainsi l'approvisionnement de la Grande-Bretagne, de même que les Alliés font obstacle au ravitaillement de l'Allemagne et placerait les deux groupes des belligérants sur un pied d'égalité. Ce naïf dessein a été formulé sans ambages par la *Gazette de la Croix*. L'organe conservateur écrit que le chancelier de l'empire compte certainement sur les résultats immédiats de la guerre sous-marine pour terminer rapidement les hostilités.

Chaque jour mal employé, dit ce journal, est perdu pour l'Allemagne, gagné pour l'Angleterre, qui perfectionne ainsi ses moyens de défense. Nous devons précipiter l'action. Cinq ou six mois suffiront. Dieu fasse

que nous ne renouvellions pas avec les sous-marins les expériences décevantes faites avec les zeppellins.

Et la *Kreuzzeitung* émet l'hypothèse fantastique que les torpillages de l'Allemagne mettraient l'Angleterre hors de combat en moins de sept semaines. Les déclarations de l'amiral Lacaze ont montré que l'empire allemand pourrait bien éprouver avec ses sous-marins les mêmes désillusions qu'avec ses dirigeables. L'aveu de la *Gazette de la Croix* qui reconnaît la faillite des zeppelins est précieux et démontre que, des deux instruments de guerre sur lesquels nos ennemis comptaient le plus, l'un du moins, grâce aux précautions des alliés, ne présente plus les dangers que l'on pouvait redouter au début des hostilités. En sera-t-il de même pour les submersibles? Les dispositions sont prises pour atténuer dans la mesure du possible les ravages qu'ils pourront faire et, ainsi que l'a dit l'amiral Lacaze, les deux cents sous-marins dont dispose actuellement l'Allemagne sont incapables de bloquer nos côtes d'une façon effective.

L'Allemagne a-t-elle entièrement pesé les conséquences du parti extrême qu'elle a pris ? La *Gazette de Cologne* du 5 février appelle la guerre sous-marine « le chemin le plus efficace vers la paix ». Le premier résultat qu'elle a obtenu a été la menace d'une nouvelle guerre. L'attitude résolue du président Wilson semble avoir provoqué, dans les empires coalisés, la plus désagréable des surprises. On était encore en plein dans la discussion sur la paix « prochaine » et il semblait bien que le début une fois engagé ne s'arrêterait plus que pour faire place aux négociations effectives. L'aveuglement de l'Allemagne était si complet que la note sur la guerre sous-marine à outrance devenait à ses yeux une pièce secondaire, annexée à la réponse que le gouvernement impérial faisait à une communication des Etats-Unis, lesquels, en date du 22 janvier, lui avaient fait connaître le texte du message de M. Wilson au Sénat américain. Les deux documents paraissaient liés et devaient apparaître comme des démarches parallèles en faveur de la paix. La *Gazette de Francfort* écrivait encore le 3 février, alors que la mauvaise impression produite aux Etats Unis par la note sur les torpillages était déjà connue en Allemagne :

Si M. Wilson s'en tient résolument à son plan de mettre un terme à l'effusion du sang et d'édifier la paix du monde sur des bases durables, il ne peut désirer la rupture avec l'Allemagne, car où ses idées ont-elles été mieux comprises que chez nous ?

Cet optimisme dura jusqu'au dernier moment. Le dimanche matin 4 février, la rupture de la veille n'étant pas encore connue à Berlin, toute la presse allemande publiait des télégrammes rassurants, où il était exposé longuement que M. Wilson ne sortirait pas de son

attitude réservée. L'Allemagne n'a pas encore compris, à l'heure qu'il est, que la détermination du président des Etats-Unis était conforme au principe défini dans la note du 8 mai 1916, et que M. Wilson restait logique avec lui-même, en tirant des nouveaux procédés de guerre allemandes les conséquences qu'ils comportent. Pour elle, le blocus des Alliés et le système qu'elle applique sont des méthodes identiques. Nous cherchons à isoler l'Allemagne en infligeant à la navigation neutre une gêne qui ne met aucune vie humaine en danger. L'amirauté allemande annonce que des sous-marins torpilleront sans avertissement tous les bateaux neutres qu'ils rencontreront dans la zone interdite ; elle substitue arbitrairement le droit de destruction au droit de capture. D'un côté, c'est le respect absolu des droits reconnus aux non-belligérants, de l'autre, l'abandon de toutes les règles établies de la justice internationale.

Nos ennemis restent fidèles aux vieilles coutumes germaniques qui identifient les pertes en vies humaines aux pertes matérielles. Les lois barbares qui permettent à l'assassin de se racheter à prix d'argent, si elles ont été abolies par le code moderne, font encore partie du fond même de la race. La controverse eût été curieuse à suivre au sujet du *Wehrgeld* que l'Allemagne offrait de payer pour les victimes du *Lusitania* et pour les autres victimes américaines qu'elle se proposait encore de faire. Se serait-elle proposé à verser comme « composition » les 600 solidi que la loi salienne fixait pour « l'homme libre, attaqué et tué dans sa maison par une bande armée », ou l'aurait-on vu lésiner dans le marché, flairer les cadavres et peser leur valeur, pour ne donner que 40 solidi, quand il s'agit du « pâtre qui garde quarante cochons », du « berger de quatre-vingts moutons », du « maréchal qui soigne douze chevaux », ou du « cuisinier qui a un aide » ? Quels prétextes multiples à des notes diplomatiques, à des tergiversations, à des retards ! Mais les Américains n'ont pas entendu de cette oreille ; ils ont préféré couper court à une conversation que la mauvaise foi de l'adversaire rendait désormais impossible.

Si le gouvernement allemand a été désorienté par le geste de M. Wilson, sa presse n'en a rien laissé paraître. Elle a persévéré dans son apologie des mesures « prises au point de vue humanitaire », selon la pittoresque expression de M. de Stumm, le nouveau sous-secrétaire d'Etat à l'office des Affaires étrangères. M. Th. Wolf écrivait mélancoliquement dans le *Berliner Tageblatt* (5 février) au lendemain de la rupture : « Tous les fils délicats de la trame future de la paix sont déchirés et dispersés au vent, avant d'être devenus un tissu durable. Le peuple allemand acceptera la décision de l'Amérique et tout ce qui pourra suivre encore, avec cette force de caractère qu'il a toujours affirmée en face du fait accompli. » Le *Vorwaerts* lui aussi tient à faire appel au calme :

En face de cet état de fait, écrit la feuille socialiste en date du 5 février, on ferait bien de renoncer des deux côtés à parler de morale. Il est facile pour les Américains de parler des lois sacrées de l'humanité que les Allemands foulent aux pieds. Ils ne sont pas menacés dans leur existence. Ils ne connaissent rien des agréments des tranchées et quand ils veulent avoir du pain, du beurre, du lard, du fromage, du lait et des œufs, ils vont à la prochaine boutique pour en acheter. Quand il en est ainsi, il est facile de placer bien haut les lois de l'humanité. De même que le bourgeois rassasié n'a pas le droit de s'indigner lorsque la misère met le pauvre diable en conflit avec les lois de l'humanité, de même les Américains n'ont pas le droit de nous faire la morale.

D'autre part, les cris d'indignation soulevés par la perfidie, la bassesse, la trahison et le coup de surprise n'auraient aucune espèce de raison d'être. Qu'on veuille bien s'en garder chez nous. Les Etats-Unis ont déjà fait dépendre il y a neuf mois le maintien des relations diplomatiques de conditions que nous avons acceptées...

Le même journal (6 février), dans un article sur les conséquences économiques du conflit, ne cache pas l'appréhension que fait naître, en vue de l'après-guerre, la rupture avec la dernière grande puissance qui jusqu'à présent était demeurée neutre. Les importations provenant des Etats-Unis sur lequelles comptait l'Allemagne pour se ravitailler quand la paix sera signée sont maintenant gravement compromises. Il s'agit de savoir si les avantages qui pourront résulter de la guerre sous-marine compenseront le tort matériel que se font pour l'avenir les empires du centre. Si l'on en croit la *Gazette de Cologne* (5 février), l'Allemagne éprouve, au contraire, un véritable soulagement de pouvoir maintenant torpiller à sa guise, sans craindre les incessantes remontrances du président Wilson. La *Münchener Post* (8 février) fait cependant des réserves. Elle dit bien qu'en renonçant à ses bonnes relations avec les Etats-Unis, l'Allemagne a payé la rançon de la liberté d'action indispensable à sa guerre sous-marine. « Mais, ajoute ce journal, l'affaire n'est pas excellente, car l'empire a payé d'avance un marché dont le rendement est encore lointain et dont les avantages qu'on espère en retirer ne se réaliseront que peu à peu; des mois peut-être seront nécessaires pour les rendre tangibles. » Nous voilà bien loin des résultats définitifs, au bout de sept semaines, qu'escompte la *Gazette de la Croix !*

Seule la presse pangermaniste feint encore une confiance illimitée dans les destinées de l'Allemagne. Pour elle, plus il y a d'ennemis, plus il y a de gloire à recueillir et elle affirme que les Allemands sont de taille à faire face à toutes les attaques d'où qu'elles viennent. Pour le comte Reventlow, l'Allemagne savait ce qui l'attendait. Ce publiciste bruyant écrit dans la *Deutsche Tageszeitung :*

Nous l'avons dit et répété : il n'est plus temps de céder. L'empire allemand lutte pour sa vie. Il faut qu'il soit vainqueur, et, pour vaincre, il faut

qu'il emploie toutes ses armes en se plaçant exclusivement au point de vue maritime. La rupture des relations diplomatiques rentre dans le cadre des choses que nous avions prévues. La menace de l'entrée en guerre des Etats-Unis ne saurait nous troubler. Notre guerre sous-marine sera conforme aux règles que nous avons publiées. Les Etats-Unis n'ont qu'à accepter les propositions qui leur sont faites. Si le gouvernement de Washington déclare la guerre à l'empire allemand, cela ne changera rien. La décision allemande est inébranlable, parce qu'elle est indispensable. Du reste, la rupture des relations diplomatiques ne surprend ni l'empire ni le peuple allemand.

Le peuple allemand, quelle que soit son anxiété de l'avenir, se range derrière ses dirigeants. Il approuve, à la presque unanimité, les décisions prises par son gouvernement. On lui a tellement répété que c'est pour lui une question de vie et de mort, qu'il supporterai sans murmurer de nouvelles privations, dans l'espoir du triomphe final. On l'a bien vu lors des manifestations qui ont eu lieu le 27 janvier, à l'occasion de l'anniversaire de Guillaume II. Jamais l'empereur n'avait été autant fêté ; jamais il n'a reçu de plus éclatants témoignages de loyalisme. Le peuple berlinois, pourtant si frondeur, s'est rassemblé devant le palais impérial, dont le souverain était absent, pour acclamer les morceaux patriotiques exécutés par un orchestre militaire. Une vue reproduite par le *Zeitgeist* (4 février) saisit sur le vif cette scène qui témoigne de l'évolution profonde qui s'est accomplie dans l'esprit de la population.

L'Allemagne toute entière a maintenant la hantise de la faim. A Berlin, 250.000 personnes vont demander chaque jour leur maigre pitance à la gamelle des cuisines populaires, lesquelles ne parviennent souvent pas à distribuer les portions qu'une foule éplorée leur réclame. Les denrées les plus indispensables font complètement défaut. Les pommes de terres sont remplacées par le navet et le choux-rave ; le pain n'est plus fabriqué que sur un seul module ; les gens les plus fortunés doivent s'en contenter ; plus de gâteaux, plus de brioches ! A Cologne, la température tombe à 24 degrés au-dessous de zéro, le froid le plus vif qu'il ait fait dans le pays depuis cent ans, et, les moyens de transport faisant défaut, il n'y a pas de charbon !

Pendant ce temps, nous vivons comme des sybarites et nous nous plaignons des petites gênes que nous impose la tardive prévoyance du gouvernement. Imitons le stoïcisme de nos ennemis, et soyons persuadés que, quelles que soient les souffrances qu'ils endurent, ils ne céderont que quand nous les aurons réduits par les armes.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LA BELGIQUE OCCUPÉE ET L'INCIDENT EDMOND PICARD. — L'ignoble occupant de la Belgique a perfectionné ses barrages entre la Hol-

lande et nous. Il y a maintenant deux réseaux solides et barbelés séparés par un espace que sillonnent des fils de fer électrisés par un courant de 3000 volts.

Des sentinelles, par delà ce puissant système, montent la garde tous les soixante-quinze mètres.

Le long de la frontière allemande, les barrages ne sont pas électrisés et la garde se fait moins vigilante; mais pour rejoindre les Pays-Bas, il faut s'aventurer en territoire prussien et passer par une ville rhénane importante, Aix-la-Chapelle, ce qui ne va évidemment pas sans de grandes difficultés.

Pour se soustraire à la domination boche, il n'existe donc pour les Belges que deux voies et si périlleuses qu'elles semblent impraticables.

Cependant, en nos jours d'héroïsme, des jeunes gens, voire des hommes faits de la Belgique meurtrie, continuent à s'y faufiler pour aller rejoindre notre armée de l'Yser. Beaucoup, hélas, restent en chemin. Le nombre des évasions est toutefois suffisant pour augmenter chaque jour, sous nos drapeaux, cette magnifique élite qui fera la Belgique de demain et sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention de ceux que le sort de notre pays intéresse.

Je viens d'avoir l'occasion de causer quelques heures avec plusieurs de ces intrépides. Ils usaient à Paris de la glorieuse permission qu'on est accoutumé dans notre armée d'accorder à de tels engagés peu de temps après leur incorporation.

Un d'eux, ingénieur de trente-cinq ans et réputé chez nous, avait fait le crochet par l'Allemagne avec des amis qui, pas plus que lui, ne connaissaient le moindre mot d'allemand. Les autres, accompagnés de guides et munis de cadres isolateurs, avaient réussi à se glisser à travers les fils d'électrocution de la frontière hollandaise.

Ils allaient enfin pouvoir servir leur pays. Mais au prix de quelle volonté de fer, que les insuccès ne rebutèrent pas, après trois mois et demi passés dans les brandes glaciales de la Campine ! Le plus âgé de ces braves vient d'atteindre ses dix-huit ans et appartient à cette bourgeoisie belge, cossue, prudente et si jalouse de son confort !

Mieux que les journaux et les lettres, ces guerriers d'Indépendance nous renseignent sur la sainte insoumission des Belges, sur leur « moral parfait » — quel mot charmant sur des lèvres printanières ! — sur leur ferme foi en la défaite des Boches, « ces Boches si ré-« pugnants à l'adresse de qui le mot de Cambronne s'est formidable-« ment répandu en notre pieux pays, ces Boches si conscients de « leur ignominie qu'ils n'osent plus paraître dans les endroits publics « et vivent entre eux, tapis dans des brasseries et des restaurants que « nos citadins se montrent du doigt comme des endroits maudits à « perpétuité ».

Sur les nouvelles envigorantes qui continuent à nous venir de Belgique, l'incident Edmond Picard projette une ombre pénible, non que cet incident soit bien grave en soi, mais parce qu'il s'agit d'une personnalité illustre, d'une intelligence puissante qui honore notre pays, d'un homme éminemment représentatif de notre collectivité belge, de son originalité et de sa vigueur.

Les lecteurs du *Mercure de France* connaissent Edmond Picard. Ils savent que la vie de cet octogénaire se dépensa généreusement pour les lettres et les arts d'avant-garde ; qu'il est un des plus savants jurisconsultes de notre époque ; que son éloquence âpre, paradoxale et imagée fut au service des causes les plus nobles ; qu'il n'y eut pas en Belgique champion plus ardent des idées sociales et nationales.

Edmond Picard ! Que d'initiatives viriles, osées, fécondes, que de luttes courageuses contre les idées superficielles et fausses symbolise le nom de celui qu'on appelait chez nous le grand secoueur de marasmes !

Maurice Maeterlinck écrivait de lui que très peu d'hommes l'avaient aussi fortement impressionné et possédent une telle puissance de vie. On peut dire, en effet, qu'Edmond Picard exerça, en Belgique, dans de nombreux domaines, un véritable rayonnement.

Bien qu'il ne se soit pas voué à l'art pur, étant surtout un homme d'action, mais d'une prodigieuse compréhension, il fut, vers 1880, le centre de ce mouvement de renaissances littéraire belge que l'on appelle la *Jeune Belgique* et dont les initiateurs furent Max Waller, Verhaeren, Giraud, Gilkin, Eekhoud, Fontainas, auxquels se joignirent plus tard Maeterlinck, Van Lerberghe.

Il s'était créé à force de travail le meilleur cabinet d'avocat de la capitale et consacrait tous ses gains à sa passion de l'art. Il réunissait les « jeunes » dans son hôtel de la Toison d'Or à Bruxelles ou dans son château des environs de Huy. Camille Lemonnier était son familier et ses hôtes français furent Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Cladel dont il préfaça un roman, Stéphane Mallarmé, Toulouse-Lautrec, Odilon Redon. L'influence qu'il eut sur les lettres belges de cette époque n'est pas contestable. Et l'on peut dire également qu'il contribua à une heureuse évolution de nos arts plastiques en fondant, avec Camille Lemonnier et Verhaeren, cette revue si combative l'*Art Moderne*, en instituant le cercle des XX d'où devaient sortir les fameux Salons de *la Libre Esthétique*, dirigés par un autre de ses collaborateurs, le distingué rédacteur en chef actuel de l'*Art moderne*, M. Octave Maus. Par la plume, par la parole, par des encouragements directs, il luttait pour une littérature et un art qu'on conspuait alors, mais qui sont devenus une des plus belles parures de notre pays.

Il possédait une sûre divination des vocations et des talents. Le grand Verhaeren était son stagiaire. C'est Edmond Picard qui lui conseilla de quitter le barreau et le pressa de se consacrer exclusivement aux Muses.

Quand un autre avocat, notre cher Eugène Demolder, publia son premier livre, *Les Contes d'Yperdamme*, Edmond Picard se multiplia en conférences et en articles pour répandre ce beau talent flamand. Et Maurice Maeterlinck était également avocat — à Gand, — quand parut la *Princesse Maleine* dont Edmond Picard fut le tout premier à comprendre et à proclamer la beauté légendaire et tragique, les hautes promesses qu'allait tenir son jeune auteur.

Edmond Picard ne se bornait pas à militer. Il produisait ses beaux romans graves et profonds sur la vie judiciaire : *Paradoxes sur l'Avocat*, *Mon Oncle le Jurisconsulte*, *le Juré*, *l'Amiral*; il écrivait ce savoureux conte si parfait de tenue littéraire : *La Veillée de l'Huissier*. Il bataillait également dans la politique, publiait ses *Grelots progressistes* et trouvait le temps d'exercer avec la plus haute maîtrise sa profession d'avocat, d'élaborer ses consultations juridiques et d'entreprendre ce travail de plus de quarante ans, les *Pandectes belges*, dont Maurice Maeterlinck écrivait qu'ils sont le plus important monument juridique depuis l'Antiquité romaine.

Ce bilan, du reste imparfait, ne représente que les premières parties d'une vie miraculeuse par ses activités multiples et jamais ralenties. Il faudrait parler de ses études critiques, de son « *Pro Arte* », série d'essais perspicaces, du *Droit pur*, cette synthèse si vivante du Droit, ses cours modèles à l'Université libre de Bruxelles, ses beaux discours du Sénat, son abondante et substantielle collaboration journalistique, les bons combats qu'il fut un des premiers à mener pour le triomphe de l'art d'Auguste Rodin.

Le quarantième anniversaire de son entrée au Barreau de Bruxelles prit l'ampleur d'une cérémonie nationale. Le ministre de la justice tint à honneur de lui apporter son hommage. L'immense prétoire de la Cour d'Assise fut insuffisant pour contenir la foule de ses admirateurs. Il refusa le Banquet qu'on désirait lui offrir et constitua au moyen des souscriptions recueillies la *Libre Académie de Belgique*, qui, chaque année, décerne un prix à un jeune écrivain. Il encouragea notre littérature dramatique et aida à de nombreuses et intéressantes éclosions scéniques.

En politique, Edmond Picard n'accepta jamais la discipline d'un parti. D'esprit très libre, il fut toujours d'opposition, mais repoussa avec horreur les grossièretés d'un anticléricalisme de surenchère. Il présida à la naissance du Parti socialiste et siégea sur ses bancs au Sénat. Cependant le marxisme le rebutait par son matérialisme dogmatique ; il aimait par-dessus tout son pays et reprochait aux

chefs socialistes de n'avoir pas assez le souci de la prospérité et de la défense nationales. Il quitta très dignement le Parti, en faisant don à la Maison du Peuple de sa riche bibliothèque, et se consacra, avec cet éclat et cette ardeur intelligente qu'il met à tout, à la propagande des idées nationales pour se rallier finalement à un gouvernement auquel, nonobstant ses erreurs en matière confessionnelle notamment, la Belgique est somme toute redevable du meilleur de son développement et de ses progrès.

Au moment de l'invasion allemande, Edmond Picard ne voulut pas quitter son pays. C'est lui qui rédigea la protestation du Barreau contre la déportation du bâtonnier Theodor ; c'est lui qui proclama, lors de la rentrée des cours et tribunaux, les permanences du Droit belge, face à l'envahisseur ; c'est lui qui écrivit les paroles de notre nouvelle « Brabançonne ».

Or — et c'est « l'incident Edmond Picard » — le *Bruxellois*, journal indigne édité à Bruxelles sous l'inspiration boche, publiait récemment des déclarations d'Edmond Picard en faveur d'une paix prochaine. Ce fut un moment de stupeur parmi nos compatriotes. On accusa le journal en question d'avoir commis un faux ; mais Edmond Picard protesta que sa pensée avait été exactement traduite par la feuille proboche.

Non seulement accepter de recevoir ces journalistes félons et causer avec eux, mais encore soutenir de son autorité leur désir d'une paix qui, dans les circonstances actuelles, ne saurait être qu'une paix allemande, tel apparaît aux moins sévères le sens des déclarations d'Edmond Picard. Il n'y a du reste pas persisté et, quand le Barreau de Bruxelles eut le courage d'adresser à ce sujet une admonestation à son membre le plus illustre, Edmond Picard s'inclina et déclara regretter son erreur. Quelques jours après, il figurait au nombre des organisateurs de la Messe célébrée à Sainte-Gudule à la mémoire de son ami le poète Verhaeren.

Maurice des Ombiaux, un de nos meilleurs écrivains et un ami d'Edmond Picard, a rendu à cet incident, dans le journal belge *le XX^e Siècle*, ses véritables proportions. La flatterie boche la plus rusée avait dû s'exercer; les éléments exacts d'information font défaut à Bruxelles où les nouvelles sont falsifiées par les Allemands ; un des faibles d'Edmond Picard a toujours été de se mettre en travers de l'opinion publique ou de l'irriter par des attitudes déconcertantes...

Il ne subsistera guère de cet incident. L'âge extrêmement avancé d'Edmond Picard, ses inquiétudes au sujet de son petit-fils unique, soldat dans l'armée belge, expliquent sa hâte de voir la fin des terribles événements et les défaillances d'un moment pèseront peu en regard des immenses services rendus dans le passé.

Il ne reste pas moins que ceux qui voyaient en lui un drapeau

demeurent attristés et qu'une paille s'est glissée dans le bronze de sa statue future.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Danemark.

On sait que le professeur Kr. Nyrop a publié, au cours de la guerre, un petit volume intitulé *la France*, où il cherche à définir les traits principaux et permanents du caractère français, et trouve ainsi des qualités essentielles qui justifient, à ses yeux, le prodigieux ascendant qu'elle avait pris vers la fin du moyen-âge, et qu'elle a conservé jusqu'à une époque toute récente. Et ces qualités, M. Nyrop les retrouve intactes aujourd'hui : il les reconnaît dans l'attitude de la France pendant la guerre. C'est l'hommage précieux d'un savant, de l'un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire de la littérature et de la société françaises. Même, à lire son livre, on est tenté de se demander si une telle admiration de la France ne proviendrait pas de ce qu'il l'a trop étudiée, je veux dire trop exclusivement, en sorte que son jugement ne reposerait pas sur une comparaison, et n'exprimerait pas une préférence, ce qui n'en détruirait pas, certes, mais en atténuerait un peu la valeur. Mais non, le professeur danois est loin d'avoir une formation intellectuelle si unilatérale. Il connaît en particulier l'Allemagne, et déclare lui-même son « vif sentiment de la reconnaissance qu'il doit à la science et à la vie intellectuelle allemandes ». S'il a peint la France en un tableau sans ombre, c'est qu'il a voulu en rappeler l'ancien prestige à ses compatriotes, et leur montrer par quoi ce prestige était justifié.

Il a publié récemment un nouveau volume : *Er krig kultur?* « La guerre, est-ce de la civilisation ? » dont le premier chapitre est une suite du précédent. Il y met en parallèle la pensée allemande et la pensée française sur la guerre. Comme représentant de la pensée allemande, il cite surtout Moltke : « La guerre est sainte et instituée par Dieu. » Et il n'est que trop certain que la glorification de la guerre se rencontre, et depuis fort longtemps, chez un grand nombre d'écrivains allemands, à tel point qu'elle peut apparaître comme une pensée traditionnelle et dominante. A Moltke, M. Nyrop oppose Maupassant, dont il donne d'amples extraits. Le contraste est violent. Or, dit-il, Guy de Maupassant est à tous égards éminemment représentatif de son peuple. Et voilà, du coup, la France classée comme un peuple pacifiste par excellence. Ne s'y trouve-t-il pas, cependant, des glorificateurs de la guerre ? M. Nyrop, en tout cas, ne considère pas comme tel M. Barrès. Car celui-ci dit bien que la guerre est sublime et sainte, mais non pas toute guerre : celle dont il parle est, en réalité, seulement la guerre de défense nationale. Si

donc il ne formule pas une pensée nettement antiguerrière, du moins ne la contredit-il pas formellement. Et, après avoir cité le passage célèbre où Victor Hugo dit qu'il faut déshonorer la guerre, M. Nyrop ajoute :

On peut avec raison appeler pays de progrès celui où une telle manière de voir, malgré toutes les traditions et dispositions belliqueuses, a trouvé des expressions si éloquentes, si persuasives, et cela de si bonne heure ; car la France a protesté contre la guerre longtemps avant le dix-neuvième siècle.

Et il cite Rabelais et Voltaire. Il aurait pu citer bien d'autres auteurs encore. Car la liste est longue des écrivains français qui, depuis le seizième siècle, ont apporté leur contribution à la littérature pacifiste, et il vaudrait la peine de réunir en volume les textes principaux, dont F. Herold a publié déjà quelques-uns en feuilletons. C'est, en effet, leur masse et leur succession ininterrompue qui montre le mieux combien, « malgré toutes les traditions et dispositions belliqueuses », le pacifisme est aussi une tradition ancienne de ce pays. C'est, d'ailleurs, la thèse de Fustel de Coulanges, que ce pays était profondément pacifiste, notamment aux époques où son gouvernement l'a entraîné dans des successions de guerres de conquête.

Les chapitres suivants sont consacrés à la Belgique, au livre du capitaine de Gerlache, à l'université de Louvain. Et, nécessairement, il y est encore beaucoup question de l'Allemagne. M. Nyrop exprime sa « profonde sympathie » à la Belgique, ne trouvant pas d'autre mot, et il dit tout ce que ce mot contient : un respect sans limite, une humble admiration, et en même temps une violente indignation, une ardente et vibrante colère. C'est ainsi que sont indissolublement liés les sentiments qu'inspirent la Belgique et l'Allemagne.

De Louvain, nous passons à Reims, et nous lisons les textes qui prouvent la volonté de détruire la cathédrale et l'absence de justification militaire. Car la manière de M. Nyrop, même dans un ouvrage où il ne peut avoir la prétention d'épuiser scientifiquement son sujet, reste surtout documentaire. C'est ainsi qu'à propos du fameux manifeste des 93, auquel il vient ensuite, il donne le document d'abord, puis la réponse des universités françaises, puis des réponses des pays neutres, et enfin la protestation du professeur allemand Walther Schücking. L'auteur lui-même n'apparaît presque pas. Pour lui, professeur d'une rigoureuse probité scientifique, le fait est particulièrement pénible. Il se contente de dire, avec tristesse, et en termes très modérés, mais nets :

Le manifeste *An die Kulturwelt* restera dans l'histoire comme un lamentable effet d'un esprit national-militariste méthodiquement suscité pen-

dant de longues périodes de temps, qui, au moment décisif, a privé de leurs facultés les cerveaux les plus lucides.

On voit comment on est toujours ramené à ce militarisme national, qui se rattache à la théorie de la guerre sainte, selon l'évangile de Moltke. Les chapitres du livre se suivent sans lien apparent; on y sent pourtant l'unité de pensée, et de l'un à l'autre il y a même progression. Comment s'étonner si l'Allemagne rencontre dans le monde si peu de sympathies ? Un journal allemand d'Autriche a ouvert une enquête, pendant la guerre, pour savoir à quoi cela tient. M. Nyrop, en y répondant, a dit, d'abord, sa reconnaissance envers la science allemande et ses relations amicales avec de nombreux collègues allemands, puis, après avoir rappelé les torts de l'Allemagne envers le Danemark, il ajoute ces réflexions très simples, mais qui touchent un point essentiel, et qui le classent parmi les adeptes des « idées françaises » les plus opposées aux conceptions allemandes :

Pourquoi notre voisin si supérieur en puissance a-t-il constamment offensé notre susceptibilité nationale ? Une nation qui exige le respect de ses droits autant que le fait la nation allemande doit aussi savoir respecter ceux des autres nations.

Nous autres Danois, nous pensons que le progrès de la civilisation ne se produit pas par la suprématie d'une nation unique, mais par le moyen du libre développement des individualités, aussi bien à l'intérieur de chaque nation que dans les relations internationales.

La même idée revient naturellement à propos des projets d'annexion allemands : « La simple formule qu'un gouvernement existe pour le peuple, et non l'inverse, ne semble pas encore être généralement comprise et admise. » Et après avoir cité le manifeste des députés des provinces annexées à l'Assemblée nationale en 1871, M. Nyrop ajoute, avec une emphase dont il n'est pas coutumier :

Ce manifeste est une expression frappante de la Déclaration des Droits de l'Homme, dont la France est, encore aujourd'hui, parmi toutes les nations de la terre, le plus éminent défenseur. Se soumettre des populations étrangères, annexer des pays étrangers, sont des crimes contre l'humanité. Si ces principes sacrés ne sont pas fixés, jamais ne cessera la honte de la guerre. Puisse la force ne jamais plus triompher en telles matières !

Mais le cri pour la liberté et l'indépendance de toute nation, qui retentit maintenant de tous les pays du monde, sera entendu. Il faut que le principe des nationalités soit victorieux, sinon, il ne vaudrait pas la peine de vivre...

M. Nyrop n'a pas parlé des origines immédiates de la guerre. Mais, sauf sur ce point, on voit que son livre est à la fois un réquisitoire contre l'Allemagne, et l'affirmation d'une confiance extrême dans l'idéalisme de la France. La responsabilité allemande dans la guerre résulte de la mentalité prédominante en Allemagne aussi bien que de l'histoire de l'incident qu'elle a fait soulever pour y saisir un pré-

texte. D'autre part, M. Nyrop, malgré sa juste horreur contre la guerre et le militarisme, admet la guerre défensive. Il ne dit pas en propres termes qu'il souhaite la victoire des alliés. Mais cela est inutile, tant cela ressort avec évidence de tout son livre.

Il n'est donc pas, loin de là, un « neutraliste ». Mais il est un savant, anxieux, avec raison, de la répercussion qu'aura la guerre sur les relations utiles au développement de la science, entre les savants des pays alliés et des empires germaniques. Il observe que, de part et d'autre, on paraît peu disposé à la reprise des relations après la guerre, et il s'en afflige. Il rappelle que Gaston Paris, en décembre 1870, a fait au Collège de France une conférence d'une haute sérénité, où il plaçait la science, qui a seulement pour but la recherche de la vérité, au-dessus des contingences passagères, et il rappelle que Gaston Paris, par sa revue *Romania*, fondée peu après, a donné l'exemple, bientôt suivi, du rapprochement avec les savants allemands. C'est la même question qui préoccupait, au commencement de la guerre, M. Gerhard Gran, professeur à Kristiania, et c'est précisément sur la conférence que fit M. Gran sur ce sujet, que j'ai écrit ici mon premier article.

Il me semble que, sur ce point, M. Nyrop incline quelque peu au « neutralisme ». Je veux dire par là qu'il a tendance à blâmer les savants des deux camps uniformément, sans examiner de trop près si le blâme est également mérité. Il note, par exemple, que M. Antoine Meillet condamne l'Autriche comme un groupement de peuples dont la plupart sont opprimés, tandis que M. Hugo Schuchardt admire cette même Autriche, symbole de l'avenir, qui prépare une fraternité de peuples. Et M. Nyrop les renvoie dos à dos, comme s'ils étaient tous deux aveuglés dans leur jugement. Il n'est pourtant pas douteux, quand on connaît un peu l'histoire politique de l'Autriche sous François-Joseph, que le gouvernement y est autocratique et policier, et que la nationalité tchèque, notamment, subit une oppression systématique et sournoise. Si cette situation est tellement nette qu'aucune accommodation à une vie politique commune (dans un délai assez court) ne soit imaginable entre les nationalités de l'empire danubien, il faut reconnaître que M. Antoine Meillet a pleinement raison, et que M. Hugo Schuchardt a seul perdu la liberté de son jugement. On pourrait faire une hypothèse contraire, qui conduirait à intervertir les termes de la conclusion. On pourrait aussi faire une hypothèse intermédiaire. Mais, de toute façon, la conclusion ne peut dépendre du simple fait que le savant allemand (d'Autriche) et le savant français ont des opinions diamétralement opposées. Il s'agit tout d'abord de savoir si l'une de ces opinions est juste. Parmi les hypothèses possibles, je n'ai formulé explicitement que celle qui justifie M. Meillet. Mais je l'ai fait parce que c'est l'hypo-

thèse vraie, — j'en suis convaincu. Et je suis persuadé qu'elle est vraie aussi pour M. Nyrop. Mais alors, pourquoi s'est il contenté *a priori* de constater une contradiction absolue, et d'observer que cela était la manifestation d'un fâcheux état d'esprit ?

Cette question de la reprise, après la guerre, des relations intellectuelles internationales est d'un haut intérêt. Des sociétés s'étaient formées, dans les premiers mois de la guerre, — trop tôt, — et leurs programmes paraissent avoir été abandonnés en partie par leurs auteurs. Je crois qu'aujourd'hui la question pourrait être examinée de nouveau, et que M. Nyrop est l'un des hommes les mieux placés pour se faire une opinion saine et la dire de façon qu'elle provoque des actes. Si je me suis permis une petite critique à sa première indication sur ce sujet, c'est plutôt afin de lui suggérer une étude spéciale et plus ample. Car ce dernier chapitre de son livre ne contient, en vérité, que des indications assez sommaires.

Mais la question est devenue autrement difficile qu'au temps de la conférence de Gaston Paris. Où est-elle, la sérénité de la recherche scientifique planant au-dessus de toute vie, dans je ne sais quelle région de l'absolu ? Des savants allemands, et qui paraissent fort nombreux, mettent au service de la politique pratique tous leurs titres, leurs connaissances et leurs méthodes. Comment se comporterait aujourd'hui le même Gaston Paris devant des faits aussi nouveaux et aussi imprévus — au moins par leur inquiétante extension ? L'exclusion qu'il tiendrait à prononcer contre certains coupables de lèse-science, ne serait-elle pas prononcée par lui de façon d'autant plus implacable que son respect de la science était plus haut ? Certes, son action s'exercerait toute pour la science, et pour la reprise des relations internationales d'ordre scientifique. Mais, dans l'intérêt même de la science, il ne voudrait pas admettre tout le monde à cette reprise. Et c'est parce qu'il y aura un choix à faire que le problème est nouveau et difficile.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Norvège.

M. le professeur Halvdan Koht a fait sur « l'espoir de la paix » une conférence pénible (*Social demokraten* du 2 janvier).

Nous ne vivons pas précisément à une époque de foi. Lorsque les gouvernements alliés proclament qu'ils ne poursuivent pas des buts intéressés, beaucoup de gens se disent : Ce sont là de trop belles paroles, *donc* il ne faut pas s'y fier. De ce scepticisme provient la tendance si répandue à penser que le mal est universel, qu'il convient donc de ne pas trop s'en indigner contre les coupables, en même temps qu'il faut se garder de croire à la trop parfaite vertu des

victimes. Ainsi la balance du jugement se trouve doublement faussée. Les coupables, en l'espèce, sont les empires centraux. Les victimes sont les pays alliés. On consent à faire une différence. L'obstination de la chancellerie impériale à prétendre que la guerre a été imposée à l'Allemagne produit mauvais effet. Sur les origines immédiates de la guerre, la vérité a fini par apparaître avec une évidente clarté. Mais dès qu'il s'agit des « buts » de guerre, les méfiances reviennent, à peu près égales, à l'égard des deux parties.

Ou plutôt, non. M. Halvdan Koht fait confiance à l'Allemagne, qu'il croit heureusement transformée :

Je crois, quant à moi, que l'offre allemande était faite en toute franchise. Une grande pensée civilisatrice avait remporté la victoire en Allemagne. Ceux qui avaient engagé la guerre pour des buts de puissance — le parti de guerre allemand — avaient dû céder la place. Ce n'était pas la vieille Allemagne, mais une Allemagne nouvelle qui se présentait. Il y a là une grande évolution. Et les souffrances de la guerre y ont contribué.

Il suffit donc que le pangermanisme ait pris l'apparence d'une théorie économique, grâce aux conceptions confuses de M. Naumann, que M. de Bethmann-Hollweg paraisse lier partie avec Scheidemann et semble accepter l'idée de conventions internationales, pour que M. Halvdan Koht s'imagine qu'un vent nouveau souffle en Allemagne. Il ne s'est pas même demandé si c'est M. de Bethmann-Hollweg qui s'est rapproché de Scheidemann, ou Scheidemann de l'empereur.

Comme la plupart des socialistes scandinaves, M. Halvdan Koht est un ultrapacifiste. Il reconnaît bien que la France a été attaquée, et sa raison lui dit qu'elle devait se défendre. Mais je crois bien qu'il ne peut s'empêcher d'englober dans une commune réprobation tous les pays belligérants, pour ce seul fait qu'ils sont en guerre, qu'ils l'aient voulu ou non. Tous sont coupables, — coupables de se battre. Et l'on comprend alors cette sorte de mépris supérieur avec lequel il accueille la prétention de détruire, par la guerre, le militarisme.

Ce serait comme faire chasser le diable par Belzebuth. Le militarisme consiste à faire prévaloir ses intérêts par la force des armes. Et nous ne croyons pas du tout qu'une destruction de ce système soit sérieusement dans les intentions des gouvernements de l'Entente.

On voit la confusion. Pour M. Halvdan Koht, il y a deux militarismes en présence, puisqu'il y a deux forces militaires. Il ne s'est pas rendu compte que l'une de ces forces agit sous une inspiration militariste, tandis que l'autre opère contre celle-là comme une sorte de gendarmerie internationale, en sorte que la conséquence logique et la consécration naturelle de la victoire de l'Entente est précisément la destruction du militarisme. Mais il ne conçoit pas que la victoire puisse n'être pas associée aux idées de militarisme et de conquête.

L'expérience historique lui donne raison, et son neutralisme l'empêche d'admettre que la guerre actuelle ait un caractère exceptionnel et qu'elle soit, avant tout, une lutte entre des principes, dont l'un, étant le droit de la force, ne peut être écarté que par la force. C'est pourquoi il déclare :

Nous autres neutres, au fond, nous souhaitons qu'aucune des parties n'obtienne la victoire. Si l'une des parties en lutte est écrasée, et si le vainqueur dicte ses conditions, nous savons que la modération n'est pas le fort du vainqueur. Et d'une telle conclusion de la guerre germeraient des guerres nouvelles.

Nous espérons que l'on finira par reconnaître que la guerre ne laisse pas d'espoir à tous ceux qui veulent la paix et le droit. La guerre ne pourra jamais fonder une paix durable.

Certes, malgré l'erreur essentielle de M. Halvdan Koht, il serait fâcheux de repousser avec mauvaise humeur l'avertissement utile qu'il dous donne. Si la victoire est, pour les alliés, nne impérieuse nécessité, il faudra ne pas subir comme au temps de la Révolution française, à la fois triomphante et déclinante, la dangereuse ivresse de la victoire. Autrement dit, il ne faudra pas donner raison à M. Halvdan Koht. Ce sera le moyen de le rallier sûrement à l'Entente, après coup.

Tout opposées sont les idées de M. le capitaine A. J. Rækkebo, qui montre le pangermanisme lancé à la conquête des régions minières, comme autrefois les hordes affamées à la conquête des terres fertiles. Aux vainqueurs la richesse. L'esclavage sous sa forme moderne, c'est-à-dire la dépendance économique, est promis aux vaincus. Mais cela est contraire à l'esprit de l'humanité moderne.

L'idéal de justice a remplacé l'idéal de la force brutale, l'idée d'association a remplacé l'idée d'esclavage, l'idée de l'organisation des forces et des richesses a remplacé les idées de guerre, de conquêtes et d'expropriations. L'idée synthétique d'un seul Etat souverain a peu à peu été remplacée par une idée analytique de petits Etats libres ; la suprématie des classes aristocratiques a été détruite par les idéals démocratiques de liberté et d'égalité. Aussi, les Allemands, qui se croient tellement en avance, sont, à beaucoup d'égards, très retardataires.

Il est d'autant plus intéressant d'opposer à M. Halvdan Koht, M. Rækkebo, que celui ci-est un spécialiste des questions économiques. C'est sous l'aspect économique, c'est-à-dire l'aspect le plus favorable aux Allemands, qu'il étudie les problèmes de la guerre et de la paix. Son article, paru dans le numéro de décembre de la revue *Samtiden*, est intitulé : « Les projets économiques pendant la guerre. » Avec une telle préoccupation dominante, il devait donc avoir une tendance naturelle à voir dans la guerre un phénomène essen-

tiellement économique, et par suite déterminé par une cause générale, commune à tous les pays, en sorte que la responsabilité du conflit se trouve répartie plus ou moins également entre tous. Et, en effet, il commence par rappeler qu'en 1913 il a écrit un article où, prévoyant la guerre, il en indiquait la cause, qui était la concentration industrielle, d'où, disait-il, « l'impérialisme, le nationalisme, la colonisation et le militarisme. » Pourtant, il doit reconnaître aujourd'hui que l'Angleterre a cessé de s'opposer au développement de l'Allemagne en Turquie, et que les rapports entre les deux pays étaient « si bons, avant la guerre, que l'Allemagne comptait sur l'abstention de l'Angleterre ». De même, la Russie et la France avaient fini par laisser à l'Allemagne les mains libres en Turquie.

Pour profiter complètement des avantages obtenus, il manquait seulement encore à l'Allemagne un passage ininterrompu sous son contrôle de la mer du Nord au Golfe Persique. Il fallait d'abord que la Serbie et la Bulgarie fussent placées sous leur dépendance économique, pour que les puissances centrales devinssent entièrement maîtresses de la situation.

Et c'est pourquoi la guerre a commencé par la Serbie. J'entends bien que dans cette manière de raconter la genèse de la guerre, ce sont toujours les avantages économiques de l'Allemagne qui sont mis en avant. Mais l'expression de *causes* économiques ne peut plus être employée au sens où M Rækkebo s'en servait dans son article de 1913. Du moins, elles n'agissent que d'un seul côté. Comme il le constate lui-même, on ne résistait plus à expansion économique allemande. Et quand il s'agit de la main mise sur la Serbie, je ne pense pas que cela puisse être appelé une opération économique. C'était un acte par lequel se manifestait la volonté de l'Allemagne de parvenir à l'hégémonie, ce qui est essentiellement un concept politique. Il est vrai qu'à notre époque un Etat ne pourrait penser à l'hégémonie sans occuper, en même temps, une situation économique prépondérante, et M. Rækkebo a raison de montrer l'évolution du pangermanisme qui, de purement politique à l'origine, s'est de plus en plus pénétré de théories économiques. Mais ces théories lui ont seulement offert des moyens de réalisation plus puissants, et ce qui est le vrai point de départ, ce qui rest le moteur de toute l'action allemande et la cause de la guerre, c'est la volonté d'hégémonie, c'est l'ambition. Et c'est pourquoi la responsabilité de la guerre est unilatérale, comme le montre l'exposé de M. Rækkebo.

Le centre de son article, c'est la comparaison entre les projets économiques des deux coalitions pour l'avenir. D'un côté, c'est l'Europe centrale selon la formule de Naumann, saluée avec joie par les conservateurs et les intellectuels de l'Autriche allemande, mais subie sans enthousiasme dans les milieux socialistes et libéraux. L'information purement allemande de M. Rækkebo ne lui a pas permis de

dire ce qu'en pensent les Autrichiens d'autres nationalités. De l'autre côté, c'est la conception d'une entente économique entre Etats indépendants, résultant de la conférence économique entre les alliés. L'auteur prévoit d'ailleurs que cette conception, dans la pratique, finirait par s'élargir, et aboutirait à la constitution des « Etats-Unis du monde », unis par une entente économique.

Il est curieux de constater que cet auteur, si convaincu de la primordiale importance des problèmes économiques, se trouve en définitive déterminé, dans sa conclusion, par des considérations politiques. La Prusse, dit-il, serait à la tête de l'Europe centrale, et ce fait entraînerait l'oppression des nationalités. L'alliance devrait donc être maintenue par une dictature militaire, et par suite ne serait pas viable. Il y a, au contraire, un enseignement précieux dans le fait qu'un ensemble d'Etats, dont les intérêts sont très divers, ont pu conclure une entente économique libre.

L'avenir montrera si les Etats amis de la paix tireront les conséquences de cet enseignement, et formeront les Etats-Unis du monde, avec une force militaire commune destinée à combattre tout Etat qui partirait en guerre pour faire prévaloir ses intérêts économiques.

Une revue nouvelle vient de paraître à Kristiania, qui se propose « de développer et de fortifier les liens de sympathie qui existent déjà entre la France et les pays du Nord ». Elle s'appelle *France-Scandinavie*, et elle est entièrement rédigée en français. La direction en est anonyme, mais M. Axel J. Rækkebo paraît jouer le rôle de rédacteur en chef. Des adhésions importantes sont parvenues : de Johan Bojer, d'Otto Anderssen et Edvard Bull, professeurs à l'université de Kristiania, de Jacob Vidnes, rédacteur en chef du *Social-demokraten*, d'O. Thommessen, redacteur en chef de *Tidens Tegn*. Comme on le voit, la revue n'est guère encore que franco-norvégienne, comme il est naturel, puisque l'initiative est partie de Kristiania, et qu'elle en est encore à son premier numéro. Je note pourtant déjà une adhésion suédoise, celle de J. Vising, professeur à la haute école de Göteborg.

Il ne s'agit pas là d'une œuvre de propagande en faveur de l'Entente. La revue succède à celle qu'avait fondée Fritiof Palmer avant la guerre, et dont son état de santé ne lui avait pas permis de continuer la publication. Mais il est bien certain que les adhésions à la nouvelle revue sont, en même temps, des expressions de sympathie à la cause des alliés, et pas seulement à la France. Ce caractère n'est, d'ailleurs, pas dissimulé. En tête, la revue publie un extrait du discours de M. Deschanel à la séance annuelle des cinq académies. Puis, vient un récit de M. Maurice Barrès, que souvent les étrangers, même les plus éloignés de ses idées, considèrent comme particulièrement représentatif de l'esprit français à l'heure actuelle.

Puis viennent un article de M. Carl Nærup, où le romancier norvégien Thomas Krag est bien caractérisé comme un contemplateur mystique de la vie, — de M. Paul Desfeuilles sur les opinions des Suédois Ossiannilsson et V. v. Heidenstam, — de M. Jeppe Nilssen sur l'exposition d'art français moderne, et même ultra-moderne qui a eu lieu le mois dernier à Kristiania : M. Henrik Sœrensen, peintre norvégien de la plus nouvelle école, a célébré cette même exposition, dans *Tidens Tegn*, avec moins de réserve.

Et le numéro s'achève par les articles de deux hommes pratiques. M. Jacob Vidnes propose des échanges, entre la Norvège et la France, de jeunes gens qui se destinent au commerce, idée qui lui a été suggérée par M. Honnorat, et M. Rækkebo expose le projet de création, par la revue, d'un bureau de renseignements commerciaux franco-scandinave.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suède.

On croit généralement, en France, que l'opinion suédoise est tout à fait hostile aux alliés, et il n'est que trop certain que les thèses allemandes y sont assez couramment présentées dans la presse. Mais l'opinion est, en réalité, très divisée, et il arrive qu'elle s'exprime en faveur des alliés avec une singulière netteté, comme on l'a vu dans le petit livre de Marika Stjernstedt.

M. K. G. Ossiannilsson a réuni en volume les articles qu'il a publiés dans le journal *Œresundsposten*. L'auteur est un membre influent de la minorité socialiste suédoise. On sait que M. Hjalmar Branting, chef de la majorité, a souvent formulé, avec la prudence que lui impose sa situation, des idées qui l'ont fait considérer comme un ami de l'Entente. C'est peut-être, cependant, du côté de la minorité que l'Allemagne est le plus sévèrement jugée. On a pu s'en rendre compte au premier congrès tenu pendant la guerre par le parti socialiste suédois, lorsque M. Z. Hœglund a protesté contre une motion qui tendait à innocenter les socialistes allemands. M. Ossiannilsson va plus loin, et condamne l'Allemagne sans ambages. Il se place sur le terrain juridique, et intitule son volume : *Vem har rätt i världskriget ?* c'est-à-dire : Qui a raison, ou : qui a le droit pour soi dans la guerre mondiale ?

Je résumerai ici l'article du 9 septembre : « l'Allemagne et le droit » qui commence par cette affirmation :

L'Allemagne a tort, l'Entente a raison, — il faut le dire franchement et résolument.

Ce besoin de crier tout d'abord sa conviction est une réaction na-

turelle contre la timidité et la tiédeur des Suédois. Ils révèrent la vérité et le droit, ils croient qu'il y a une différence entre le bien et le mal, mais ils sont neutres, et une mesquinerie de scrupule les rend

si attentifs au milligramme d'humanité qui existe même chez le gredin, que, — tandis qu'ils pèsent et balancent, — le gredin se sauve et l'innocent est foulé aux pieds.

Ce qu'il faut, c'est porter un jugement. Les hommes à la voix retentissante ont disparu avant la guerre et ont manqué à leur rôle. Même Ellen Key.

Elle aussi a vu la situation par de trop petits côtés pour porter un jugement là où il devait être porté. Il ne suffit pas de blâmer toutes les parties, de trouver telle faute chez l'une et telle faute chez l'autre, — il ne suffit pas d'affirmer que la partie lésée a quelque faute à se reprocher dans le passé ou qu'elle a des projets de vengeance dans l'avenir. Ce qu'il y avait, en ce cas, à trancher, c'était, tout simplement : qui a raison, et qui a tort ?

L'auteur montre ensuite ce qu'il y a de puéril à rechercher les causes de la guerre dans les pensées de revanche qui pouvaient exister en France ou dans la puissance coloniale de l'Angleterre, puisque cela conduirait à un enchaînement de causes sans fin. Il dit qu'il n'y a pas de justification à l'agression allemande sur la Belgique, la France, la Russie et la Serbie. Il qualifie « un peu bête et tout à fait impudente » l'idée que l'Angleterre aurait dû laisser faire l'Allemagne. Puis, aux Alliés il oppose l'Allemagne, « que personne ne songeait à attaquer, puisque personne ne s'est trouvée armé contre l'attaque allemande », qui accroissait sans rencontrer d'obstacles sa puissance, et montrait le poing « au moins une fois par an ». Chacun la flattait, la craignait et, plus ou moins, la servait.

Sa place au soleil était si large, qu'il n'en restait plus guère, notamment pour nous, dans le Nord Scandinave, dans la laborieuse Suède pacifique, si bien qu'il commençait à faire assez sombre chez nous autres, qui avons bien droit aussi à notre rayon de soleil.

L'auteur en vient ensuite aux origines immédiates de la guerre, dont la déclaration est l'œuvre de l'Allemagne.

C'est un crime que stigmatisera l'histoire, et qui aurait couvert les plus grandes victoires, la conduite de la guerre la plus douce, les résultats les plus brillants, de honte et d'ignominie. Car l'Allemagne avait bien déclaré, avec confiance, que le succès tranche la question de droit, mais il n'en est pas ainsi. Il existe une morale supérieure à celle du succès, bien que l'Allemagne ne l'ait pas encore apprise.

Et c'est de la manière la plus brutale que la guerre a été menée. Par l'assassinat en masse de populations sans défense, par les déportations, etc., etc, l'Allemagne a encore aggravé son cas, et « com-

mis de tels attentats que les buts les plus admirables et les plus désintéressés ne sauraient les justifier ». Et ceci appelle un jugement sur les prétentions allemandes :

Elle a montré dans la guerre, comme précédemment dans la paix, qu'elle n'a pas du tout encore atteint la maturité nécessaire pour jouer le rôle de héraut de la civilisation, de directeur du monde civilisé. L'Allemagne a les manières d'un enfant mal élevé, poussées jusqu'à une énormité grotesque. L'Allemagne a tort, lorsqu'elle se prétend le pays le plus avancé. Malgré sa technique mécanique, sa science surfaite et son entraînement militaire, elle est encore un enfant dans la famille des peuples civilisés.

Ceci conduit l'auteur à des conclusions pratiques. Il tient, naturellement, à la neutralité suédoise : c'est « la seule politique possible pour un petit peuple pauvre ». Il ne faut pas exciter le pays qui a si peu de scrupules. Mais il ne faut rien faire contre les autres. Il faut surtout ne pas aider l'Allemagne. « Nous avons tort de prolonger la guerre en approvisionnant, fût-ce sous des formes correctes, le promoteur de la guerre. »

Une partie de l'opinion suédoise prophétise la victoire allemande. Elle se trompe. Cela est, d'ailleurs, conforme à la tradition. Les prophètes ont annoncé la victoire de la France en 1870, des Espagnols à Cuba, des Boers en 1900, des Turcs à Tripoli et dans la première guerre balkannique, des Bulgares dans la seconde. L'Entente sera victorieuse, et M. K. G. Ossiannilsson déplore que l'attitude de la Suède, au cours du conflit, n'ait pas été déterminée uniquement par les considérations du droit qui, en l'espèce, étaient si évidentes.

X.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — On discute beaucoup sur la situation que doit occuper l'Autriche-Hongrie après la guerre, de par la volonté triomphante des Alliés. G.-K. Chesterton plaide la cause des Habsbourg, se servant d'eux comme d'une arme contre la trop grande Allemagne, toujours possible, de demain. Dans *Everyman*, le Dr Charles Saroléa combat la campagne entreprise par Mr Chesterton, se bornant surtout, à tort ce me semble, à envisager la question du point de vue de la morale alors que, dans les délibérations d'un traité de paix, les raisons pratiques sont peut-être plus de mise que les raisons d'éthique. Il se peut que l'Autriche-Hongrie soit la première coupable de cette guerre, mais, à l'en punir comme elle le mériterait, nous courrons, qui sait? le risque de nouveaux dangers plus grands encore. Voici la lettre, fort intéressante en soi, qu'adresse ouvertement le Dr Saroléa à G.-K. Chesterton :

Je me sens entraîné malgré moi à protester contre quelques-uns de vos

exposés sur la monarchie des Habsbourg, contenus dans un numéro récent de *New Witness*. La diversité d'attitudes prise par des publicistes anglais depuis le commencement des hostilités vis-à-vis de l'Autriche et de l'Allemagne, m'est toujours apparue un des paradoxes de cette guerre et comme une illustration saisissante de notre incompréhension de la politique continentale. Alors que l'Italie est entrée en guerre uniquement comme l'ennemie de l'Autriche et non comme celle de l'Allemagne, il semble parfois que la Grande-Bretagne n'ait entrepris la guerre que contre l'Allemagne et s'imaginerait volontiers continuer de vivre en paix avec l'Autriche. Même encore le *Morning Post* se permet de publier la « correspondance » pro-autrichienne d'un correspondant hongrois qui est riche en moyens, pleine de choses controuvées et de faux, si nous en croyons la démonstration convaincante apportée par M. Seton Watson daus *New Europe*. La légende persiste, qui fait de l'Autriche le partenaire abusé, ou mieux la victime passive du tyran Hohenzollern. C'est lui seul qui l'entraîna dans la catastrophe contre sa meilleure volonté et contre son jugement. Je trouve cette opinion constamment exploitée dans la presse britannique, et vous lui prêtez l'autorité de votre nom par le passage suivant de votre article du 18 janvier dans *New Witness* :

> De tous les faits historiques, le plus clair est que le système caduque des Habsbourg a été pour le moins un bien meilleur ami de la liberté que le système rigide des Hohenzollern. L'Autriche s'est déplorablement comportée dans les Balkans, mais par contre, bien mieux en Pologne que sa complice du Nord ; et son indéniable corruption est pleine de concessions et de compromis qui peuvent être libéraux en fait, bien que le but en soit politique. Bref, l'Autriche est un gouvernement civilisé, au lieu que le gouvernement prussien est un Barbare.

Je crains que nous ne sachions distinguer entre la Prusse et l'Autriche. Comme nous l'avons démontré à plusieurs reprises, la responsabilité de l'Autriche dans cette guerre est tout aussi grande que celle de l'Allemagne. Même on peut considérer que cette guerre est plus la guerre de l'Autriche qu'une guerre allemande. La politique balkanique a été rigoureusement autrichienne. Et, les faits sont là, la guerre a commencé par le conflit entre la Russie et l'Autriche. N'oublions point non plus ce fait significatif que la Hongrie, le complice en chef de l'Autriche, est la descendante direct des Huns primitifs et qu'elle s'est jusqu'à ce jour glorifiée que Budapest, ou « Judapest », fut le camp originaire d'Attila, le héros national des Magyars.

Les annales de l'Autriche sont tout aussi ténébreuses que le furent jamais celles de la Prusse. Son histoire est un long récit de réaction, d'oppression et de corruption, qui justifie pleinement le fameux verdict de Gladstone. Sa politique constante a été l'écrasement des petites nationalités sous son joug. Sa seule existence est la négation des principes pour lesquels nous combattons.

Depuis le xv[e] siècle, l'Autriche est l'oppresseur des Tchèques ; elle a presque réussi à supprimer de la carte cette indomptable petite nation qui, depuis les jours de Jean Huss, a été le boulevard des Slaves contre le Teuton. Le règne de l'Autriche en Italie raconte la même monstrueuse histoire d'oppression et de cruauté. Les rapports entre l'Italie et l'Autriche n'ont été qu'un martyrologe des patriotes italiens, et le premier classique

italien par quoi nous commençons l'étude de la langue italienne narre les souffrances de Silvio Pellico dans les donjons du Spielberg.

Pendant ces dernières cent années, l'Autriche a été l'ennemie impitoyable de la démocratie. Ce n'est pas par hasard que l'Autriche a été la première puissance à combattre la Révolution française et que Vienne fut choisie pour la réunion du fatal congrès qui scella l'arrêt prononcé contre la démocratie en Europe. Ce n'est pas par hasard qu'après 1848, par son opposition, l'Autriche a fait échouer le noble projet d'une Allemagne démocratique unifiée. Même Bismarck, qui avait fait ses preuves comme leader des tories prussiens en 1848, a reconnu que si le roi de Prusse avait alors accepté la couronne impériale que lui offrait le Parlement démocratique de Francfort, il eût pu former une union étroite et solide de l'Allemagne, chose qui fut possible en 1870. Mais le triomphe de la réaction à Vienne brisa le sort de la démocratie à Berlin.

Je sais très bien qu'on porte au crédit de l'Allemagne que le traitement de ses sujets polonais est plus doux que celui infligé par la Prusse ou la Russie ; mais ce traitement de la Galicie polonaise lui a été imposé par la nécessité, et l'Autriche n'a pas plus de mérite dans son traitement relativement modéré de la Galicie qu'elle n'en a aujourd'hui en en garantissant la complète autonomie. Par leur garantie d'une telle autonomie, les Habsbourg visent tout simplement à chasser du Reichsrath la représentation polonaise, afin de faciliter aux Allemands et aux Hongrois l'écrasement des autres nationalités.

Je sais aussi que l'Autriche se réclame d'avoir combattu le Turc et d'avoir été, dans le passé, le rempart de la chrétienté. Mais je ferai remarquer que les croisades contre le Turc n'ont pas été engagées par l'Autriche, mais par le catholicisme. C'est le prince Eugène qui délivra Belgrade et c'est le héros polonais Sobieski qui sauva l'Europe d'un danger qu'avait grandement créé l'incompétence et la couardise des Habsbourg.

On nous représente volontiers l'Autriche comme une monarchie catholique. Il est tout aussi exact de représenter l'Autriche comme une monarchie catholique qu'il le serait de représenter la France comme une république athée. Je suis convaincu que l'Autriche est la pire ennemie que l'Eglise catholique ait jamais eue. Alors que le catholicisme primitif a toujours été pour la séparation des pouvoirs spirituel et temporel, la monarchie autrichienne n'a point cessé de subordonner les intérêts spirituels aux temporels et exploité la religion pour des fins politiques et dynastiques.

Vous dites dans votre article :

> Il faut que le militarisme prussien soit totalement et définitivement anéanti. Si cela n'arrive pas, il n'y aura rien de fait. Si cela arrive, tout se transformera. S'il n'en est pas ainsi, l'Autriche, en perdant des provinces, tombera sous la puissance de la Prusse. Si cela arrive, l'Autriche recouvrera dans le cours des temps la santé morale propre à un membre de la chrétienté.

Je pourrais défendre la proposition exactement contraire. Il faut que le réactionarisme autrichien soit totalement et définitivement anéanti. Si cela n'arrive pas, il n'y aura rien de fait. Si cela arrive, tout se transformera. S'il n'en est pas ainsi, l'Allemagne, en perdant des provinces, tombera sous la puissance de l'Autriche. Si cela arrive, l'Allemagne, et particulièrement l'Allemagne du Sud, recouvrera dans le cours des temps la santé morale

propre aux cités du Rhin et aux Etats de l'Allemagne méridionale aux jours de Schiller et de Gœthe.

Mais j'admets entièrement que les destinées de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Hongrie sont maintenant si fortement unies que nous ne pouvons les séparer les unes des autres. J'admets entièrement qu'il existe une solidarité perverse entre le militarisme prussien et le réactionnaire autrichien, et n'oublions pas que le militarisme n'est qu'un résultat et que le réactionarisme est la cause première de la maladie politique de l'Europe.

LA PRESSE ENNEMIE. — Veut-on connaître l'opinion régnante dans les sphères officielles de l' « Ostmarkverein » quant à la question polonaise, qu'on lise cet article de la *Tægliche Rundschau :*

Après la proclamation du Royaume de Pologne, la Société allemande des Marches de l'Est — malgré les objections sérieuses qu'elle avait précédemment exprimées — s'est placée sur le terrain des faits accomplis et a évité tout ce qui aurait pu entraver la réalisation du but lié à cette mesure. Mais la façon dont les Polonais d'en deçà et d'au delà des frontières ont accueilli ce don acheté par des flot de sang allemand ne semble pas devoir justifier « la confiance pleine d'espoir » avec laquelle les Empires centraux ont promulgué l'acte d'Etat du 5 novembre. Les dispositions irrédentistes des Polonais prussiens ont trouvé leur expression énergique dans la presse et dans les déclarations de la fraction polonaise à la Chambre des députés prussienne, le 20 novembre. L'attitude des Polonais des gouvernements-généraux de Varsovie et de Lublin continue à être en majeure partie une expectative méfiante et souvent ouvertement hostile à l'Allemagne. Le nombre de ceux qui se rangent franchement de notre côté, prêts à lutter contre la Russie, est très restreint malgré la vive propagande de petits groupes antirusses. Il n'y a pas trace d'un véritable consentement ou d'une confiance reconnaissante. Bien mieux, les milieux polonais, lors même qu'ils n'ont pas rejeté le manifeste de l'Allemagne et de l'Autriche, en ont subordonné l'acceptation à de vastes exigences qui, soit à cause de la situation actuelle, soit pour des raisons générales, sont impossibles à réaliser ; par contre, du côté des Polonais, on ne parle pas de compensations équivalentes. Ils déclarent expressément que l'appel sous les armes ne sera entendu qu'à condition qu'un régent soit immédiatement proclamé, une représentation législative populaire nommée par voie d'élections générales et un propre gouvernement constitué avec toutes les attributions du pouvoir exécutif. On veut arracher aux Empires centraux ce qu'ils ont conquis par un effort militaire inouï, et cela sans donner la moindre garantie touchant l'attitude ultérieure du nouvel Etat et de sa population.

En présence de ce danger, nous tenons à faire remarquer, avec tout le sérieux et avec toute l'insistance désirables, qu'il est indispensable de n'octroyer à l'avenir aucune concession aux Polonais avant d'avoir obtenu les garanties nécessaires en ce qui concerne leur conduite future.

Il faudrait d'abord demander que le Conseil d'Etat polonais inaugurât ses fonctions en déclarant solennellement que, maintenant et dans l'avenir, la Pologne ne revendiquera pas les territoires prussiens. Cette déclaration devrait être faite par le régent, au moment où il entrerait en fonctions.

En ce qui concerne le détail des garanties de fait qu'il faudrait exiger, nous nous bornons, dans la suite de cet article, à une question particulièrement brûlante, intimement liée à la situation dans nos Marches de l'Est. Indépendamment de la question de savoir quels seront les rapports de droit public et de droit international entre le nouvel Etat et l'Etat allemand, l'intérêt vital de l'Allemagne exige que la population polonaise de la Prusse ne soit pas renforcée par l'immigration, mais, au contraire, affaiblie par l'émigration. Cette dernière éventualité est d'autant plus possible que dans les 600.000 Allemands du Royaume de Pologne nous avons un élément dont l'immigration, en échange d'une partie de la population polonaise, est au plus haut point désirable ; et cela d'autant plus qu'il est à craindre que, dans un milieu de polonisme renforcé, les Allemands ne puissent pas longtemps conserver leur nationalité.

Après avoir libéré de la domination russe, par les armes allemandes, des centaines de mille de compatriotes allemands, il est naturellement impossible de les livrer tout simplement à la dénationalisation dans un Etat national et de les perdre, par cela même, non seulement comme avant-gardes du germanisme à l'Est, mais aussi comme matériel humain précieux que l'on pourrait faire venir et installer en terre allemande. C'est pourquoi, il faut donner aux habitants de la Pologne d'origine allemande la possibilité de se placer entièrement sous la protection de l'Etat allemand, en leur accordant le droit d'option en faveur de la nationalité allemande ; cela leur permettrait de rester sur les lieux qu'ils habitent actuellement. En conséquence ils rempliraient leurs obligations militaires non pas dans l'armée polonaise, mais dans l'armée allemande.

Bien que la presse polonaise de Prusse soit aujourd'hui déjà très résolument hostile à une émigration hors du territoire prussien, il faut cependant espérer que la possibilité de vivre comme citoyen libre d'un Etat polonais indépendant, avec tous les avantages économiques qui s'y rattachent, exercera une certaine attraction sur les milieux polonais et particulièrement sur les classes intellectuelles et les petits propriétaires.

Le 20 novembre, le Club Polonais a protesté très énergiquement contre l'expression « Prussiens de langue polonaise » et il l'a appelée « une provocation ». On peut donc s'attendre à ce que les Polonais de Prusse, représentés par cette fraction, profitent volontiers de l'occasion qui leur est offerte d'émigrer en Pologne et de se débarrasser ainsi de la nationalité prussienne en acquérant la nationalité polonaise. Mais s'il en était autrement, la situation se présenterait de telle façon que les Polonais habitant notre Etat seraient désormais Prussiens de leur propre volonté et non plus par contrainte et en vertu de simples faits historiques. D'où résulterait pour eux l'obligation évidente de se soumettre, tout à fait autrement qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, aux nécessités d'Etat de la Prusse.

Il faudrait en particulier appliquer les mesures suivantes :

1) Les Allemands de Pologne devraient obtenir le droit d'option de façon à pouvoir acquérir la nationalité de n'importe quel Etat de l'Empire allemand, sans même transférer leur domicile en Allemagne.

2) Il faudrait favoriser de toutes nos forces l'immigration des Allemands de Pologne en Allemagne, en leur accordant des avantages économiques et particulièrement la faculté de s'établir.

De même, il conviendrait de faciliter l'émigration des Polonais de Prusse vers le Royaume, au moyen de différentes mesures économiques favorables. Il faudrait, en particulier, leur donner la possibilité de vendre leurs propriétés en Prusse à un prix modéré, soit à des Allemands, soit à l'Etat. Le Royaume de Pologne devrait s'engager à accueillir les Polonais émigrés de l'Etat allemand et à leur donner de la terre. Dans ce but, on disposerait des biens de l'Etat russe et des propriétés libres par suite du départ des Allemands. En cas de besoin, l'Etat allemand devrait garder, d'une main ferme et pendant des années, les biens de l'Etat russe, pour pouvoir, à l'aide des autorités prussiennes, organiser le transfert des Polonais de Prusse qui y auraient consenti.

Par ces mesures, on rendrait possible la délimitation des territoires et on obtiendrait ainsi en principe un *modus vivendi* pacifique entre Allemands et Polonais.

LA PRESSE NEUTRE. — L'excellente *Revue de Hollande* nous offre les réponses de personnalités hollandaises des Lettres, des Sciences et des Arts à une « enquête sur l'influence de l'esprit français en Hollande ». Détachons ces deux réponses qui marquent quelque amertume, résultant des jugements, inconsidérés peut-être, qu'à l'heure actuelle nous portons sur les Néerlandais et la politique prudente des Pays-Bas :

Voici l'opinion du romancier Cyriel Buysse :

Généralement en Hollande, on est assez en retard sur le mouvement artistique et littéraire français. Le succès du jour est rarement le même dans les deux pays. Telle œuvre, depuis tout un temps célèbre en France, demeure encore légèrement ignorée ou méconnue aux Pays-Bas. L'infiltration, l'assimilation se font, mais lentes; je crois qu'il en est ainsi pour tous les arts.

La sympathie, par contre, y est toute spontanée et vive pour la France. On l'aime et on l'admire.

Je crois, et je crains, que les Français n'apprécient pas assez ce sentiment. Pendant le séjour assez prolongé que j'ai fait cet été en France, il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre parler des Hollandais et de la Hollande en termes peu sympathiques. Et, malheureusement, comme il arrive presque toujours en pareil cas, on généralisait. Il y avait les bons et il y avait les mauvais; et la Hollande comptait parmi ces derniers.

C'est fâcheux et ce n'est pas juste. Certes, en Hollande, pour des causes et pour des raisons très diverses, une partie de la population est germanophile; et le ton de certains grands journaux qui d'ailleurs, selon moi, ne traduisent pas le sentiment public, n'y est pas de nature à modifier cette impression. Mais et j'insiste vivement sur ce fait, il ne s'agit que d'une *partie* de la population. Ce sont, par exemple, beaucoup de chefs militaires, admirateurs naturels du militarisme allemand (peut-être parce qu'ils n'en connaissent point d'autre) ; ce sont certains nobles, imbus de féodalisme allemand ; ce sont les gros marchands de Rotterdam et d'ailleurs, fournisseurs attitrés et opulents de l'Allemagne. Mais, ce que j'ose affirmer sans crainte d'être contredit par qui connaît bien la Hollande, c'est que presque

personne dans le pays entier, *même s'il est pro-allemand,* n'y est *anti-français*. Je connais en Hollande d'innombrables anti-Allemands, anti-Anglais, anti-Russes et anti-Japonais, mais je n'y connais pas un élément anti-Français qui vaille la peine d'être cité.

Voyez, par exemple, le succès des fêtes de bienfaisance françaises aux Pays-Bas. C'est vraiment par amour pour la France qu'on y va et qu'on y donne. C'est une admiration profonde et presque sentimentale pour tout ce qui vient de France.

La France devrait savoir cela et ne pas l'oublier. Elle n'a aucun intérêt à s'aliéner la sympathie si générale de ce petit peuple. Elle en a au contraire beaucoup à y entretenir et à y cultiver les bonnes relations. Elle en a surtout à ne pas généraliser et à ne point faire endosser à toute la nation la responsabilité d'un groupe, influent peut-être, mais à coup sûr limité.

M. Henri van Booven, un autre romancier, après avoir dit quelles furent sur son évolution littéraire les influences françaises et le charme des provinces de France, nous parle de ce qu'est la France en guerre et de la situation morale dans laquelle, en face du conflit européen, se trouvent placés les Pays-Bas :

Je passai à Paris les hivers de 1904 à 1905 et de 1905 à 1906. Dès lors, aussi bien qu'en traversant la France pour aller en Espagne en 1901 et 1905, dans des excursions que je fis en 1908 en Provence, dans la vallée du Rhône, la Côte-d'Or, la Champagne et le Nord de la France, je pus me convaincre qu'il se préparait en France un puissant renouveau de vie. Encore une fois, elle allait montrer au monde qu'elle a pour mission d'ouvrir la voie à ce qui est grand et noble. Elle s'apprêtait, dans des domaines divers, à en convaincre les peuples de la terre. J'en eus la notion nette, nonobstant les provocations et l'arrogance des efforts de pénétration allemande.

Ce qu'enfin je crains surtout, c'est que le Français d'aujourd'hui ne nous considère désormais en bloc comme les pourvoyeurs de vivres attitrés de l'Allemagne, empochant sans scrupule leurs profits usuraires ; comme un peuple qui, en août 1914, aurait tranquillement laissé passer les Allemands. C'est que la nation française est outrageusement induite en erreur par une presse chauvine, qui nous croit d'intelligence avec les Allemands et nous représente ainsi. Or, cela, nous ne l'avons jamais été ; nous ne le serons jamais. Pour nous, qui sommes de cœur avec la France et les Français dans leur épreuve, cela est profondément douloureux et attristant.

Nous ne sommes pas encore, hélas ! au bout de cette lutte effroyable. Quant à la Hollande, si certain qu'il soit qu'*elle préférera toujours la paix à tout autre parti,* il me semble qu'il est plus sage pour elle de se tenir, sur toute la ligne, prête à la défense, plutôt que de se perdre en spéculations littéraires. Et si le malheur veut que vienne le jour effroyable où nous serions aussi appelés à nous battre pour cette paix, j'ai confiance qu'il n'y aura pas un Hollandais qui ne soit prêt, en vertu de ses propres traditions d'indépendance, et les yeux fixés sur le brillant exem-

ple de la France, à faire le sacrifice de sa personne pour préparer l'avènement d'un monde plus heureux et paisible, que cet enfer de défiance, d'extorsions, de violences et d'humiliations où nous vivons à présent. Car, j'en reste convaincu, de l'effroyable calamité s'élèvera un jour une humanité plus heureuse. Les sacrifices que nous pourrons devoir faire ne seront pas faits en vain, pour peu que nos descendants puissent garder notre mémoire comme celle de patriotes qui, comme les Français, *estimant au-dessus de tout leur intangible indépendance, l'ont su conquérir.*

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Anne-Marie Gasztowtt : *Une mission diplomatique en Pologne au XVII^e siècle ;* Champion. 2 »

Littérature

Paul Abram : *Lettres pour le filleul de l'arrière.* Préface de Paul Margueritte ; Berger-Levrault. 3 »

Avesnes : *Feuilles d'avant la tourmente ;* Plon. 2 »

Georges Lecomte : *Pour celles qui pleurent, pour ceux qui souffrent ;* Fasquelle. 2 »

Maurice Wullans : *Profils de Flandre... et d'ailleurs.* Lettre-Préface de Han Ryner. Trois croquis de P. Larivière ; Les Humbles. 1 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Au front de France. Lettres d'un officier anglais ; Colin. 3 50

Jacques-Emile Blanche : *Cahiers d'un artiste,* 3^e série ; Emile Paul. 3 50

Lieutenant E. R. : *Carnet d'un combattant ;* Payot. 3 50

L. de Launay : *France-Allemagne ;* Colin. 3 50

André Spire : *Les Juifs et la Guerre ;* Payot. 3 50

Fleury Vindry, Antoine Barbier, Emmanuel Vitte : *Séléné.* Avec 64 illust. de Madeleine Guilhot, A. Barbier, F. Cachoud ; Vitte, Lyon. 15 »

Poésie

Joseph Bensoliel : *Les Surhommes au Carcan ;* Lisbonne. » »

Passim, présenté par Pierre Boissie : *Citations et Médailles funambulesques ;* Art et Travail. 2 50

Roman

Karen Bramson : *Une femme libre,* trad. du danois ; Fasquelle. 3 50

H. Rosnet : *Tambour, professeur de civisme ;* Berger-Levrault. 1 60

Maurice Vaucaire : *L'Apprenti millionnaire ;* Mignot. 3 30

Sociologie

L. Gallouédec : *La Bretagne.* Préface de M. Maurice Faure. Avec 93 grav. ; Hachette. 3 50

Lysis : *Vers la démocratie nouvelle ;* Payot. 3 50

Théâtre

Tristan Bernard : *Théâtre II ;* Calmann-Lévy. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Octave Mirbeau. — Une lettre de M. Georges Maurevert. — A la Mémoire d'Emile Verhaeren. — Reconstruction des maisons détruites de la France envahie. — L'Abrévi. — A propos de seringue. — Fable de Guerre. — « Bijouterie » alimentaire. — Ceux qui ont prédit la guerre telle qu'elle est. — Le Cinéma et les Poètes. — Le Goût du Cirque. — Pastiche.

Mort d'Octave Mirbeau. — Octave Mirbeau est mort le 16 février. En lui, la vie avait commencé depuis longtemps de baisser. L'ancien Mirbeau n'existait plus, même physiquement. A l'occasion de sa fin, on a publié de lui des photographies terrifiantes où une barbe longue et dure et un regard littéralement éteint faisaient douter que ce fût bien là l'image de cet homme dont la physionomie énergique et rude, un peu militaire, éclairée par des yeux étrangement clairs, révélait jadis le tempérament combatif et correspondait si bien à l'idée qu'on s'en pouvait faire d'après ses écrits toujours passionnés. Là en effet réside la caractéristique essentielle de son talent : il fut un écrivain de passion. Rarement la réalisation littéraire fut l'expression plus directe du tempérament, que chez Mirbeau.

Quelques semaines avant sa fin, il avait quitté sa propriété de Cheverchemont, pour venir s'installer dans le quartier des Ternes, 1 rue Beaujon, où il est mort. On l'a enterré au cimetière de Passy.

Par une mystérieuse logique de sa destinée, les obsèques de Mirbeau furent pour certaines personnalités politiques un rendez-vous presque orageux. Le discours prononcé par Gustave Hervé au bord de la tombe provoqua des murmures dans l'assistance et le lendemain un journaliste, de ceux qui portent le plus haut la prétention d'être restés fidèles à l'idéal servi par Mirbeau, qualifiait la cérémonie de guet-apens.

§

Une lettre de M. Georges Maurevert.

Nice, 3 février 1917.

Mon cher ami,

Je trouve dans le *Mercure* du 1er février deux lettres concernant la dernière étude que j'y ai publiée.

En réponse à la courtoise demande de rectification de M. Melchior de Polignac, je reconnais bien volontiers que j'ai fait erreur par la faute d'une note hâtivement prise, dont je ne suis pas parvenu à retrouver la provenance.

Damoiselle (et non Dame) Valpurge de Polignac était, en effet, fille légitime de Jean de Polignac, et non *veuve* d'un seigneur de ce nom. Le tome II du d'Hozier comporte cette note à la page 335 ; « Gui (*sic*) de Chalençon (fils de Gui, seigneur de Chalençon, et d'Ysabeau, dauphine d'Auvergne), marié depuis avec Valpurge de Polignac, héritière de la maison de Polignac et auteur des Vicomtes de Polignac, du surnom de Chalençon. »

L'Annuaire de la Pairie et de la Noblesse (année 1843) confirme ce détail généalogique. Il ajoute cette phrase : « Pierre de Chalençon, neveu par sa mère des deux derniers rejetons de l'ancienne race des vicomtes de Polignac, fut appelé par le testament d'Armand IX, en 1385, à recueillir tous les biens

de sa maison, à la charge d'en prendre le nom et les armes. » On peut noter qu'il y eut à ce propos un long procès avec la famille de Montlaur, et que ce ne fut qu'en 1464 qu'un arrêt du Parlement de Paris mit Guillaume de Chalençon, petit-fils de Pierre, en possession des biens des vicomtes de Polignac.

Comme on le voit, mon erreur au sujet de damoiselle Valpurge n'infirme en rien ce que j'ai écrit au sujet du passage, dans la maison ds Chalençon, du nom de Polignac qui n'a survécu que par l'alliance avec Guillaume ou Gui de Chalençon.

En ce qui concerne M. Louis de Gonzague Frick, soldat aux armées de la République, dont l'épistole m'a fort réjoui, je l'engage à croire que je n'attache aucune autre espèce d'importance que la question de fait à son noble prénom. Et je déclarerai même que, en supposant que son état civil ne mentionne pas exactement la noblesse de son illustre patron, votre correspondant aurait encore mille fois raison d'ennoblir de façon aussi esthétique sa « raison sociale » littéraire. (Aussi bien, ce sont là théories que je développerai au cours d'un prochain volume, au chapitre de « la Question des Noms » dont le *Mercure* a déjà bien voulu publier les bonnes pages.)

Voire, s'il plaît à M. Louis de Gonzague-Frick (avec trait d'union entre *Gonzague et Frick*, Cf. *Sous le Bélier de Mars*) de m'agréer comme héraldiste, je prierai cet amène guerrier d'accepter ces armoiries poético-fabuleuses que j'ai composées à son intention : *d'or à l'amphisbène de sinople, ailé d'azur, onglé et lampassé de gueules,* — avec la devise idoine et congruente : *Utroque paratus.*

Il me reste à régler la protestation du chef d'escadron Levylier, qui, pour n'être point parue dans le *Mercure*, n'en doit pas moins être mise sous les yeux de ses lecteurs.

A la date du 8 janvier dernier, M. Paul Souday (P. S.) publiait dans *le Temps*, en première page, un bienveillant article au sujet de mes études, au cours duquel, ramassant, avec une puissance d'assimilation qui est la marque du vrai chroniqueur, les plus concluants documents dont je faisais état, il écrivait notamment que j'avais rappelé dans le *Mercure* que Louis XV avait fait marquis de Tombelaine le juif Cerf Berr, fournisseur aux armées.

Cela lui valait de recevoir l'intéressante lettre suvanie :

Monsieur,

Dans un article du 8 janvier, vous avez dit que mon trisaïeul Cerfberr avait acquis sous Louis XV la terre de Tomblaine (*sic*) qui lui conférait le marquisat. Permettez-moi de rectifier. La seigneurie patrimoniale de Tomblaine a bien été achetée par lui, mais sous Louis XVI, en 1786. Rien dans mes papiers de famille, ni dans l'acte d'achat (Me Vallée, notaire à Paris), ni dans l'acte de vente en 1810 (Me Baudot, notaire à Nancy) ne permet d'établir que cette propriété donnât droit à un titre quelconque. Il ne saurait donc être accusé de particulomanie.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

R. LEVYLIER,
Chef d'escadron de cavalerie en retraite H. C.

M. Souday accompagnait la publication de cette lettre de ces lignes judicieuses :

La rectification de M. Levylier vise M. Georges Maurevert que nous avons simplement cité. D'ailleurs, il résulte de la lettre de notre honorable correspondant que Cerfberr fut bien pendant quelques années seigneur de Tomblaine, ce qui lui aurait donné le droit, sinon de prendre le titre de marquis, du moins de s'appeler Monsieur de Tomblaine, si cela lui avait convenu [*Le Temps* du 20 janvier 1917].

Je n'ai qu'à justifier ce que j'ai écrit, en indiquant ici la provenance de ma documentation :

Une certaine catégorie de Juifs s'était d'ailleurs émancipée déjà. En Allemagne, les Juifs de cour (*Hofjuden*) avaient acquis des privilèges commerciaux ; on leur délivrait même, contre argent, des titres de noblesse... En Alsace même, quelques Israëlites avaient obtenu d'importantes faveurs : *Cerf Berr, par exemple, fournisseur des armées de Louis XV, auquel le roi avait donné des lettres de naturalisation et le titre de marquis de Tombelaine.*

Cette assertion figure à la page 194 de *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* (Léon Chailley, éditeur, 1894), dont l'auteur n'est autre que notre savant et regretté ami Bernard Lazare, l'un des écrivains les mieux documentés ès choses juives.

De plus, *proprio motu*, sans qu'on m'en ait prié de quelque façon que ce soit, je confesserai que, m'en référant à l'opinion générale comme aux pamphlets du temps, j'ai eu le tort d'écrire que le banquier Samuel Bernard — si durement malmené par Saint-Simon — était Juif. Il l'était plus que probablement d'origine — mais, en fait, il était devenu catholique, son père, peintre et professeur à l'Académie royale de peinture, ayant abjuré le protestantisme auquel il appartenait, le 20 octobre 1685, en l'église Saint-Sulpice.

C'est ce Samuel Bernard II, né en 1651, mort en 1739, financier et banquier de la Cour, qui fut fait, paraît-il, comte de Coubert, j'ignore à quelle époque. (Consulter, au surplus, les notices généalogiques publiées dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* des 10 Mars et 20 Mai 1911.)

Pour conclure, *peccavi*...J'ai commis involontairement de petites erreurs, qui ne m'empêcheront certainement point d'en commettre peut-être d'autres. Il est difficile d'y échapper quand on remue un amas fantastiques de documents, trop souvent contradictoires, comme je l'ai fait pour l'élaboration de mes petites études sur la matière nobiliaire en laquelle l'authenticité constitue généralement l'exception.

L'important est d'essayer toujours de dire ce qu'on croit être la vérité, de la reconnaître toujours, même à ses dépens — et ce m'est chaque fois un devoir et un plaisir de le faire.

Je prie mes lecteurs de me donner l'absolution — et je presse affectueusement vos mains, mon cher ami,

GEORGES MAUREVERT.

§

A la mémoire d'Emile Verhaeren. — La Librairie Moderne, de Londres, prépare un recueil d'hommages en vers et en prose à la mémoire d'Emile Verhaeren. Elle prie les auteurs qui désireraient contribuer à cette œuvre d'envoyer leurs manuscrits, le plus rapidement possible et au plus tard le 15 avril 1917, à M. Maurice Gauchez, c. 92, armée belge en campagne.

La revue *Les Humbles* consacre son dernier cahier mensuel à la mémoire d'Emile Verhaeren. Nous y trouvons les signatures de Romain Rolland, Henri Guilbeaux, Han Ryner, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebarbier, R. Pillet, Francis Yard, Maurice Wullens. Un croquis de Verhaeren par Ch. Duhamel orne le titre, et la couverture présente un portrait du poète d'après la photographie de Géo Kéfer. (*Les Humbles*, 4, rue Descartes. Prix : 1 fr. Il a été tiré quelques exemplaires sur japon impérial à 5 fr., et sur hollande, à 3 fr.)

§

Reconstitution des maisons détruites de la France envahie. — La Chambre de commerce de la province de Québec vient de publier un rapport incitant les marchands généraux de ladite province à exporter en France tout le bois dont celle-ci aura besoin pour la reconstruction des maisons détruites par la guerre :

Au moment où la commission commerciale canadienne a passé en France, c'est-à-dire l'été dernier, dans 753 communes envahies et reprises par les Français, il y avait 16,699 maisons complètement détruites et il y en avait 29,594 à réparer. Il restait 242 communes dans la ligne de feu et l'ennemi en occupait encore 2,554, soit en tout, 3,549 communes ayant en moyenne 22 maisons détruites et 40 endommagées, donc plus de 200,000 atteintes.

Dès maintenant, en France, on a besoin de 125,000 maisons temporaires, démontables.

La province de Québec fournira-t-elle sa part ? Nos stocks actuels et notre présente production ne suffiront pas à répondre à une partie appréciable de cette demande. Il faut donc, dès cet hiver, activer, multiplier la production. Et les propriétaires de magasins généraux dans la province de Québec, peuvent prendre une très frutueuse initiative.

Que les marchands généraux, contre quelques petites avances de provisions d'habillement ou d'équipement, engagent, durant l'hiver, les colons et les cultivateurs libres de leur temps à couper des billes et à les livrer aux gares ou bien aux petits moulins disséminés un peu partout dans la province. Ce bois trouvera bientôt preneur, car la demande ne se limite pas au bois de pulpe, aux traverses de chemins de fer ou aux étançons de puits de mines ; on a besoin de tous les bois : pin, épinette, bois blanc, bouleau, merisier, érable, hêtre, orme, noyer, etc. Tout bois sain, en grume ou équarri à la hache, sera propre à l'exportation dès le printemps prochain. Les bois coupés, grâce à l'initiative des marchands locaux, dans les différentes régions forestières de la province, seront centralisés par les marchands de bois de Montréal, qui s'occuperont de la question d'exportation ; le marchand général n'aura, de la sorte, qu'à acheter le bois producteur et à le revendre à Montréal.

§

L'Abrévi, *ou le français tel qu'on peut l'écrire pour gagner du temps*, est, comme son nom l'indique, pourrait-on dire, l'art d'écrire intelligiblement en abrégé. Ce n'est pas une langue, mais un procédé de contraction des mots comparable à celui qu'on emploie dans les « petites annonces » des journaux, avec cette différence que les petites annonces sont souvent de simples rébus, tandis qu'en « abrevi » la suppression de lettres cesse quand l'obscurité commence. Un des mérites de l'« abrévi « est de « laisser subsister la structure essentielle, la fibre des mots et, par suite, leur relief mental et leur représentation visuelle et auditive », dit M. Paul Margueritte dans la préface de la brochure écrite par le Dr Max-Albert Legrand (1). L'auteur n'a rien inventé : il a codifié, établi des règles, donné

(1) Dr Max-Albert Legrand : *L'Abrévi*, br. in-16, Jouve et Cie, 1.50.

des exemples, dressé un tableau d'abréviations fixes. Il faut bien un quart d'heure pour apprendre non pas l' « abrevi », que tout le monde sait en principe, mais le jeu des abréviations ; et c'est facilité par la souplesse des règles, qui n'ont rien de rigoureux. Le Dr Max-Albert Legrand répond aux objections éventuelles, et il est vraiment bien honnête d'y comprendre l'objection tirée de l'impolitesse qu'il peut y avoir à écrire en abrégé : la politesse — par le temps qui court, qui court depuis déjà des années et de plus en plus vite — est tout à fait négligeable. Il existe une impolitesse beaucoup plus réelle, qui est d'écrire illisiblement. Or, c'est le gros obtacle auquel se heurtera l' « abrévi ». Toute personne qui reçoit un courrier nombreux sait combien d'écritures sont indéchiffrables dont les mots sont cependant complets. Que serait-ce si le tiers des lettres manquaient dans les mots... Et jamais on ne convaincra les gens qu'il faut écrire lisiblement, dater ses lettres, signer clairement, *toujours* indiquer son adresse, etc., etc., etc., cinquante fois etc.

§

A propos de seringue. — M. Jean de Gourmont écrivait dans le nº 448 du *Mercure de France* : « Mais cette imagination ne dépasse pas la réalité du modernisme de l'Eglise, puisqu'il existe, déjà depuis longtemps, une seringue pour le baptême au ventre de la mère, avant l'opération césarienne. » Le fait est parfaitement exact, mais puisqu'il s'agit de *césarienne*, n'est-ce pas le cas de rendre à César ce qui appartient à César, de nommer l'inventeur de l'instrument. Mon document est sûr, car je le tiens de ce dernier lui-même. C'est le docteur Verrier, décédé il y a quelques années, membre du Conseil supérieur des Colonies.

Tous les étudiants en médecine de 1880 à 1900 environ l'ont bien connu, car il était Moniteur d'accouchement à la Faculté.

On trouvera sa biographie, avec portrait, par Félix Régamey, dans les *Profils coloniaux* de J. Pélissier (Librairie Africaine).

Au premier abord on aurait pu prendre pour la Légion d'honneur le ruban rouge qui ornait sa boutonnière, mais c'était l'Ordre du Christ, octroyé par le Pape précisément en vue de le récompenser pour l'invention de sa seringue, que l'on maniait en disant : *Si ta-vivis ego te baptizo*.

DOCTEUR HENRY LABONNE.

§

Fable de guerre.

LE RELÈVEMENT DE LA NATALITÉ

Une nuit de décembre,
Un Congrès, moins bruyant qu'un débat de la Chambre,
Réunissait, l'hiver passé,
Dans un matelas délaissé,
Messieurs les Députés de l'espèce vermine :
Puces et Poux (Clergé, Noblesse, Tiers-Etat).
Mais, en ce Parlement, nul ne cria famine,
Et chaque délégué vanta,
Bien au contraire,
« Sa circonscription et l'affirma prospère.

« La natalité croît », disaient-ils triomphants,
« Chacun de nous est l'heureux père
« D'innombrables et beaux enfants.
« Notre espèce pullule et va couvrir la terre. » —
« La race humaine, enfin, est notre tributaire! »
Clama, lyrique, un Pou, loquace député.
« Les hommes, tout brûlants d'une chaleur guerrière,
« Exercent, envers nous, une hospitalité
« Que je qualifierais, volontiers, de princière.
« Ils nous tiennent au chaud, sous des habits velus,
« Desquels l'onde est proscrite et les parfums exclus.
« On y naît, croît, s'ébat, aime, et les statistiques
« De la natalité, dans mon département,
« Prouvent, par leur relèvement,
« Que, grâce aux lois démocratiques,
« Fut résolu, moralement,
« Le problème du logement,
« Dur au temps aristocratique,
« Pour le citoyen prolifique.
« Puisse durer pour nous cette ère pacifique,
« Véritable âge d'or », conclut,
Dans un élan patriotique,
Le digne Porte-Voix de la Chose Publique,
Qu'à l'unanimité son parti réélut.

ALLOTTE DE LA FUYE.

§

« Bijouterie » alimentaire. — Les restrictions édictées par notre ministre du ravitaillement dans l'ordre alimentaire, notamment la réduction des menus à deux plats, a porté un coup mortel au commerce des « bijoutiers ». Entendez par bijoutiers les marchands de mets d'occasion qu'abritaient la plupart des marchés de Paris.

Au temps d'Eugène Sue, on connaissait déjà les « arlequins », appellation aujourd'hui perdue, mais qui était encore en usage il y a une vingtaine d'années, et qui désignait la marchandise spéciale exposée à l'éventaire des « bijoutiers ». Depuis dix ans, il n'y a plus de « bijoutiers » aux Halles où leur place est occupée par les marchands d'huîtres. Mais la mère Martin qui se retira après fortune faite, est demeurée célèbre dans un certain monde.

Il y avait la « bijouterie » de luxe et la « bijouterie » de pacotille. Au marché des Carmes, place Maubert, une assiette garnie était vendue trois sous, alors qu'au marché de l'Europe elle atteignait parfois cinquante centimes. A cette différence de prix correspondait une réelle différence de qualité, qui correspondait elle-même à une différence de clientèle. Les chalands de Passy et du Parc Monceau ne sont pas ceux de Belleville ou de Grenoble. On affirme qu'au marché de l'Assomption, marché chic, les amateurs de truffes n'étaient pas rares.

Mais finies, les truffes ! Nous sommes entrés dans une ère d'austérité, qui est en même temps une ère d'égalité. Les biffins de la plaine Monceau

et les négotiers de la Maubert mangent maintenant la même soupe populaire.

§

Ceux qui ont prédit la guerre telle qu'elle est. — « Un guet patient »; c'est ainsi que les frères Rosny l'ont entrevue dès l'année 1902.

Quand manquera la ressource de déborder, de détourner l'ennemi, écrivaient-ils dans *l'Epave*, publié en 1902, le combat adoptera l'allure d'un guet patient ; les positions seront prises en quelque sorte par infiltration.

L'étude du conflit anglo-boer avait amené les frères Rosny à cette conclusion qui devait être une si exacte prédiction. « *Guet patient!* » telle est bien, en effet, la définition de la situation telle qu'elle existe depuis septembre 1914, où le front occidental est immobile ou presque immobile.

Dans le même temps, en Angleterre. le romancier Wells aboutissait aux mêmes conclusions. Il publiait, en 1902, *Anticipations* qui contient une vue si juste de la guerre actuelle. Exception faite toutefois pour ce qui concerne le rôle des sous-marins. Wells ne croyait pas à la possibilité d'utiliser efficacement les submersibles. « *Malgré tous les stimulants*, écrivait-il, *mon imagination, je dois l'avouer, refuse de concevoir des sous-marins qui fassent autre chose qu'étouffer leur équipage ou s'échouer au fond de la mer.* »

§

Le Cinéma et les Poètes. — Le poète Paul Fort, lorsqu'il chantait, dans ses Ballades Françaises, le doux paysage des Andelys et les ruines de Château-Gaillard, ne se doutait pas qu'un jour le site cher à son cœur d'artiste et de poète serait « tourné » au cinéma.

Allez voir *Judex*. Vous reconnaîtrez dans le Château-Rouge, où le héros du film accomplit les plus extraordinaires exploits, Château-Gaillard, le mol tournant de la Seine et la petite ville des Andelys, dans le lointain. Vous verrez se développer l'épisode de la meute fantastique sur le coteau où, en bon parisien, vous êtes certainement allé vous promener un beau dimanche d'été.

Puis Judex vous apparaîtra. Judex habillé comme Paul Fort, du temps qu'il était civil, d'une veste ajustée de velours noir et d'une cravate spéciale à deux tours, formant plastron et cachant complètement la chemise, la cravate 1830 en un mot. Très 1830 également, le grand chapeau de feutre noir sur les cheveux aile de corbeau. Judex complète cette tenue romantique d'une cape et de bottes à l'écuyère. Car Judex est beau cavalier et c'est plaisir de le voir dévaler le raidillon de Château-Gaillard sur son demi-sang normand.

Mais Paul Fort aussi porte maintenant des bottes à l'écuyère, depuis qu'il est militaire comme tout le monde.

§

Le goût du Cirque. — On a raréfié les spectacles, mais il nous reste le Cirque. De tous temps, mais surtout depuis la guerre, le cirque fut fréquenté par les gens de lettres et les artistes. On y rencontrait souvent André Gide, entre autres, qui professe que rien ne le divertit autant que l'esprit

des clowns, Jean Cocteau, André Billy, Georges Pioch, abonné des samedis ; Apollinaire, etc.

« C'est un signe d'intelligence et de sensibilité que d'aimer le cirque, déclarait l'autre jour l'un d'eux, et l'on peut presque juger du degré d'intelligence de quelqu'un par le plaisir qu'il y prend. Je conduisis l'été dernier au Cirque Medrano une jeune employée juive, ma facile conquête. Elle s'ennuya et le dissimula à peine. Une pièce de M. Bernstein ou de M. Tristan Bernard eût été beaucoup plus de son goût, avec les actrices et les toilettes « bien parisiennes ». Elle bâillait aux facéties des clowns, et la grâce des écuyères, la fantaisie des prestidigitateurs, les chevaux caparaçonnés, les cerceaux multicolores, la grâce des acrobates, tout ce qui enchante des yeux d'artistes, paraissait le comble de la médiocrité à ma petite plébéienne. Je compris qu'elle était sotte, et la « plaquai » bientôt. Elle me préférait d'ailleurs un jeune bourgeois qui avait une auto. »

Tous les amateurs de cirque goûteront le sel de cette anecdote.

§

Pastiche. — Serait-ce la consécration ? La poésie nouvelle, que certains ont qualifiée cubiste sans trop savoir pourquoi, vient d'être pastichée par un médiocre poète, Louis Forest, en un méchant sonnet.

Mais on ne pastiche que ce qui existe et mérite considération. Souvenons-nous qu'on a pastiché Coppée jusqu'à satiété, et que Jules Lemaître, lui-même, ne dédaigna pas à cette occasion de devenir pasticheur.

Mallarmé aussi excita la verve sarcastique du critique. Jules Lemaître s'acharna sur le fameux sonnet :

L'espoir brille comme un brin de paille dans l'étable

et déclarait, après l'avoir traduit, n'être pas sûr du tout de l'avoir compris. Tant de ridicule ne tua pas le Poète, en dépit du proverbe. Et voici qu'aujourd'hui, le sonnet de Mallarmé nous paraît plein de clarté et de poésie.

Le mauvais pastiche de Louis Forest ne tuera pas davantage la Poésie nouvelle. Au surplus, jugez-en :

Brouïssef, chichons là, amie. — Non! Ici l'âpre feuille est morne.
Non. Plus loin, volète la gazouille et là brouïssef, aime,
Sous l'arbre, aime ou sème! L'un aime où l'autre fume et sème,
Et sève ainsi remonte à — voilà ! — l'arbre. C'est chic.
Brouïssef, chichons là! Non, plus loin, noble cœur, le trafic.
Ici, ici, ici, sous l'arbre vert, le spécimen d'hymen,
O nature, que lire brouïssève, éden sous l'abdomen!
Plus loin, toi, porte rêve pour demain — feuille, l'alambic
Et maintenant, nos amis doux, si d'autres brouïssèvent à l'ombre,
Brouïssef, chichons là! Causons, nous : Des fourmis. Grattez. Ça tombre.
Les oh que les chinodoxas sont bleues! Cher, mon hier moteur cala
L'herbe sur incurvés ou incurvés sur l'herbe, sans tralala.
Ainsi nous vous parlons l'arbre, tandis que là-bas d'autres en nombre
Vont, ô nature éternelle, ô arbre vert, redire : Brouïssef, chichons là !
Brouïssef, chichons là! Brouïssef, chichons-là.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Dans l'attente d'événements prochains, il n'y a que fort peu d'engagements uveaux ; une grande fermeté, alliée à un minimum d'affaires, telle est la ractéristique des dernières séances.

Un peu de lourdeur sur notre 3 o/o à 62 fr. ; l'Amortissable est à 70 fr. 40 le 5 o/o à 87 fr. 75.

Au *Journal officiel* du 18 février est promulgué la loi portant à 20 ans la rée des obligations que le Ministre des finances est autorisé à émettre en vue la loi du 10 février 1915.

On mande de Pétrograd que l'emprunt de trois milliards de roubles a eu un succès populaire qui prouve avec quelle confiance le pays attend le résultat la guerre. Sur notre marché également, les fonds russes font bonne contenance.

Russe 4 o/o 1901, 69 fr. 25 ; Consolidé 4 o/o, 67 fr. 60 ; 4 1/2 o/o 1909, 74 fr. ; o/o 1906, 83 fr. 90 ; 3 o/o 1891, 59 fr. 20.

L'animation est assez grande dans le groupe des banques russes dont plurs terminent en gain de quelques points.

La crainte que suscite la guerre sous-marine en Espagne influence défavorament la Rente extérieure qui rétrograde à 100 fr. 65.

L'Egypte unifiée est bien tenue à 89 fr. 50 ; la privilégée à 79 fr. 50.

La perspective d'un relèvement prochain des tarifs de nos chemins de fer conue à avoir une heureuse répercussion sur les actions de ce compartiment : léans 1129 fr. ; Est 760 fr. ; Nord 1335 fr. ; Midi 940 fr. ; P.-L.-M. 20 francs.

Les établissements de crédit sont fermes pour la plupart : Banque de France 00 fr. ; Banque de l'Union parisienne 635 fr. ; Crédit Lyonnais 1191 fr. ; mptoir d'Escompte 789 fr. ; Crédit Français 270 fr. ; Société Générale 490 fr. ; édit Mobilier 356 fr. La Banque de Paris s'avance à 1055 ; le dividende qui a proposé cette année à l'assemblée qui sera convoquée le 6 mars sera de fr. contre 25 l'année dernière. Le Crédit foncier qui vient d'être autorisé à ntracter un emprunt de 600 millions se tient à 685 francs.

Les cours du *cuivre-métal* ont poursuivi leur mouvement de reprise et passé 133 à 138 livres au comptant. Ce niveau reste très rémunérateur pour les ciétés productrices qui demeurent bien orientées : Rio 1750 fr. ; Tharsis 7 fr. ; Montecatini 115 francs.

Les Bons et Obligations de 500 fr. 6 o/o émis ces temps derniers par plusieurs ciétés Industrielles sont recherchés et oscillent entre 510 et 515 francs.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lébesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.